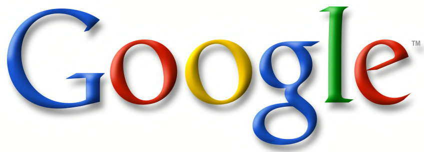


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

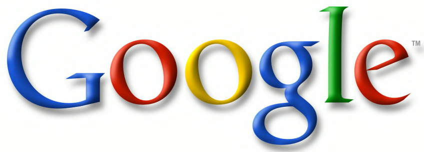
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EducT
1518
48.693

HISTORICAL NARRATIONS

IN FRENCH

PHILADELPHIA

EducT 1512.48.693

Harvard College Library



By Exchange


3 2044 102 851 839

NARRATIONS HISTORIQUES.

No. 4 of Charles Picot's Series of School Books.

HISTORICAL NARRATIONS

IN FRENCH;

CONSISTING OF

INTERESTING HISTORICAL PIECES

INTENDED FOR

READING, TRANSLATION,

AND

PARTICULARLY FOR NARRATION:

The substance of which the French student, who wishes greatly to facilitate the acquisition of this useful language for every purpose, is to relate accurately in his own words, in English and French, orally and in writing, after proper exercises in the Pronunciation, Translation, Definition, Declension, Conjugation, Repetition, Substitution of the Words and Phrases, and a minute Analysis of the Ideas.

ADAPTED TO ALL PLANS.

CAREFULLY SELECTED AND ARRANGED FOR AMERICAN SCHOOLS AND PRIVATE STUDENTS.

BY CHARLES PICOT.

Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.—PHÆDR.

PHILADELPHIA:
THOMAS, COWPERTHWAIT & CO.
1848.

HARVARD COLLEGE LIBRARY
BY EXCHANGE
OCT 14 1941
Educ T 1518.48.693

Entered, according to the Act of Congress, in the year 1844, by
CHARLES PICOT,
in the clerk's office of the District Court of the United States in and for the Eastern District of Pennsylvania.

PRINTED BY SMITH AND PETERS,
Franklin Buildings, 6th St., below Arch.

TABLE DES MATIÈRES.

NARRATIONS HISTORIQUES.

Napoléon en Prusse — Générosité — Clémence.

Napoléon songe d'abord à visiter le tombeau du grand Frédéric. Il prit l'épée du héros du XVIIIe siècle, la ceinture de général qu'il portait à la guerre de Sept-Ans, et son cordon de l'Aigle-Noire. "J'aime mieux cela que vingt millions," s'écrie Napoléon. "Je les enverrai aux Invalides: ils accueilleront avec un respect religieux tout ce qui appartient à l'un des premiers capitaines du monde."

Le 27 octobre, 1806, Napoléon, précédé de sa garde à cheval, et marchant entre les chasseurs et les grenadiers avec son brillant cortége, reçoit à Berlin, sous l'arc de triomphe élevé pour Frédéric II, les hommages du corps municipal, et va descendre au vieux palais, où la princesse héréditaire de Hesse-Cassel se trouvait, dans un état de dénuement absolu. L'empereur ne la vit point; mais il chargea le grand-écuyer de la rassurer sur sa position, et de lui remettre une somme d'argent, en y ajoutant la promesse d'un traitement pour le temps qu'elle voudrait rester au palais. La Fortune, qui comblait Napoléon de tant de faveurs, que l'on pouvait dire qu'elle était passée à son service, lui offrit alors l'occasion de se reposer des émotions d'une telle gloire, par un des plus beaux actes de clémence qui ait jamais honoré le caractère d'un souverain victorieux.

Le prince de Hatzfeld, gouverneur civil de Berlin, pendant l'occupation de cette ville par les Français, et connu pour l'un des plus ardents provocateurs de la guerre, s'était empressé de présenter à l'empereur tous les fonctionnaires civils et militaires de la capitale: "Ne vous présentez pas devant moi," lui dit l'empereur, "je n'ai pas besoin de vos services; allez vous

retirer dans vos terres." Peu de moments après, le prince fut arrêté. Une lettre, par laquelle il instruisait le roi des mouvements de l'armée française, avait été interceptée et remise à l'empereur. Le crime de trahison était suffisamment prouvé; une commission militaire allait juger le coupable, quand la princesse de Hatzfeld vint se jeter aux genoux de Napoléon, et protester que son mari était incapable d'une telle perfidie: "Vous connaissez son écriture," dit Napoléon en lui présentant la lettre du prince, "jugez-le vous-même, Madame." La princesse lut la lettre et tomba évanouie. L'état de santé où elle était ajoutait encore au malheur comme à l'intérêt de sa situation, qui avait vivement ému l'empereur. Des secours furent prodigués à la princesse, qui revint à elle. "Tenez, Madame," lui dit Napoléon, "cette lettre est la seule preuve que j'aie contre votre mari: jetez-la au feu." Ainsi fut sauvé le prince de Hatzfeld.

Des Féciales.

Numa établit à Rome un ordre de prêtres ou de magistrats, qu'on appelait *Féciales*, et dont l'office répondait à peu près à celui de hérauts-d'armes. Ils étaient au nombre de vingt. On ne faisait jamais de guerre sans les consulter; et quand la guerre était résolue d'après leur avis, un d'eux allait la déclarer sur la frontière en présence de quelques témoins. Il jetait sur le terrain ennemi une flèche, ou un javelot, ou une perche brûlée par le bout, et ensanglantée. Cette cérémonie rendait la guerre juste et légitime, et, quand on ne l'observait point, la guerre passait pour injuste. On donnait trente-trois jours pour délibérer, au peuple qui refusait de réparer l'injure qu'il avait faite; après ce temps révolu, on pouvait légitimement lui déclarer la guerre.

Il subsistait encore quelque chose de cette coutume sous les premiers empereurs chrétiens; et Grotius rapporte qu'avant d'entreprendre une guerre, on consultait les évêques pour savoir si on pouvait la faire en conscience.

C'était aussi les *Féciales* qui concluaient les traités de paix,

et les trêves, en frappant d'anathême un pourceau, et en souhaitant que ceux qui rompraient les traités de paix fussent frappés de même.

Annibal.

Annibal, général carthaginois, fils d'Amilcar, naquit l'an 247 avant Jésus-Christ. Son père lui avait fait jurer dès son enfance une haine implacable aux Romains. Il servit 3 ans en Espagne sous les ordres de son oncle Asdrubal, et à la mort de ce général il fut unanimement proclamé général en chef de l'armée carthaginoise, quoiqu'il eût à peine 25 ans. Il ralluma la guerre avec les Romains en prenant et saccageant, au milieu de la paix et contre la foi des traités, la ville de Sagonte, alliée des Romains (219 av. J. C.) Pensant qu'on ne pouvait vaincre les Romains que dans Rome, il quitta l'Espagne, traversa les Gaules, franchit le Rhône et les Alpes, et envahit l'Italie, où il marcha d'abord de succès en succès. Il remporta sur 3 consuls les 3 grandes victoires de la Trébie, du Tésin et de Trasimène, et, pénétrant enfin jusqu'au fond de la péninsule, battit complétement les Romains à la fameuse bataille de Cannes (216), où il leur tua 40,000 hommes. S'il avait marché droit à Rome après cette victoire, peut-être s'en fût-il rendu maître ; mais ses délais laissèrent aux Romains le temps de reprendre courage, et ses troupes cantonnées en Campanie s'amollirent dans les délices de Capoue. Marcellus le vainquit 2 fois à Nole, et dès lors la fortune sembla changer pour lui. Asdrubal, son frère, qui amenait des troupes fraîches, fut battu et tué près du Métaure avant d'avoir effectué sa jonction. D'ailleurs, Annibal n'obtenait de Carthage qu'avec peine, et en petite quantité, l'argent et les renforts dont il avait besoin. Cependant il se maintint encore 14 ans par ses propres forces en Italie, et ne quitta cette contrée que lorsque Scipion eut transporté la guerre en Afrique ; il se vit alors forcé de repasser la mer pour aller défendre sa patrie. A peine arrivé, il livra bataille aux Romains dans la plaine de Zama (202) : mais il fut vaincu et forcé de s'exiler. Il se réfugia chez Antiochus,

roi de Syrie, à qui il persuada de déclarer la guerre aux Romains; et enfin chez Prusias, roi de Bithynie. Celui-ci ayant promis de le livrer à ses ennemis, Annibal s'empoisonna pour ne pas tomber vivant entre leurs mains (183 av. J. C.) Il avait alors 64 ans.

Opinions Religieuses et Mœurs de Washington.

CENT ans se sont écoulés depuis l'enfance de Washington, et on sait si peu de choses sur le commencement de sa vie que nous ne saurions rien affirmer relativement à ses premières croyances religieuses. Cependant c'est une tradition reçue dans les environs du lieu de sa naissance, qu'il fut élevé dans des sentiments qui ne purent manquer de graver dans son esprit les principes de la religion chrétienne, et un profond respect pour les préceptes qu'elle enseigne. Cette présomption se trouve confirmée par les manuscrits de Washington, qui contiennent des articles et des extraits transcrits par lui pendant son enfance, et prouvent que ses pensées avaient alors une tendance religieuse. Une de ces pièces, composée pour le jour de Noël, commence ainsi:

"Muse, inspire mes chants sur le jour fortuné
Où, pour racheter l'homme, un Sauveur nous est né."

Un enfant de treize ans ne s'appliquerait pas à transcrire des pièces de cette nature si les instructions de parents pieux, ou celles de ses maîtres, n'avaient déjà fait prendre à son esprit un pli religieux bien marqué.

Washington attachait beaucoup d'importance à maintenir dans le camp l'exactitude du service religieux. Au milieu même des scènes si vives des *Grandes-Prairies*, il ne se départit pas un seul jour de cette habitude. Pendant la guerre avec la France, le gouvernement de Virginie ayant négligé de pourvoir l'armée de chapelains, il s'éleva contre un pareil oubli et renouvela ses réclamations jusqu'à ce qu'on y eût satisfait. Dans ses ordres du jour, il relevait sévèrement et condamnait les habitudes vicieuses et les jurements profanes des soldats.

Michel-Ange.

Michel-Ange, indigné de la préférence injuste que les prétendus connaisseurs de son temps donnaient aux ouvrages des anciens sculpteurs ; irrité d'ailleurs de ce qu'on lui avait dit à lui-même, que la moindre des figures antiques était cent fois plus belle que tout ce qu'il avait fait, ou pourrait jamais faire, s'avisa d'un moyen singulier pour les confondre. Il sculpta secrètement un Cupidon de marbre, avec tout le génie et tout l'art qui lui étaient propres. Quand cette statue fut achevée, il lui cassa un bras, et, après avoir donné au reste de la figure, par le moyen de certaines teintures rousses, la couleur des statues antiques, il alla l'enfouir, pendant la nuit, dans un endroit où l'on devait bientôt jeter les fondements d'un édifice. Le temps venu, on trouva le Cupidon : tous les curieux accoururent pour l'admirer. Ils s'écrièrent qu'ils n'avaient jamais rien vu de si beau. C'est un chef-d'œuvre de Phidias, disaient les uns ; il est de Policlète, disaient les autres : qu'on est éloigné, s'écriaient-ils tous, de faire aujourd'hui rien de pareil ! Mais quel dommage qu'il lui manque un bras ! .... " Ce bras, je l'ai, Messieurs, dit enfin Michel-Ange qui écoutait ces folles exagérations." On commença par se moquer de lui ; mais la confusion tourna bientôt du côté des rieurs, lorsqu'ils virent Michel-Ange rajuster à la statue, le bras qu'il en avait détaché précédemment. En reconnaissant le véritable auteur de la statue, il fallut reconnaître aussi qu'il n'est pas impossible aux modernes de faire aussi bien que les anciens.

Michel-Ange ne commença que vers quarante ans à s'adonner à l'architecture, et ne tarda pas à surpasser tous ses rivaux en construisant le plus bel ouvrage de l'architecture moderne, la coupole de Saint-Pierre à Rome. Il y travaillait encore lorsqu'il mourut en 1564. Le génie de Michel-Ange n'a jamais été contesté ; tous le placent au premier rang comme peintre, sculpteur et architecte.

Exemple de Dévouement.

En 1710, la flotte danoise, sous le commandement de l'amiral Gyldensève, fut envoyée dans la mer Baltique à la poursuite d'une flotte suédoise; mais en conséquence d'une maladie qui éclata soudainement parmi son équipage, il se vit obligé de diriger sa course vers la baie de Kioëge, et de tenir la défensive. L'amiral suédois, informé de cette circonstance, se hâta d'en tirer avantage. Il se présenta à l'entrée de la baie, et livra bataille à la flotte ennemie, mais sans pouvoir la vaincre.

Durant l'engagement, un des vaisseaux de guerre danois, le Danbrog, prit feu, et tous les moyens employés pour éteindre les flammes furent inutiles. Le capitaine Heitfeldt vit luire un rayon d'espérance qui, dans le moment, lui promettait d'effectuer son salut et celui de son équipage: c'était de couper ses câbles et de gagner la côte; mais il y avait à craindre que, si le vent venait à changer, le vaisseau ne s'engageât dans la flotte danoise, et ne la mît en danger elle et la ville. Entre ces deux maux Heitfeldt choisit le moindre. Il donna l'ordre positif qu'on ne coupât point les câbles, puis envoya ses officiers parmi les gens de l'équipage, pour leur demander s'il ne serait pas plus glorieux de poursuivre la destruction de l'ennemi pendant que le Danbrog existait, que de compromettre l'existence de plusieurs milliers de leurs concitoyens, en essayant de se sauver eux-mêmes.

Les matelots accueillirent la proposition de leur brave capitaine par les acclamations les plus cordiales. Heitfeldt envoya six de ses gens à bord de l'amiral pour l'informer de cette détermination, et porter les derniers adieux de l'équipage à leur pays. Dans l'espace de quelques minutes les flammes atteignirent le magasin à poudre, une explosion s'en suivit, et tout l'équipage périt dans l'un des plus généreux actes de dévouement patriotique dont l'histoire ait jamais fait mention.

Titus.

Affable et populaire, il ne repoussait aucune demande, aucune réclamation; sa grâce ajoutait au bienfait et adoucissait le refus. Comme on lui reprochait un jour dans son conseil de promettre plus qu'il ne pouvait tenir: "Il ne faut, dit-il, ôter à personne l'espérance, et jamais on ne doit sortir mécontent de l'audience du prince."

Se rappelant un soir, pendant son repas, qu'il avait passé toute la journée sans obliger personne: "Hélas! mes amis, dit-il, j'ai perdu un jour."

Lorsqu'on se sent fort par l'amour qu'on inspire, on est inaccessible à la crainte; informé qu'on avait publié des libelles contre lui: "Pourquoi, dit-il, redouterais-je des écrits que tout le monde trouvera calomnieux, si je ne fais rien qui soit digne de blâme?"

Cependant sa constante bonté n'empêcha pas quelques hommes ambitieux de former des projets contre lui. Deux patriciens conspirèrent pour le renverser du trône; il en fut informé, les fit venir en sa présence, leur conseilla de renoncer à des desseins contraires aux lois divines et humaines, envoya un courrier à la mère de l'un d'eux pour la rassurer sur le sort de son fils, invita les deux conjurés à sa table; et, le lendemain, les plaçant à côté de lui à un combat de gladiateurs, remit dans leurs mains les épées qu'on lui portait selon l'usage avant le combat, et les chargea de les examiner. La rigueur des princes faibles tue quelques conspirateurs: la clémence des grands caractères tue les conspirations.

Les Romains.

De tous les peuples du monde, le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice, et la politique la plus prévoyante, la plus ferme, et la plus suivie qui fût jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisait aimer l'autre; car parce qu'il aimait sa liberté, il aimait aussi sa patrie, comme une mère qui le nourrissait dans des sentiments également généreux et libres.

Sous le nom de liberté, les Romains se figuraient, avec les Grecs, un Etat où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

La liberté leur était donc un trésor qu'ils préféraient à toutes les richesses de l'univers. Aussi dans leurs commencements, et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'était pas un mal pour eux: au contraire, ils la regardaient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui, sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisaient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvaient, vivre d'épargne et de travail: voilà quelle était leur vie; c'est de quoi ils soutenaient leur famille, qu'ils accoutumaient à de semblables travaux.

La milice d'un tel peuple ne pouvait manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvait, avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Alphonse d'Aragon.

Alphonse, roi d'Arragon et de Sicile, envoyant son fils contre les Florentins, avec une grande armée, lui dit entre autres choses: "Le principal conseil que je vous donne, est de compter moins sur votre courage et sur l'intrépidité de vos soldats, que sur le secours du Dieu tout puissant. Croyez-moi, mon fils, ce

n'est pas la capacité du général, ni la docilité des troupes, mais la volonté de Dieu qui donne la victoire. Si sa main ne vous dirige, toute votre expérience militaire vous sera inutile ; et c'est par une piété solide, par une vie innocente et sans reproches, qu'on se le rend favorable. Adorez donc l'Etre suprême, mon cher fils ; n'ayez de confiance qu'en lui seul, puisque c'est à lui seul que vous devrez vos succès et tout le bien que vous pourrez faire."

Telle était la prière ordinaire de ce grand prince : "Je vous remercie humblement, ô mon Dieu ! de ce qu'au lieu de m'avoir placé au nombre des animaux dépourvus de raison, non seulement vous m'avez créé homme, mais vous m'avez fait chrétien, et maître d'un royaume où je puis être l'instrument de votre bienfaisance."

Instruit que des personnes comblées de ses bienfaits, parlaient mal de lui et attaquaient sa réputation par des calomnies atroces, il s'écria au lieu de les punir : "C'est le propre des rois de faire des ingrats ; mais ils auront beau faire, ils ne m'empêcheront jamais d'être libéral et bienfaisant."

Les adieux de Fontainebleau.

Dans la matinée du 20 Avril 1814, Napoléon se montra à sa garde, qui n'avait pas cessé de l'entourer dans les jours de malheur.

"Généraux, officiers, sous-officiers et soldats de ma vieille garde, leur dit Napoléon d'une voix attendrie, je vous fais mes adieux : depuis vingt ans je suis content de vous ; je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

"Les puissances alliées ont armé toute l'Europe contre moi ; une partie de l'armée a trahi ses devoirs, et la France elle-même a voulu d'autres destinées.

"Avec vous et les braves qui me sont restes fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans ; mais la France

eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je me suis proposé.

"Soyez fidèles au nouveau roi que la France s'est choisi; n'abandonnez pas notre chère patrie, trop longtemps malheureuse. Aimez-la toujours, aimez-la bien, cette chère patrie!

"Ne plaignez pas mon sort; je serai toujours heureux lorsque je saurai que vous l'êtes.

"J'aurais pu mourir; rien ne m'eût été plus facile; mais je suivrai sans cesse le chemin de l'honneur. J'ai encore à écrire ce que nous avons fait.

"Je ne puis vous embrasser tous; mais j'embrasserai votre général... Venez général... (il serra le général Petit dans ses bras) qu'on m'apporte l'aigle... (il la baisa). Chère aigle! que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves!... Adieu, mes enfants!... mes vœux vous accompagneront toujours; conservez mon souvenir."

Cette allocution de Napoléon fit répandre des larmes non-seulement à tous ses vieux soldats, mais encore aux commissaires anglais et prussiens qui étaient présents à ce spectacle sublime et déchirant: elle fit sur tous une impression ineffaçable.

Le Grenadier pieux.

La prise de Namur, en 1692, est un des plus beaux événements militaires du 17e. siècle. Louis-le-Grand, à la tête de quarante mille Français, ayant avec lui le grand Condé et Vauban, dirigeait en personne les opérations du siége, tandis que Luxembourg arrêtait ce fameux Prince d'Orange, le plus rusé et le plus malheureux des généraux de son temps. La ville et le château furent emportés en moins d'un mois; les troupes françaises y firent des prodiges de valeur.

A l'attaque d'un ouvrage avancé, un grenadier à cheval, surnommé Sans-Raison, ayant vu tuer le lieutenant de sa compagnie, résolut de venger sa mort; cet officier s'appelait Roque-est; c'était un de ces hommes qui, loin de laisser affaiblir leur

religion dans le tumulte des armes, savent y porter la dévotion jusqu'à la ferveur; il avait communié la veille, et son corps fut trouvé revêtu d'un cilice: on n'en est que plus intrépide, lorsqu'au zèle pour sa patrie on joint l'amour pour son Dieu. Sans-Raison, qui regrettait ce brave homme, devint un héros pour le venger; parmi les victimes qu'il lui immola se trouvait un capitaine Espagnol, fils du comte de Lemos, grand d'Espagne. Les ennemis firent demander son corps; il leur fut rendu; le grenadier rendit aussi trente-cinq pistoles qu'il avait trouvées sur le mort, en disant: "Tenez, voilà son argent dont je ne veux point; les grenadiers ne mettent la main sur les gens que pour les tuer."

Frédéric-le-Grand et le Meunier.

Lorsque Frédéric II, roi de Prusse, faisait bâtir le palais de Sans-Souci, il se trouvait un moulin qui le gênait singulièrement dans l'exécution de son plan, et il voulut savoir combien le meunier en demandait. Celui-ci répondit que pendant une longue suite d'années sa famille avait possédé le moulin, qui avait passé de père en fils, et qu'il ne voulait point le vendre. Le roi eut recours aux sollicitations, offrit de lui en faire bâtir un autre dans une meilleure situation, et de lui payer en outre tout ce qu'il lui demanderait; mais le meunier obstiné persista dans sa détermination de conserver l'héritage de ses ancêtres. Le roi irrité de sa résistance, l'envoya chercher, et lui dit d'un ton de mauvaise humeur: "Pourquoi me refusez-vous de me vendre votre moulin, malgré tous les avantages que je vous ai offerts?" Le meunier lui répéta ses raisons. "Savez-vous bien, continua le roi, que je pourrais le prendre sans vous donner un liard?" "Oui, répliqua le meunier, sans la chambre de justice de Berlin." Le roi fut extrêmement flatté de cette réponse, qui montrait qu'il était incapable d'un acte d'injustice. Il renvoya le meunier, sans pousser plus loin ses instances, et changea le plan de ses jardins.

Grands talents ternis.

Par quelle fatalité arrive-t-il que les grands talents sont toujours balancés et ternis par de grands défauts ? L'histoire nous apprend que la république romaine fut détruite par les deux plus grands hommes qu'elle ait jamais produits. Pompée avait déjà subjugué tout l'Orient, et délivré Rome de son plus grand ennemi, par la victoire qu'il avait remportée sur Mithridate, roi de Pont. Qui pourrait compter tant de villes qu'il prit, tant d'armées qu'il mit en déroute, tant de provinces qu'il soumit à l'empire romain ? Qui pourrait s'empêcher d'admirer tant de victoires et de triomphes ? C'est de lui que Cicéron a dit qu'il avait heureusement terminé plus de guerres que les autres n'en avaient lu. Il croyait donc avoir acquis, par ses exploits militaires, assez de réputation et d'autorité pour ne point souffrir d'égal. D'un autre côté, Jules César s'était fait un grand nom par son éloquence, et plus encore par la conquête des Gaules. Passionné comme il l'était pour la gloire (j'entends la gloire fausse et populaire, et non la véritable et solide gloire), il ne pouvait souffrir personne au-dessus de lui. Un jour qu'il passait par une véritable bicoque, située dans les Alpes, ses amis lui ayant demandé s'il y avait aussi des séditions et des querelles dans ce petit endroit, il s'arrêta, et ayant réfléchi un moment : « J'aimerais mieux," leur dit-il, « être le premier ici que le second dans Rome."

Humanité de Fénélon.

Fénélon allait souvent se promener seul et à pied dans les environs de Cambrai ; et, dans ses visites diocésaines, il entrait dans les cabanes des paysans, s'asseyait auprès d'eux, les soulageait et les consolait. Les vieillards qui ont eu le bonheur de le voir parlent encore de lui avec le respect le plus tendre. « Voilà," disent-ils, « la chaise de bois où notre bon archevêque

venait s'asseoir au milieu de nous ; nous ne le reverrons plus !" et ils répandent des larmes.

Il recueillait dans son palais les malheureux habitants des campagnes, que la guerre avait obligés de fuir leurs demeures, les nourrissait et les servait lui-même à table. Il vit un jour un paysan que ne mangeait point, et lui en demanda la raison. "Hélas ! monseigneur," lui dit le paysan, "je n'ai pas eu le temps, en fuyant de ma cabane, d'emmener une vache qui nourrissait ma famille, les ennemis me l'auront enlevée, et je n'en trouverai pas une aussi bonne." Fénélon, à la faveur de son sauf-conduit, partit sur-le-champ, accompagné d'un seul domestique, trouva la vache, et la ramena lui-même au paysan.

La simplicité de sa vertu obtint le triomphe le plus flatteur et le plus doux dans une occasion qui dut être bien chère à son cœur. Ses ennemis, car, à la honte de l'humanité, Fénélon eut des ennemis, avaient eu la détestable adresse de placer auprès de lui un ecclésiastique de grande naissance, qu'il croyait n'être que son grand-vicaire, et qui était son espion. Cet homme, qui avait consenti à faire un métier si vil et si lâche, eut le courage de s'en punir ; après avoir observé longtemps l'âme douce et pure qu'il était chargé de noircir, il vint se jeter aux pieds de Fénélon en fondant en larmes, avoua le rôle indigne qu'on lui avait fait jouer, et alla cacher dans la retraite son désespoir et sa honte.

Le Czar Pierre Ier à Sardam.

Le czar se rendit à Amsterdam quinze jours avant l'ambassade ; il logea d'abord dans la maison de la Compagnie des Indes, mais bientôt il choisit un petit logement dans les chantiers de l'amirauté. Il prit un habit de pilote, et alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisait alors beaucoup plus de vaisseaux encore qu'aujourd'hui. Ce village est aussi grand, aussi peuplé, aussi riche, et plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le czar admira cette multitude d'homm

toujours occupés, l'ordre, l'exactitude des travaux, la célérité prodigieuse à construire un vaisseau et à le munir de tous ses agrès, et cette quantité incroyable de magasins et de machines qui rendent le travail plus facile et plus sûr. Le czar commença par acheter une barque, à laquelle il fit de ses mains un mât brisé ; ensuite il travailla à toutes les parties de la construction d'un vaisseau, menant la même vie que les artisans de Sardam, s'habillant, se nourrissant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuse borde le village, et dans lesquels on scie le sapin et le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers, sous le nom de Pierre Michaeloff. On l'appelait communément maître Pierre (*Peterbas*), et les ouvriers, d'abord interdits d'avoir un souverain pour compagnon, s'y accoutumèrent familièrement.

Frédéric II.

Un lieutenant-colonel prussien, réformé à la fin de la guerre de sept ans, ne cessait de solliciter le roi pour son replacement. Il devint si importun que sa majesté défendit qu'on le laissât approcher d'elle. Peu de temps après il parut un libelle contre ce monarque. Quelque indulgent que fût le grand Frédéric à cet égard, l'audace de l'écrivain l'offensa au point qu'il promit cinquante frédérics d'or à celui qui le dénoncerait. Le lieutenant-colonel se fit annoncer au roi comme ayant un rapport intéressant à lui faire. Il est admis. "Sire, vous avez promis cinquante frédérics d'or à celui qui dénoncerait l'auteur d'un certain libelle. C'est moi. J'apporte ma tête à vos pieds ; mais tenez votre parole royale, et, pendant que vous punirez le coupable, envoyez à ma pauvre femme et à mes malheureux enfants la récompense promise au dénonciateur." — "Rendez-vous sur-le-champ à Spandau," dit le roi, "attendez sous les verroux de cette forteresse l'effet du juste courroux de votre souverain." — "J'obéis, sire, mais les cinquante frédérics d'or ?" —

«Dans deux heures votre femme les recevra. Prenez cette lettre et la remettez au commandant de Spandau, qui ne doit l'ouvrir qu'après le dîner." — Le lieutenant-colonel arrive au terrible château. Au dessert le commandant ouvre la lettre; elle contenait ces mots: "Je donne le commandement de Spandau au porteur de cet ordre. Il verra bientôt arriver sa femme avec les cinquante frédérics d'or. Le commandant actuel de Spandau ira à B.... en la même qualité; je lui accorde cet avancement en récompense de ses services."

Joseph II.

Dans le premier voyage que Joseph II fit en France sous le nom de comte de Falkenstein, il arriva à une poste qui se trouvait, au moment de son apparition, dégarnie de chevaux. Le maître de poste pria l'étranger, qui lui était inconnu, d'avoir un peu de patience, avouant qu'il avait employé ses chevaux de relais pour aller chercher quelques parents et amis, invités à assister au baptême d'un fils. Le comte, en s'entretenant avec cet homme, lui trouva du bon sens et du patriotisme. Il s'offrit pour être parrain. Le maître de poste, étonné de la proposition, l'accepta cependant, et préféra l'étranger pour compère à son cousin le fermier, auquel ce titre avait été destiné.

On se transporte à l'église, on commence l'acte. Le curé demande au parrain son nom.—"Joseph."—"Le nom de famille?"—"Comment? je croyais que celui de Joseph suffisait." —"Non, monsieur."—"Eh bien, mettez Joseph second."—Le curé et les assistants restèrent interdits. Le maître de poste tomba aux pieds du prince, qui le releva avec bonté, lui fit un don très-généreux, et promit de ne pas oublier son filleul.

Le feu ayant pris à une maison de Vienne, Joseph II y accourut pour hâter les secours, et s'approcha très-près de cette maison qui menaçait déjà ruine par la violence de l'incendie. Un artisan, qui s'aperçut du danger auquel ce prince était exposé, l'en avertit et le pria de se retirer. Joseph, ne croyant

pas le danger si grand, ne se hâtait point. Mais comme il tardait trop, l'ouvrier le saisit avec vivacité, et l'emportant dans ses bras il le mit en lieu de sûreté. A peine fut-il éloigné, que la maison s'écroula et que des poutres embrasées tombèrent à l'endroit même où le monarque se trouvait un instant auparavant. Joseph, pénétré de reconnaissance, offrit sa bourse remplie d'or à son libérateur; mais le généreux ouvrier la refusa en disant: "Ce que j'ai fait, c'est par amour, et l'amour ne peut se payer. Mais si j'ose demander une grâce à votre majesté, c'est en faveur de mon voisin. C'est un honnête homme laborieux, mais si pauvre qu'il ne saurait payer sa maîtrise ni les outils nécessaires à son métier." L'empereur lui accorda sa prière, et fit donner une somme à son malheureux voisin. Quant à son libérateur, il fit frapper une médaille d'or qu'il lui envoya.

Tasso.

Le talent du Tasse pour la poésie ne fut pas moins précoce que prodigieux; à dix-huit ans il composa son poëme de Renaud, qui précéda et annonçait celui de la Jérusalem délivrée, cet ouvrage enchanteur dont le vingtième chant a fait dire que le poëte y avait l'air d'un dieu qui finit un monde. Le premier de ses poëmes lui valut l'admiration de toute l'Italie, et l'improbation de son père, qui craignit que l'amour des lettres ne le détournât des études plus fructueuses. En conséquence, il se rendit à Padoue où était alors son fils, pour lui faire de vives réprimandes sur l'usage fort mauvais, selon lui, qu'il faisait du temps en le consacrant à la philosophie. Le Tasse l'écouta avec tant de patience et de tranquillité, que le vieillard en devint encore plus courroucé. "Je voudrais bien savoir," s'écria-t-il, "à quoi vous sert cette belle philosophie?" Le poëte répondit avec sang-froid; "Cette philosophie m'a donné la force de supporter patiemment la dureté de vos reproches."

La Jérusalem délivrée ne reçut pas d'abord l'accueil qu'elle méritait, et l'auteur ne dédaigna pas de s'engager pour la

défendre dans une vive polémique avec ses obscurs critiques; en même temps il éprouva quelques contrariétés à la cour de Ferrare, par suite d'une passion malheureuse qu'il avait conçue pour une des sœurs du duc. Sans cesse assailli d'idées noires sa raison s'égara, et il quitta brusquement Ferrare sans argent et sans but. Il voyagea beaucoup en Italie, mais ne trouvant nulle part le bonheur, il hasarda de revenir à Ferrare; le duc irrité le fit enfermer dans une maison de fous où il le retint neuf ans. Le Tasse séjourna ensuite à Mantoue, à Naples, à Rome, mais sans être plus heureux, luttant sans cesse contre la misère, et souvent privé de sa raison. Il mourut à Rome emporté par une fièvre qui le minait depuis longtemps.

Dangers de la mauvaise compagnie.

LORSQUE Marius fut envoyé contre les Cimbres, ses soldats n'osaient regarder les ennemis en face: leur stature gigantesque et leur aspect sauvage glaçaient la valeur romaine. Mais lorsque, de leur camp, ils eurent considéré pendant trois jours ces barbares du Nord, leur courage éteint se ranima; ils attaquèrent cette multitude féroce, et la mirent en fuite.

Appliquons cet exemple à ces liaisons dangereuses dans lesquelles les jeunes gens se jettent tous les jours; le rapport est évident. Un jeune homme élevé dans les principes de l'honnêteté, qui voit le vice pour la première fois, est épouvanté de sa face hideuse: l'idée d'une faute légère le fait trembler. Vient-il à se lier avec quelque ami de la dissipation et du plaisir, dont la morale est d'autant plus pernicieuse, qu'il sait mieux la revêtir d'une apparence de délicatesse; d'abord son esprit tombe dans le doute: son cœur se trouble; il hésite, il se défend quelque temps, mais à chaque combat il perd de ses forces. Il cède enfin à l'exemple, il se laisse entraîner, et sa conscience sommeille: ses reproches sont faibles, ses remords à peine sensibles. Bientôt l'habitude repousse la réflexion, et le malheureux, tombé dans une froide insensibilité, se livre à des

désordres qui d'abord l'eussent fait reculer d'horreur. On doit reconnaître ici la vérité de cette ancienne maxime: *Nemo repentè fuit turpissimus.* Racine l'a fort embellie dans ce vers:

Ainsi que la vertu, le crime a ses degrés.

Fénélon et le Duc de Bourgogne.

Louis XIV n'aimait pas Fénélon; il avait cru voir dans les Maximes des Saints et dans le Télémaque, la critique de tout son règne. Après avoir exilé ce vertueux prélat, il défendit au duc de Bourgogne tout commerce avec lui. Un prince ordinaire eût peut-être obéi sans peine; mais l'élève de Fénélon pouvait-il oublier son instituteur? Leur correspondance existe. Cette défense ne fut point lèvée, lorsque le duc de Bourgogne alla faire la campagne de Flandre, en 1708. L'archevêque de Cambray vint se présenter à la poste où le prince devait dîner. Le prince l'accueillit froidement; les courtisans ne lui parlèrent pas, même pour lui répondre, lorsque, pour la forme, il jetait quelques mots dans la conversation; mais ils comprirent qu'en sortant de table, ils devaient laisser le prince libre avec lui: alors il l'embrassa en fondant en larmes; il l' appela son ami, lui jura une reconnaissance éternelle, se plaignit tendrement de l'effort pénible qu'il avait été obligé de se faire devant les spectateurs; et Fénélon put reconnaître l'âme qu'il avait su former. "Je vous porte, lui écrivait, vers le même temps, ce tendre archevêque: je vous porte sans cesse devant Dieu, dans une présence plus intime que celle des sens. Je donnerais mille vies comme une goutte d'eau pour vous voir tel que Dieu vous veut; c'est-à-dire, tel que votre peuple a intérêt que vous soyez." Il eut la douleur de voir mourir en 1712 ce prince, son espérance et celle de la France. "Ah!" s'écria-t-il, "mes liens sont rompus. France, je croyais t'avoir préparé un demi-siècle de bonheur, et voilà que la mort a détruit tous mes travaux: je n'ai rien fait pour mon pays; le roi que j'ai formé (*Philippe V*) règne dans une terre étrangère."

Départ des croisés après le concile de Clermont.

Dès que le printemps parut rien ne put contenir l'impatience des croisés ; ils se mirent en marche pour se rendre dans les lieux où ils devaient se rassembler. Le plus grand nombre allait à pied ; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude, plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés ; d'autres côtoyaient la mer, descendaient les fleuves dans des barques ; ils étaient vêtus diversement, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer, &c. La foule des croisés offrait un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de tous les rangs : des femmes paraissaient en armes au milieu des guerriers.... On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère ; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec le serf, le maître avec le serviteur. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes, des pavillons pour les chevaliers, et des autels dressés à la hâte pour l'office divin ; partout se déployait un appareil de guerre et de fête solennelle. D'un côté, un chef militaire exerçait ses soldats à la discipline ; de l'autre, un prédicateur rappelait à ses auditeurs les vérités de l'Evangile. Ici, on entendait le bruit des clairons et des trompettes ; plus loin, on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'océan, et depuis le Rhin jusque au-delà des Pyrénées on ne rencontrait que des troupes d'hommes revêtus de la croix, jurant d'exterminer les Sarrasins et d'avance célébrant leurs conquêtes ; de toutes parts retentissait le cri des croisés : Dieu le veut ! Dieu le veut !

Les pères conduisaient eux-mêmes leurs enfants, et leur faisaient jurer de vaincre ou de mourir pour Jésus-Christ. Les guerriers s'arrachaient des bras de leurs épouses et de leurs familles et promettaient de revenir victorieux. Les femmes, les vieillards, dont la faiblesse restait sans appui, accompagnaient leurs fils ou leurs époux dans la ville la plus voisine ; et, ne pou-

vant se séparer des objets de leur affection, prenaient le parti de les suivre jusqu'à Jérusalem. Ceux qui restaient en Europe enviaient le sort des croisés et ne pouvaient retenir leurs larmes ; ceux qui allaient chercher la mort en Asie étaient pleins d'espérance et de joie.

Parmi les pèlerins partis des côtes de la mer, on remarquait une foule d'hommes qui avaient quitté les îles de l'océan. Leurs vêtements et leurs armes, qu'on n'avait jamais vus, excitaient la curiosité et la surprise. Ils parlaient une langue qu'on n'entendait point ; et pour montrer qu'ils étaient chrétiens, ils élevaient deux doigts de leur main l'un sur l'autre en forme de croix. Entraînés par leur exemple et par l'esprit d'enthousiasme répandu partout, des familles, des villages entiers partaient pour la Palestine ; ils étaient suivis de leurs humbles pénates ; ils emportaient leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles. Les plus pauvres marchaient sans prévoyance, et ne pouvaient croire que celui qui nourrit les petits des oiseaux laissât périr de misère des pèlerins revêtus de sa croix. Leur ignorance ajoutait à leur illusion, et prêtait à tout ce qu'ils voyaient un air d'enchantement et de prodige ; ils croyaient sans cesse toucher au terme de leur pèlerinage. Les enfants des villageois, lorsqu' une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient si *c'était là Jérusalem.* Beaucoup de grands seigneurs qui avaient passé leur vie dans leurs donjons rustiques, n'en savaient guère plus que leurs vassaux ; ils conduisaient avec eux leurs équipages de pêche et de chasse, et marchaient précédés d'une meute, portant leur faucon sur le poing. Ils espéraient atteindre Jérusalem en faisant bonne chère, et montrer à l'Asie le luxe grossier de leurs châteaux.

Au milieu du délire universel, personne ne s'étonnait de ce qui fait aujourd'hui notre surprise. Ces scènes si étranges, dans lesquelles tout le monde était acteur, ne devaient être un spectacle que pour la postérité.

Combat de Mérovée et du chef des Gaulois.

Mérovée avait fait un massacre épouvantable des Romains. On le voyait debout sur un immense chariot, avec douze compagnons d'armes, appelés les douze pairs, qu'il surpassait de toute la tête. Au-dessus du chariot flottait un enseigne guerrier surnommé l'Oriflamme. Le chariot, chargé d'horribles dépouilles, était traîné par trois taureaux dont les genoux dégouttaient de sang, et dont les cornes portaient des lambeaux affreux. L'héritier de l'épée de Pharamond avait l'âge, la beauté et la fureur de ce démon de la Thrace, qui n'allume le feu de ses autels qu'au feu des villes embrasées. Ses cheveux blonds ornés d'une couronne de lis, ressemblaient au lin moelleux et doré qu'une bandelette virginale rattache à la quenouille d'une reine des barbares. On eût dit que ses joues étaient peintes du vermillon de ces baies d'églantiers qui brillent au milieu des neiges, dans les forêts de la Germanie. Sa mère avait noué autour de son cou un collier de coquillages, comme les Gaulois suspendent des reliques aux rameaux du plus beau des rejetons d'un bois sacré...

Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait jonché la plaine. Ainsi se repose un lion de Numidie, après avoir déchiré un troupeau de brebis : sa faim est apaisée, sa poitrine exhale l'odeur du carnage ; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée qu'embarrassent des flocons de laine ; enfin, il se couche au milieu des agneaux égorgés ; sa crinière, humectée d'une rosée de sang, retombe des deux côtés de son cou ; il croise ses griffes puissantes ; il allonge la tête sur ses ongles ; et, les yeux à demi fermés, il lèche encore les molles toisons étendues autour de lui.

Le chef des Gaulois aperçut Mérovée dans ce repos insultant et superbe. Sa fureur s'allume ; il s'avance vers le petit-fils de Pharamond ; il lui crie d'un ton ironique :

"Chef à la longue chevelure, je vais t'asseoir autrement sur le trône d'Hercule le Gaulois. Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque du fer dans le palais de Teutatès. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse."

"—Qui es-tu?" répondit Mérovée avec un sourire amer; "es-tu d'une race noble et antique? Esclave romain, ne crains-tu point ma lance?"

"—Je ne crains qu'une chose," repartit le Gaulois frémissant de courroux, "c'est que le ciel tombe sur ma tête."

"—Cède-moi la terre!" dit l'orgueilleux Sicambre.

"—La terre que je te cèderai," s'écrie le Gaulois, "tu la garderas éternellement."

A ces mots, Mérovée, s'appuyant sur sa framée, s'élance du char par-dessus les taureaux, tombe à leur tête, et se présente au Gaulois qui venait à lui.

Toute l'armée s'arrête pour voir le combat des deux chefs. Le Gaulois fond l'épée à la main sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule, et le contraint de reculer jusque sous les cornes des taureaux. Mérovée à son tour lance son angon, qui, par ses deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le javelot, le presse de son poids, le fait descendre vers la terre, et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée d'un bûcheron dans la cime d'un pin. La tête du guerrier se partage, sa cervelle se répand des deux côtés, ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un moment debout, étendant des mains convulsives, objet d'épouvante et de pitié.

L'homme au masque de fer.

Ce personnage mystérieux fut détenu prisonnier en France plus de 40 ans, il portait sans cesse sur la figure un masque

noir, qui était en fer selon les uns, en velours noir selon les autres. Mis sous la garde de Saint-Mars, il fut conduit au château de Pignerol vers 1662, puis transféré en 1686 à l'île Sainte-Marguerite, et en 1698 à la Bastille, où il mourut en 1703. Il fut enterré sous le nom de Marchiali. L'autorité a toujours gardé le secret sur ce prisonnier, ce qui a donné lieu à mille suppositions. On a dit, par exemple, que c'était le comte de Vermandois, enfermé pour avoir donné un soufflet au grand dauphin; le duc de Beaufort, disparu au siége de Candie en 1669; le duc de Monmouth, frère de Jacques II, que la France aurait soustrait au supplice; le comte Girolamo Magni ou Matthioli, ministre du duc de Mantoue, qui aurait été enlevé de Turin en 1679 ou 1685, pour avoir empêché son maître de vendre sa capitale au roi de France; ou Jean de Gonzague, secrétaire de Matthioli, et enlevé avec lui; ou un fils d'Anne d'Autriche et de Buckingham, ambassadeur d'Angleterre; ou bien encore un frère jumeau de Louis XIV, qu'on aurait fait disparaître pour prévenir la rivalité des deux frères, etc. A la prise de la Bastille, on trouva lacérées dans les registres les pages qui devaient contenir des renseignements sur le prétendu Marchiali, de sorte que tout espoir de percer ce mystère s'est évanoui.

Voici ce que l'auteur du Siècle de Louis XIV, dit de ce personnage mystérieux:

Quelques mois après la mort de Mazarin, il arriva un événement qui n'a point d'exemple; et, ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens l'ont ignoré. On envoya dans le plus grand secret au château de l'île Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune, et de la figure la plus belle et la plus noble. Ce prisonnier, dans la route, portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage: on avait ordre de le tuer s'il se découvrait. Il resta dans l'île jusqu'à ce qu'un officier de confiance, nommé Saint-Mars,

gouverneur de Pignerol, ayant été fait gouverneur de la Bastille, l'an 1690, l'alla prendre à l'île Sainte-Marguerite, et le conduisit à la Bastille toujours masqué. Le marquis de Louvois alla le voir dans cette île avant la translation, et lui parla debout et avec une considération qui tenait du respect. Cet inconnu fut mené à la Bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans le château : on ne lui refusait rien de ce qu'il demandait ; son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire, et pour les dentelles ; il jouait de la guitare. On lui faisait la plus grande chère, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue et le reste de son corps. Il était admirablement bien fait, disait ce médecin ; sa peau était un peu brune ; il intéressait par le seul ton de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, et ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être.

Cet inconnu mourut en 1703, et fut enterré la nuit à la paroisse de Saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que, quand on l'envoya dans l'île Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute ; car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'île. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table, et ensuite se retirait apres l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage, presque au pied de la tour ; un pêcheur, à qui ce bateau appartenait, ramassa l'assiette, et la rapporta au gouverneur ; celui-ci, étonné, demanda au pêcheur : « Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains ?" "—Je ne sais pas lire," répondit le pêcheur : "je viens de la trouver ; personne ne l'a vue." Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne. "Allez," lui dit-il, "vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire." Parmi les

personnes qui ont eu connaissance immédiate de ce fait, il y en a une très-digne de foi, qui vit encore. M. de Chamillart fut le dernier ministre qui eut cet étrange secret : le second maréchal de la Feuillade, son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beau-père il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme qu'on ne connut jamais que sous le nom de l'homme au masque de fer ; Chamillart lui répondit que c'était le secret de l'état, et qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais. Enfin il reste encore beaucoup de mes contemporains qui déposent de la vérité de ce que j'avance, et je ne connais pas de fait ni plus extraordinaire ni mieux constaté.

L'Amitié, ou Damon et Phintias.

Dans une des îles de la mer Egée, au milieu de quelques peupliers antiques, on avait autrefois consacré un autel à l'Amitié. Il y fumait jour et nuit d'un encens pur et agréable à la déesse ; mais bientôt entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaisons intéressées et mal assorties. Un jour elle dit à un favori de Crœsus : "Porte ailleurs tes offrandes ; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la fortune." Elle répondit à un Athénien qui faisait des vœux pour Solon, dont il se disait l'ami : "En te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire, et faire oublier tes vices." Elle dit à deux femmes de Samos, qui s'embrassaient étroitement auprès de son autel : "Le goût des plaisirs vous unit en apparence ; mais vos cœurs sont déchirés par la jalousie, et le seront bientôt par la haine."

Enfin deux Syracusains, Damon et Phintias, tous deux élevés dans les principes de Pythagore, vinrent se prosterner devant la déesse : "Je reçois votre hommage," leur dit-elle ; "je fais plus, j'abandonne un asyle trop long-temps souillé par des sacrifices qui m'outragent, et je n'en veux plus d'autre que vos cœurs. Allez montrer au tyran de Syracuse, à l'univers, à la postérité, ce que peut l'amitié dans des âmes que j'ai revêtues de ma puissance."

A leur retour, Denys, sur une simple dénonciation, condamna Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appelaient dans une ville voisine. Il promit de se présenter au jour marqué, e. partit après que Damon eut garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias traînent en longueur. Le jour destiné à son trépas arrive; le peuple s'assemble; on blâme, on plaint Damon, qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami allait revenir; trop heureux s'il ne revenait pas! Déjà le moment fatal approchait, lorsque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au lieu du supplice; il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami, et au milieu des embrassements et des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes; le roi lui-même se précipite du trône, et leur demande instamment de partager une si belle amitié.

Guillaume Tell.

Le ridicule despotisme de Gessler chez les Helvétiens, fit perdre à la maison d'Autriche, vers le commencement du treizième siècle, la souveraineté qu'elle avait conservée jusqu'alors sur ces peuples. — Ce Gessler, homme bizarre et cruel, s'avisa un jour de mettre un chapeau au bout d'une perche, qu'il fit planter sur la place d'Altorf, avec ordre aux passants de saluer ce chapeau, comme si c'était lui-même. — Un laboureur, nommé Guillaume Tell, ayant manqué à cette formalité, Gessler le fit venir pour lui demander la raison de sa désobéissance. Le paysan s'excusa en disant qu'il n'avait aucune connaissance de cette loi, sans quoi il n'aurait pas manqué de s'y conformer. Peu content de cette réponse, le ministre autrichien ordonna au laboureur, ou de lui dire la vérité, au d'abattre d'un coup de flèche une pomme sur la tête de celui de ses enfants qu'il aimait le plus; ajoutant que s'il manquait son coup, il le

ferait pendre sur-le-champ. Ce père malheureux, n'ayant pu adoucir son juge, ni par ses pleurs ni par ses prières, prit la flèche, et la décocha avec tant de bonheur qu'il abattit la pomme, à cent vingt pas de distance, sans faire aucun mal à son fils. La joie du père fut égale au dépit du gouverneur, qui dans le dessein de perdre Guillaume, lui suscita une autre querelle, sur ce qu'il avait une deuxième flèche dans son carquois. Il voulut savoir à quel usage elle était destinée: "A te tuer toi-même!" lui répondit hardiment le laboureur; ce qu'il exécuta dans le temps même que le gouverneur donnait ses ordres pour le faire conduire en prison. Plusieurs citoyens se réunirent à Guillaume après la mort du tyran, et cette alliance fut le fondement de la république Helvétique.

D'autres disent que, quoique Tell réussît à abattre la pomme placée sur la tête de son fils, il n'en fut pas moins déclaré prisonnier d'état, et embarqué sur le lac de Lucerne pour le château-fort de Kussnacht, où Gessler se rendait en même temps. Une violente tempête s'étant élevée pendant la traversée, Tell fut délié, et mis au gouvernail: il parvint à sauver la barque, mais lorsqu'il fut près du bord il sauta à terre, alla s'embusquer dans un chemin creux qui menait à Kussnacht, et tua Gessler d'un coup de flèche. L'histoire de la pomme paraît inventée à plaisir. Guillaume Tell assista à la bataille de Morgaten, dans laquelle les premiers conjurés suisses au nombre de 1,300 défirent 20,000 Autrichiens, le 15 Novembre, 1315.

Frédéric-le-Grand et son page.

Frédéric-le-Grand, occupé dans son cabinet, avait déjà sonné plusieurs fois, et personne ne venait. Impatienté, il ouvre la porte, et voit son page endormi: il allait l'éveiller, lorsqu'il aperçoit une lettre sortant à moitié de la poche du jeune homme. Un roi passe par-dessus l'indiscrétion: celui-ci tire doucement la lettre, et la lit. Elle était de la mère du page, qui remerciait son fils de lui avoir envoyé une partie de sa paie.

secours bien nécessaire à sa misère; elle finissait en le bénissant, et l'assurant que Dieu récompenserait sa piété. Le roi ne peut lire ce papier sans attendrissement; il rentre dans son cabinet, prend un sac de ducats, le glisse doucement avec la lettre, dans la poche du page, et se retire. Il sonne de nouveau, et si fortement, que le dormeur s'éveille enfin, et court chez le roi. "Vous avez le sommeil dur," lui dit Frédéric. Le page ne sait trop comment s'excuser, il balbutie. Dans son embarras, il lui arrive de mettre la main dans sa poche, et sentant un sac pesant, il le tire, pâlit, fixe le roi, et fond en larmes. "Qu'est-ce donc?" dit Frédéric: "de quoi s'agit-il?" "Ah! sire," s'écrie le page, en tombant à ses genoux, "quelqu'un veut me perdre: je ne sais d'ou vient cet argent." "Mon ami," reprend Frédéric, "les biens nous viennent quelquefois en dormant. Envoyez cela à votre mère, saluez-la de ma part, et assurez-la que je prendrai soin d'elle et de vous."

Fernand Cortez.

Parmi plusieurs grands hommes que l'Espagne a produits, on remarque surtout Fernand Cortez. Ce général, avec moins de six cents hommes, conquit dans l'Amérique un royaume très-florissant, et subjugua une nation innombrable. Dès qu'il eut abordé aux côtes du Mexique, pour ôter à ses soldats toute espérance de retour, et les obliger à affronter les dangers avec plus de courage, il brûla tous ses vaisseaux. Agathocle, roi de Syracuse, ayant porté la guerre en Afrique contre les Carthaginois, avait fait de même. L'empereur du Mexique ayant appris que des étrangers inconnus, armés de fer et de feu, et qui semblaient descendus du ciel, traversaient ses provinces, et avançaient à grandes journées vers la capitale de son empire, envoya à Cortez une ambassade composée des personnages les plus distingués de son royaume, pour lui demander pourquoi et dans quelles intentions ils étaient venus dans l'empire. Cortez répondit qu' ils venaient traiter avec l'empereur une affaire très-importante,

qu'ils avaient envie de traverser les terres de l'empire sans aucun mal, qu'ils voulaient voir l'empereur dans sa capitale, et qu'ils le priaient de ne pas s'y opposer.

L'empereur n'avait que deux partis pour détourner de dessus sa tête les dangers qui le menaçaient; c'était ou de recevoir favorablement les Espagnols et de se les attacher par des bienfaits, ou d'empêcher qu'ils ne passassent sur ses terres, et de les accabler avant qu'ils eussent le temps d'élever des citadelles et de se fortifier.

De ces partis, le premier était facile, mais il parut à l'empereur le plus dangereux.

Il pensait que, s'il accordait aux Espagnols la permission de traverser son empire, ces hommes, qui étaient entreprenants et hardis, ne pourraient s'empêcher de commettre des violences.

Mais il craignait encore plus de les admettre dans sa capitale. Il sentait bien qu'en le faisant, il se mettait lui-même dans un grand danger.

D'ailleurs il se souvenait de plusieurs oracles effrayants, qui lui annonçaient que son empire était menacé d'une chute prochaine. Cependant, comme il n'osait rejeter ouvertement la demande de Cortez, il fit semblant d'y consentir pour avoir le temps de lever des troupes. Cortez s'avance avec son peu de monde, fait alliance avec un peuple qui lui paraît n'être pas dans des dispositions favorables à l'égard des Mexicains, défait et taille en pièces une armée considérable que l'empereur avait envoyée contre lui. Déchu de cette espérance, ce prince fut obligé de recevoir Cortez. Ayant appris son arrivée, il alla audevant de lui, et le combla d'honneurs. Les Espagnols ne furent pas longtemps à le détrôner et à se rendre maîtres de ses Etats.

Régulus,

Après avoir combattu tour à tour Agathocle en Afrique et Pyrrhus en Sicile, les Carthaginois en vinrent aux mains avec la république romaine. La cause de la première guerre punique

fut légère; mais cette guerre amena Régulus aux portes de Carthage.

Les Romains, ne voulant point interrompre le cours des victoires de ce grand homme, ni envoyer les consuls Fulvius et M. Emilius prendre sa place, lui ordonnèrent de rester en Afrique en qualité de proconsul. Il se plaignit de ces honneurs; il écrivit au sénat, et le pria instamment de lui ôter le commandement de l'armée: une affaire importante aux yeux de Régulus demandait sa présence en Italie. Il avait un champ de sept arpents à Pupinium: le fermier de ce champ étant mort, le valet du fermier s'était enfui avec les bœufs et les instruments du labourage. Régulus représentait aux sénateurs que, si sa ferme demeurait en friche, il lui serait impossible de faire vivre sa femme et ses enfants. Le sénat ordonna que le champ de Régulus serait cultivé aux frais de la république; qu'on tirerait du trésor l'argent nécessaire pour racheter les objets volés, et que les enfants et la femme du proconsul seraient, pendant son absence, nourris aux dépens du peuple romain. Dans une juste admiration de cette simplicité, Tite-Live s'écrie: "Oh! combien la vertu est préférable aux richesses! Celles-ci passent avec ceux qui les possèdent; la pauvreté de Régulus est encore en vénération."

Régulus, marchant de victoire en victoire, s'empara bientôt de Tunis; la prise de cette ville jeta la consternation parmi les Carthaginois; ils demandèrent la paix au proconsul. Le laboureur romain prouva qu'il était plus facile de conduire la charrue après avoir remporté des victoires, que de diriger d'une main ferme une prospérité éclatante: le véritable grand homme est surtout fait pour briller dans le malheur; souvent il semble égaré par le succès et paraît comme étranger à la fortune. Régulus proposa aux ennemis des conditions si dures qu'ils se virent forcés de continuer la guerre.

Pendant ces négociations, la destinée amenait au travers des mers un homme qui devait changer le cours des événements.

Un Lacédémonien, nommé Xanthippe, vient retarder la chute de Carthage : il livre bataille aux Romains sous les murs de Tunis, détruit leur armée, fait Régulus prisonnier, se rembarque et disparaît sans laisser d'autres traces dans l'histoire.

Régulus, conduit à Carthage, éprouva les traitements les plus inhumains ; on lui fit expier les durs triomphes de sa patrie. Ceux qui traînaient avec tant d'orgueil des rois tombés du trône, des femmes, des enfants en pleurs, pouvaient-ils espérer que l'on respectât dans les fers un citoyen de Rome !

La fortune redevint favorable aux Romains. Carthage demanda une seconde fois la paix ; elle envoya des ambassadeurs en Italie : Régulus les accompagnait. Ses maîtres lui firent donner sa parole qu'il reviendrait prendre ses chaînes, si les négociations n'avaient pas une heureuse issue : on espérait qu'il plaiderait fortement en faveur d'une paix qui lui devait rendre sa patrie.

Régulus, arrivé aux portes de Rome, refusa d'entrer dans la ville. Il y avait une ancienne loi qui défendait à tout étranger d'introduire dans le sénat les ambassadeurs d'un peuple ennemi. Régulus, se regardant comme un envoyé des Carthaginois, fit revivre en cette occasion l'antique usage. Les sénateurs furent donc obligés de s'assembler hors des murs de la cité. Régulus leur déclara qu'il venait de la part de ses maîtres, demander au peuple romain la paix ou l'échange des prisonniers.

Les ambassadeurs de Carthage, après avoir exposé l'objet de leur mission, se retirèrent. Régulus les voulut suivre ; mais les sénateurs le prièrent de rester à la délibération.

Pressé de dire son avis, il représenta fortement toutes les raisons que Rome avait de continuer la guerre contre Carthage. Les sénateurs, admirant sa fermeté, désiraient sauver un tel citoyen : le grand pontife soutenait qu'on pouvait le dégager des serments qu'il avait faits.

« Suivez les conseils que je vous ai donnés," dit l'illustre captif, d'une voix qui étonna l'assemblée, « et oubliez Régulus :

je ne demeurerai point dans Rome après avoir été l'esclave de Carthage. Je n'attirerai point sur vous la colère des Dieux. J'ai promis aux ennemis de me remettre en leurs mains si vous rejetez la paix: je tiendrai mon serment. On ne trompe point Jupiter par de vaines expiations: le sang des taureaux et des brebis ne peut effacer un mensonge, et le sacrilége est puni tôt ou tard.

"Je n'ignore point le sort qui m'attend; mais un crime flétrirait mon âme: la douleur ne brisera que mon corps. D'ailleurs il n'est point de maux pour celui qui sait les souffrir: s'ils passent les forces de la nature, la mort vous en délivre. Pères conscrits, cessez de me plaindre, j'ai disposé de moi et rien ne me pourra faire changer de sentiment. Je retourne à Carthage, je fais mon devoir, et je laisse faire aux Dieux."

Régulus mit le comble à sa magnanimité: afin de diminuer l'intérêt qu'on prenait à sa vie, et pour se débarrasser d'une compassion inutile, il dit aux sénateurs que les Carthaginois lui avaient fait boire un poison lent avant de sortir de prison. "Ainsi," ajouta-t-il, "vous ne perdez de moi que quelques instants, qui ne valent pas la peine d'être achetés par un parjure." Il se leva, s'éloigna de Rome sans proférer une parole de plus, tenant les yeux attachés à la terre, et repoussant sa femme et ses enfants, soit qu'il craignît d'être attendri par leurs adieux, soit que, comme esclave carthaginois, il se trouvât indigne des embrassements d'une matrone romaine. Il finit ses jours dans d'affreux supplices, si toutefois le silence de Polybe et de Diodore ne balance pas le récit des historiens latins. Régulus fut un exemple mémorable de ce que peuvent sur une âme courageuse la religion du serment et l'amour de la patrie.

Stanislas et Charles XII.

Le roi de Pologne, Stanislas, n'étant encore que palatin de Posnanie, eut occasion de traiter avec Charles XII, lorsqu'il passa en Pologne pour détrôner le roi Frédéric-Auguste. Une

physionomie heureuse, pleine de hardiesse et de douceur, prévenait en faveur de Stanislas. Il avait un air de probité et de franchise qui, de tous les avantages extérieurs, est sans doute le plus grand, et donne plus de poids aux paroles que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du roi Auguste, et des intérêts différents qui divisaient la Pologne, frappa Charles. Stanislas s'entretenant un jour avec lui de la difficulté de trouver un roi digne de l'être: "Et pourquoi ne le seriez-vous pas?" lui dit vivement le roi de Suède. Ce seul mot imprévu fut l'unique brigue qui mit Stanislas sur le trône. Charles prolongea la conférence, pour mieux sonder le génie du jeune palatin. Après l'audience, il dit tout haut qu'il n'avait jamais vu personne si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère de Leczinski. Il sut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue, qu'il couchait toujours sur une espèce de paillasse, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne; qu'il était d'un tempérament peu commun dans ce climat, libéral, adoré de ses vassaux, et le seul seigneur, peut-être, en Pologne, qui eût quelques amis, dans un temps où l'on ne connaissait de liaison que celles de l'intérêt et de la faction. Ce caractère, qui avait beaucoup de rapport avec le sien, le détermina entièrement: il ne prit conseil de personne, et sans même aucune délibération publique, il dit à deux de ses généraux qui l'environnaient: "Voilà le roi qu'auront les Polonais." Il tint parole, et fit couronner Stanislas roi de Pologne, en 1705.

Charles n'eût jamais pu trouver en Pologne un homme plus capable de concilier tous les esprits, que celui qu'il choisissait. Le fond de son caractère était l'humanité et la bienfaisance. Quand Stanislas fut, depuis, retiré dans le duché de Deux-Ponts, des malheureux, qui voulurent l'enlever, furent pris en sa présence. "Que vous ai-je fait," leur dit-il, "pour vouloir me livrer à mes ennemis? De quel pays êtes-vous?" Trois de ces aventuriers répondirent qu'ils étaient Français. "Eh bien," leur dit-il, "ressemblez à vos compatriotes que j'estime; et soyez

incapables d'une mauvaise action." En disant ces mots, il leur donna tout ce qu'il avait sur lui, son argent, sa montre, sa boîte d'or, et ils partirent en pleurant et en l'admirant. Un jour, comme il réglait l'état de sa maison, il mit sur la liste un officier français qui lui était attaché : "En quelle qualité votre majesté veut elle qu'il soit sur la liste ?" lui dit le trésorier. "En qualité de mon ami," lui répondit le prince.

François Ier et le Charbonnier.

FRANÇOIS Ier s'étant égaré à lachasse, entra, vers les neuf heures du soir, dans la cabane d'un charbonnier. Le maître en était absent ; il ne trouva que la femme accroupie auprès du feu : c'était en hiver, et il avait plu. Il demanda une retraite pour la nuit et à souper. L'une et l'autre lui sont accordés ; mais à l'égard du souper, il fallut attendre le retour du mari. En attendant, le roi se chauffa, assis dans une mauvaise chaise, qui était l'unique de la maison. Vers les dix heures, arrive le charbonnier, las de son travail, fort affamé et pénétré de pluie. Le compliment d'entrée ne fut pas long. L'épouse exposa la chose au mari, qui ratifia la promesse du lit et du souper.

A peine eut-il salué son hôte, et secoué son chapeau tout mouillé, que, prenant la place la plus commode et le siége que le roi occupait, il lui dit : "Monsieur, je prends cette place, parce que c'est celle où je me mets toujours, et cette chaise, parce qu'elle est à moi. Or, et par droit et par raison, chacun est maître dans sa maison." François applaudit au proverbe rimé. Il se plaça ailleurs sur une sellette de bois. On soupa ; on parla des affaires du temps, de la misère, des impôts. Le charbonnier eût voulu un royaume sans subsides ; François eut de la peine à lui faire entendre raison. "A la bonne heure donc," dit le charbonnier ; "mais cette grande sévérité pour la chasse, l'approuvez-vous aussi ? Je vous crois honnête homme, et je pense que vous ne me perdrez pas. J'ai là un morceau de sanglier qui en vaut bien un autre : mangeons-le, mais surtout

bouche close." François promit, mangea avec appétit, se coucha sur des feuilles, et dormit bien. Le lendemain il se fit connaître, paya son hôte, et lui permit la chasse.

Frédéric et le déserteur.

Le grand Frédéric, dont tous les calculs tendaient à porter et à maintenir sa puissance au plus haut degré de force qu'il lui était possible d'atteindre, suppléait souvent par son adresse à ses moyens. Autant il était austère et dur avec ses généraux, autant il était populaire et familier avec ses soldats, au point que les grenadiers affectés à la garde de sa personne, le tutoyaient.

Quelque temps avant la bataille de Rosback, époque à laquelle les affaires de ce prince étaient dans un tel délabrement, qu'il y avait tout lieu d'en augurer une perte totale et prochaine, ce prince était couché et dormait sur la paille, entouré de ses grenadiers, dans un lieu assez marécageux pour qu'on eût fait plusieurs feux autour de lui; un de ses gardes, nommé Spencer, le réveilla en lui disant: "Frédéric, voilà un de tes grenadiers, qui avait deserté, qu'on te ramène." "Fais-le avancer," dit le roi: et lorsqu'il fut en sa présence, il lui demanda quelle raison il avait eue de l'abandonner? "Tes affaires," lui répondit le déserteur, "sont dans un tel état, que je t'ai quitté pour chercher fortune ailleurs."—"Tu as raison," lui répliqua le roi; "mais je te demande de rester encore avec moi cette campagne; et si les choses ne vont pas mieux, je te promets de déserter avec toi." L'homme d'état, l'homme droit, l'homme gai, trouveront la même sublimité dans cette réponse. Les grands hommes mettent leur cachet à tout: c'est que tout chez eux part du même principe.

Courage de Mathieu Molé.

Mathieu Molé, premier président du parlement de Paris, fut le chef des députés qui négocièrent la paix, lors de la guerre civile, connue sous le nom de guerre de la Fronde. Tout le

zèle et toute l'intégrité qu'il mit dans cette négociation, n'empêchèrent pas la calomnie de répandre sur lui son venin, et le peuple, qui se laisse si facilement abuser par les factieux, se porta en fureur à son hôtel, en vomissant contre lui tout ce que la rage était capable de suggérer. A la vue de cette populace effrénée, l'épouse et les enfants de Molé, saisis d'un mortel effroi, font retentir l'air de leurs cris, et ses domestiques se précipitent dans les cours pour fermer toutes les portes. Aussi calme que s'il eût été dans le sanctuaire des lois, Molé ordonne à ses gens de se retirer, en leur disant: "La maison d'un premier président doit être ouverte à tout le monde." Aussitôt il se fait apporter sa robe, et se rend au palais avec un visage aussi serein que dans les temps les plus tranquilles. Il arrive, et trouve la salle et les galeries pleines de séditieux qui crient: "Point de paix! point de paix!" Ses amis, qui tremblent avec raison pour ses jours, lui représentent vainement les dangers auxquels il s'expose. "Rassurez-vous," leur dit-il, "il y a loin du poignard de l'assassin, au cœur de l'homme juste." Cependant le bruit redouble, le tumulte augmente, et ces mêmes amis le conjurent de se sauver par le greffe. "Qu'osez-vous me proposer?" leur répondit-il alors. "Ne savez-vous pas que la cour ne doit jamais se cacher? Quand vingt glaives seraient levés sur moi, quand ma mort serait certaine, je ne voudrais pas racheter ma vie par une lâcheté qui ne servirait qu'à donner encore plus d'audace à ces séditieux: s'ils pouvaient croire que je les crains ici, ils ne manqueraient pas de venir m'attaquer jusque dans ma maison." Ces mots prononcés, il s'avance d'un air assuré au milieu du peuple qui, saisi de respect à sa vue, s'écarte, et lui laisse un libre passage. Tel fut et tel sera toujours le triomphe de la vertu.

Utilité de l'histoire.

Rollin dit que l'histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle

décrie les vices, elle démasque les fausses vertus, elle détrompe des erreurs et des préjugés populaires, elle dissipe le prestige enchanteur des richesses et de tout ce vain éclat qui éblouit les hommes, et démontre par mille exemples plus persuasifs que tous les raisonnements, qu'il n'y a de grand et de louable que l'honneur et la probité. De l'estime et de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes et belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme, et qu'elle seule le rend véritablement grand et estimable. Elle apprend à respecter cette vertu, et à en démêler la beauté et l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, et même quelquefois du décri et de l'infamie: comme au contraire elle n'inspire que du mépris et de l'horreur pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant de lumière, et placé sur le trône.

Mais pour me borner à ce qui est de mon dessein, je regarde l'histoire comme le premier maître qu'il faut donner aux enfants, également propre à les amuser et à les instruire, à leur former l'esprit et le cœur, à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits aussi agréables qu'utiles. Elle peut même beaucoup servir, par l'attrait du plaisir qui en est inséparable, à piquer la curiosité de cet âge avide d'apprendre, et à lui donner du goût pour l'étude. Aussi, en matière d'éducation, c'est un principe fondamental, et observé dans tous les temps, que l'étude de l'histoire doit précéder toutes les autres, et leur préparer la voie. Plutarque nous apprend que le vieux Caton, ce célèbre censeur, dont le nom et la vertu ont tant fait d'honneur à la république romaine, et qui prit un soin particulier d'élever par lui-même son fils sans vouloir s'en reposer sur le travail des maîtres, composa exprès pour lui, et écrivit de sa propre main, en gros caractères, de belles histoires; afin, disait-il, que cet enfant, dès le plus bas âge, fût en état, sans sortir de la maison paternelle, de faire connaissance avec les grands hommes de son pays, et de se former sur ces anciens modèles de probité et de vertu.

Croisades, Armoiries, Tournois, &c.

On donne spécialement ce nom à plusieurs expéditions qui, depuis 1096 jusqu'en 1291, furent entreprises, sous les auspices du Saint-Siége, par différents rois et seigneurs d'Europe, dans le but de chasser les Infidèles des saints lieux où mourut le Sauveur. Tous ceux qui prenaient part à ces expéditions portaient sur leurs vêtements une croix rouge; d'où ils recevaient le nom de Croisés. On compte généralement huit croisades. La première eut lieu de 1096 à 1100, sous le pontificat d'Urbain II; elle fut prêchée par Pierre-l'Ermite, et eut pour principaux chefs Godefroy de Bouillon, Eustache et Baudoin, ses deux frères. Les deux dernières croisades furent entreprises par saint Louis, roi de France: l'une, de 1248 à 1254, sous le pontificat d'Innocent IV; l'autre, de 1268 à 1270, sous le pontificat de Clément IV. La première (7e) fut dirigée contre l'Egypte; le roi de France prit Damiette, et livra la bataille indécise de la Massoure (1250); mais la peste s'étant mise ensuite dans son armée, il fut contraint de reculer devant l'ennemi, et il fut lui-même fait prisonnier. Il racheta chèrement sa liberté, passa quatre ans en Palestine, occupé à fortifier quelques places, et revint en France en 1254, après la mort de la reine Blanche, sa mère, qu'il avait instituée régente.—Dans la huitième croisade, saint Louis était accompagné de Charles d'Anjou, son frère, et du prince Edouard d'Angleterre; il se dirigea sur Tunis, espérant, disent quelques historiens, convertir le maître de cette ville, Mohammed Mostanser; mais à peine était-il arrivé sous les murs de Tunis, qu'il fut enlevé à son armée par une maladie contagieuse. Charles d'Anjou se mit alors à la tête des troupes; il remporta quelques avantages et revint en France après avoir forcé Mohammed à payer les frais de la guerre.—Après cette dernière expédition, les colonies chrétiennes qui avaient été établies en Orient par les Croisés ne tardèrent point à être détruites, et la Palestine retomba tout entière sous le joug musulman.

Toutes ces croisades furent ou infructueuses ou sans succès important et durable. Un des résultats de ces expéditions fut l'accroissement de la puissance des pontifes romains, qui, pendant tout le temps de la durée des croisades, jouèrent le rôle de chefs et de souverains maîtres de la chrétienté.

C'est aux croisades que l'Europe doit l'usage des *surnoms de famille*, de même que celui des *armoiries et du blason*. On sent bien qu'au milieu de ces armées nombreuses de croisés, composées de nations et de langues différentes, il fallut des signes et des allégories, propres à distinguer les nations et à en faire remarquer les chefs. Les surnoms et les armoiries étaient de ces marques distinctives, et les dernières surtout furent inventées pour servir de point de ralliement aux vassaux et aux troupes des seigneurs croisés. La nécessité les avaient introduites et la vanité les fit conserver dans la suite. On arbora ces armoiries sur les étendards; les chevaliers les faisaient peindre sur leurs écus et s'en paraient dans les tournois. Ceux même qui ne s'étaient pas trouvés aux croisades, se montrèrent jaloux de cette distinction, qui devint fixe dans les familles depuis le milieu environ du treizième siècle.

Le même enthousiasme qui animait les Européens pour les croisades, contribua aussi à mettre les tournois en vogue. Ces jeux solennels et militaires servaient à former la noblesse à des exercices violents et au maniement d'armes pesantes, propres à lui donner de la considération et à assurer sa supériorité à la guerre. Pour être admis aux tournois il fallait être noble et faire des preuves de noblesse. C'est de la France que l'usage des tournois se répandit chez les autres nations de l'Europe.

Chevaliers.

Ordre du peuple romain qui tenait le milieu entre les patriciens et les plébéiens. On les fait remonter jusqu'à Romulus, mais ils ne formèrent un ordre constitué qu'au sixième siècle de Rome. Leur nombre était illimité. Pour entrer dans cet ordre

il fallait, sous les empereurs, posséder au moins 400,000 sesterces. Les chevaliers avaient le privilége d'avoir un cheval entretenu aux frais de l'état, de porter un anneau d'or, d'occuper dans les jeux publics les 14 premiers siéges. Gracchus leur donna l'administration de la justice (122 av. J.-C.); Sylla la leur ôta (82); Pompée la leur rendit (70), en leur associant les sénateurs et les tribuns du trésor. Ils eurent la ferme des biens et des impôts de la république.—Au moyen âge le titre de chevalier appartenait de droit et exclusivement aux personnes nobles de nom et d'armes; mais on n'y parvenait qu'après avoir passé par les rangs de varlet ou damoiseau, de page et d'écuyer. La réception d'un chevalier était accompagnée d'une foule de cérémonies destinées à rehausser l'éclat et l'importance de ce titre, qui donnait droit à de nombreux priviléges. Les chevaliers seuls pouvaient porter bannière, paraître dans les tournois, et y disputer les prix, revêtir un collier d'or et une armure dorée, placer une girouette sur le haut de leur manoir; ils portaient dans leurs armoiries un sceau particulier; ils prenaient le titre de messire ou de monseigneur, et leurs femmes celui de madame. En échange de ces prérogatives, ils juraient de combattre partout l'injustice, d'être les défenseurs de la veuve et de l'orphelin, et d'obéir sans réserve aux ordres de leur dame et de leur roi. Le temps des croisades fut l'époque la plus glorieuse de la chevalerie. Elle s'évanouit avec le régime féodal.—Dans les distinctions nobiliaires, le titre de chevalier désignait le plus infime degré de la noblesse, et venait après ceux de comte et de baron.—On a depuis donné par extension le nom de chevalier aux personnes décorées d'ordres purement honorifiques, tels que ceux de St-Michel, du St-Esprit et de la Légion-d'Honneur.

Bataille de Salamine.

XERCÈS se prépare à la célèbre action de Salamine. Il se passait alors sur la flotte réunie des Grecs, de ces grandes choses qui peignent les siècles, et qu'on ne retrouve qu'à des intervalles

considérables dans l'histoire. La division s'était mise entre les généraux. Les Spartiates, toujours obstinés dans leurs projets, voulaient abandonner le détroit de Salamine, et se retirer sur les côtes du Péloponèse. A cette mesure, qui eût perdu la patrie, Thémistocle s'opposait de tous ses efforts. Le général s'emportant, lève la canne sur l'Athénien: "Frappe, mais écoute," lui crie le grand homme, et sa magnanimité ramène Eurybiade à son opinion.

C'était la veille de la bataille de Salamine. La nuit était obscure. Les cœurs, sur la petite flotte des Grecs, agités par tout ce qu'il y a de cher aux hommes, la liberté, l'amour, l'amitié, la patrie, palpitaient sous un poids d'inquiétudes, de désirs, de craintes, d'espérances. Aucun œil ne se ferma dans cette nuit critique, et chacun veillait en silence les feux des galères ennemies. Tout à coup on entend le sillage d'un vaisseau qui glisse dans le calme des ténèbres. Il aborde à Salamine; un homme se présente à Thémistocle. "Savez-vous," lui dit-il, "que vous êtes enveloppé et que les Perses font le tour de l'île pour vous fermer le passage?"—"Je le sais," répond le général athénien, "celą s'exécute par mon avis. . . ." Aristide admira Thémistocle: celui-ci avait reconnu le plus juste des Grecs.

Du côté des Perses, tout était joie et certitude.

Xercès, assis sur un trône élevé pour contempler sa gloire, fait placer des soldats dans les îles adjacentes, afin qu'aucun des Grecs, sauvé de la ruine de ses vaisseaux, ne puisse échapper à sa vengeance.

Xercès ayant donné le signal de la bataille, les Athéniens attaquèrent avec impétuosité les Phéniciens qui leur étaient opposés. Le combat fut opiniâtre et soutenu longtemps avec une égale valeur; mais enfin l'amiral persan Ariabiguès s'étant élancé sur une galère ennemie, y demeura percé de coups. Alors la confusion, augmentée par la multitude des vaisseaux que la position locale rendait inutiles, devint générale chez les Mèdes. Tout fuit devant les Grecs victorieux; et la flotte in-

nombrable du grand roi, qui un moment auparavant obscurcissait la mer, disparut devant le génie d'un peuple libre....

C'est ainsi que la flotte persane, composée de diverses nations, ces coalisés, les uns traîtres, les autres pusillanimes, ceux-ci craignant des succès qui refléteraient trop de gloire sur tel ou tel général, telle ou telle nation ; toute cette masse d'alliés fut brisée à Salamine. Le grand roi repassa dans une petite barque, en fugitif, cette même mer à laquelle il avait donné des chaînes.

Dignitaires de l'Église russe.

La dignité la plus élevée de l'Eglise russe était autrefois celle de patriarche. Jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, il n'y avait en Russie que des métropolitains qui relevaient du patriarche grec ; mais après la prise de cette ville, le patriarchat passa à Moscou, et s'y conserva jusqu'au règne de Pierre I. Au seizième siècle, les patriarches marchaient presque de pair avec les tzars, et pouvaient entraver leur pouvoir. Pierre abolit cette puissance rivale, et depuis ce prince les tzars sont eux-mêmes chefs souverains et patriarches de leur Eglise. Ils la dirigent et la gouvernent comme bon leur semble. Toutes les affaires ecclésiastiques doivent être, il est vrai, traitées par une sorte de sénat spécial, composé de plusieurs prélats, et qui porte le titre de Saint-Synode. Le président actuel du Saint-Synode est un colonel de cavalerie, aide-de-camp de l'empereur.

Le plus haut titre qui existe à présent en Russie est celui de métropolitain. Il y a un métropolitain à Moscou, un autre à Kieff, un troisième à Pétersbourg. Les deux premiers ont les siéges les plus anciens ; le troisième occupe, par sa résidence dans la capitale, le plus important. Viennent ensuite les archevêques et évêques de première, seconde et troisième classe. Au-dessous des évêques sont les archimandrites, ou abbés des couvents : le premier en dignité de ces archimandrites est celui du célèbre couvent de Troïtza. Au-dessous des archimandrites, la hiérarchie ecclésiastique compte encore les protopopes, les popes,

les archidiacres et les diacres. Tous ces dignitaires sont nommés par le Saint-Synode sous le bon plaisir du tzar.

Le métropolitain actuel de Saint-Pétersbourg, qui est véritablement le primat spirituel de la Russie, s'appelle Philarète. C'est un homme de cinquante ans environ, d'une apparence grave et distinguée. Sorti de la plus humble origine, Philarète s'est élevé à ce poste suprême par son mérite, et peut-être aussi par son habileté ; il est en grande faveur auprès du tzar.

Catherine Ire, Impératrice de Russie.

Les femmes ont, dans les occasions importantes, une présence d'esprit admirable. Que de grandes actions n'ont-elles pas inspirées ! que de conseils pleins de sagesse n'ont-elles pas donnés ! Mais hélas ! la vanité et l'injustice des hommes leur enlèvent presque toujours la gloire, après en avoir recueilli les fruits.

Les Turcs ayant rompu la trève qu'ils avaient faite avec les Russes, le czar, Pierre-le-Grand, fut surpris au moment où il s'y attendait le moins, et enfermé avec son armée, sur les bords de la rivière de Pruth. Deux dangers le menaçaient, celui d'être attaqué par une armée six fois plus forte que la sienne, et celui de manquer de vivres. Un coup de désespoir pouvait seul le tirer de cet embarras. Il résolut donc de le tenter ; et, après avoir ordonné à ses généraux de se tenir prêts à livrer bataille le lendemain, il se retira dans sa tente, défendant expressément qu'on vînt l'y troubler.

Catherine Alexiowna, son épouse, convaincue qu'il était préférable d'acheter la paix, à quelque prix que ce fût, que de se perdre à jamais par une opiniâtreté déplacée, assembla, pendant la nuit, le conseil de l'empereur, et y proposa cet avis, qui fut adopté. Mais il fallait nécessairement écrire au grand-vizir, et la lettre, avant de lui être envoyée, devait être revêtue de la signature du czar. Comment pénétrer dans sa tente ? comment oser enfreindre la défense d'un prince qui ne pardonne pas la

plus légère désobéissance ? Catherine se dévoue : elle force la garde, entre dans la tente du czar ; et, se jetant à ses pieds, elle lui dit :

« Je t'apporte ma tête ; frappe si tu crois que je t'aie offensé, mais écoute auparavant les conseils de celle qui n'a pas craint de s'exposer à toute ta colère pour te sauver. Songe que tu peux perdre dans un instant le fruit de vingt années de gloire, de tes travaux immenses, enfin de tout ce que tu as fait pour le bonheur de ton peuple. Plus ta carrière a été brillante, et plus ta défaite sera honteuse. Il faut la prévenir. Il faut rappeler tout ton courage, non celui qui sait braver la mort, mais celui qui donne assez de force à l'âme pour se mettre au-dessus des événements. Vois la position dans laquelle tu te trouves : les musulmans environnent ton camp avec une triple enceinte ; les Tartares, répandus dans la campagne, interceptent tes convois ; tes soldats, accablés de fatigue et mourant de faim, lèvent sur toi leurs regards languissants. Quel est ton espoir ? de te faire jour à travers les rangs ennemis ? Eh bien ! quand même la victoire se déciderait en ta faveur, quand ta valeur te frayerait un premier passage, te serait-il possible de t'en faire un second ? Le Turc, renfermé dans des retranchements inaccessibles, attendra que la disette enlève ce que le fer aura épargné, et n'en sortira que lorsque le dernier Turc sera péri de misère. Après un tel tableau, hésiteras-tu encore ; et, sourd à la voix de la prudence qui te parle par ma bouche, risqueras-tu les hasards d'un combat où la victoire même ne ferait que retarder ta perte ? Non, tu t'attendris, tu pleures, tu vas changer ton sort, et sanctionner cet écrit dicté par tes véritables amis. Crois-moi, ce moment sera le plus beau de ta vie, puisqu'en épargnant le sang de tes sujets, tu t'en montreras le père."

"Tu l'emportes," lui répondit le czar, en prenant le papier : "je signe. Ménage ma gloire, je la sacrifie au bonheur de mes sujets."

Sans perdre un moment, Catherine vint annoncer au conseil

le succès de sa démarche, et elle remit la lettre du czar au vice-chancelier de l'empire, en lui disant : "Partez, nous aurons la paix ;" mais comme elle connaissait l'âme vénale du grand-vizir, et qu'elle savait qu'il fallait acheter son suffrage, elle joignit à sa lettre ses diamants, ses bijoux et tout l'argent qu'elle put ramasser. Une suspension d'armes de six heures fut le premier résultat de la négociation, et le second un traité de paix définitif.

Le Champ de bataille de la Moskowa.

Après la Kologha, on marchait absorbé, quand plusieurs de nous, levant les yeux, jetèrent un cri de saisissement. Soudain chacun regarda autour de soi ; on vit une terre toute piétinée, nue, dévastée, tous les arbres coupés à quelques pieds du sol, et plus loin des mamelons écrêtés ; le plus élevé paraissait le plus difforme. Il semblait que ce fût un volcan éteint et détruit. Tout autour, la terre était couverte de débris de casques et de cuirasses, de tambours brisés, de tronçons d'armes, de lambeaux d'uniformes, et d'étendards tachés de sang.

Sur ce sol désolé gisaient trente milliers de cadavres à demi dévorés. Quelques squelettes, restés sur l'éboulement de l'une de ces collines, dominaient tout. Il semblait que la mort eût établi là son empire : c'était cette terrible redoute, conquête et tombeau de Caulaincourt. Alors le cri : "C'est le champ de la grande bataille !" forma un long et triste murmure. L'empereur passa vite. Personne ne s'arrêta. Le froid, la faim et l'ennemi pressaient : seulement on détournait la tête en marchant, pour jeter un triste et dernier regard sur ce vaste tombeau de tant de compagnons d'armes, sacrifiés inutilement, et qu'il fallait abandonner.

C'était là que nous avions tracé avec le fer et le sang l'une des plus grandes pages de notre histoire. Quelques débris le disaient encore, et bientôt ils allaient être effacés. Un jour le voyageur passera avec indifférence sur ce champ semblable à tous les

autres ; cependant, quand il apprendra que ce fut celui de la grande bataille, il reviendra sur ses pas, il le fixera longtemps de ses regards curieux, il en gravera les moindres accidents dans sa mémoire avide, et sans doute qu'alors il s'écriera: " Quels hommes ! quel chef ! quelle destinée ! Ce sont eux qui, treize ans plus tôt dans le midi, sont venus tenter l'orient par l'Egypte, et se briser contre ses portes. Depuis ils ont conquis l'Europe, et les voilà qui reviennent, par le nord, se présenter de nouveau devant cette Asie, pour s'y briser encore ! Qui donc les a poussés dans cette vie errante et aventureuse ? Ce n'étaient point des barbares cherchant de meilleurs climats, des habitations plus commodes, des spectacles plus enivrants, de plus grandes richesses : au contraire, ils possédaient tous ces biens, ils jouissaient de tant de délices, et ils les ont abandonnées pour vivre sans abri, sans pain, pour tomber chaque jour et successivement, ou morts, ou mutilés. Quelle nécessité les a poussés ? Eh ! quoi donc ? si ce n'est la confiance dans un chef jusque-là infaillible, l'ambition d'achever un grand ouvrage glorieusement commencé, l'enivrement de la victoire, et surtout cette insatiable passion de la gloire : cet instinct puissant qui pousse l'homme à la mort pour chercher l'immortalité !

Fléaux de 1709 ; humanité de Fénélon.

Elle n'est point effacée de notre mémoire, cette époque désastreuse et terrible, cette année, la plus funeste des dernières années de Lous XIV, où il semblait que le ciel voulût faire expier à la France ses prospérités orgueilleuses, et obscurcir l'éclat du plus beau règne qui eût encore illustré ses annales. La terre stérile sous les flots de sang qui l'inondent devient cruelle et barbare comme les hommes qui la ravagent, et l'on s'égorge en mourant de faim. Les peuples, accablés à la fois par une guerre malheureuse, par les impôts et par le besoin, sont livrés au découragement et au désespoir. Le peu de vivres qu'on a pu conserver ou recueillir est porté à un prix qui effraie l'indi-

gence, et qui pèse même à la richesse. Une armée, alors la seule défense de l'état, attend en vain sa subsistance des magasins qu'un hiver destructeur n'a pas permis de remplir. Fénélon donne l'exemple de la générosité: il envoie le premier toutes les récoltes de ses terres; et l'émulation gagnant de proche en proche, les pays d'alentour font les mêmes efforts, et l'on devient libéral même dans la disette. Les maladies, suites inévitables de la misère, désolent bientôt l'armée et les provinces. L'invasion de l'ennemi ajoute encore la terreur et la consternation à tant de fléaux accumulés. Les campagnes sont désertes, et leurs habitants épouvantés fuient dans les villes. Les asiles manquent à la foule des malheureux. C'est alors que Fénélon fit voir que les cœurs sensibles, à qui l'on reproche d'étendre leurs affections sur le genre humain, n'en aiment pas moins leur patrie. Son palais est ouvert aux malades, aux blessés, aux pauvres sans exception. Il engage ses revenus pour faire ouvrir des demeures à ceux qu'il ne saurait recevoir. Il leur rend les soins les plus charitables; il veille sur ceux qu'on doit leur rendre. Il n'est effrayé ni de la contagion, ni du spectacle de toutes les infirmités humaines rassemblées sous ses yeux. Il ne voit en eux que l'humanité souffrante. Il les assiste, leur parle, les encourage. Oh! comment se défendre de quelque attendrissement, en voyant cet homme vénérable par son âge, par son rang, par ses lumières, tel qu'un génie bienfaisant, au milieu de tous ces malheureux qui le bénissent, distribuer les consolations et les secours, et donner les plus touchants exemples de ces mêmes vertus dont il avait donné les plus touchantes leçons!

Solon et Crésus.

Tous les hommes aspirent au bonheur: c'est là que tendent tous leurs vœux; mais qu'il est difficile de l'atteindre! L'ambition, la soif des richesses, celle de la gloire, toutes les passions enfin sont autant d'obstacles placés sur la route qui y conduit. Que faut-il donc faire? Ecouter Solon, et profiter, s'il est possible, de la leçon qu'il donna à Crésus.

Ce monarque ayant appelé Solon à sa cour, et ordonné qu'on lui montrât ses trésors, et la magnificence qui régnait dans son palais, lui demanda ensuite s'il avait jamais vu un homme plus heureux que lui: "Oui," lui répondit Solon; "j'ai connu un simple bourgeois d'Athènes, nommé Tellus, qui a vécu en homme de bien, qui a laissé après lui des enfants généralement estimés, et qui, après avoir été pendant toute sa vie au-dessus du besoin, est mort en combattant glorieusement pour sa patrie." Peu satisfait de cette réponse, et surpris de la réputation de sagesse que Solon s'était acquise, Crésus lui demanda si, après ce Tellus, il avait connu un autre homme dont le bonheur fût égal au sien. "J'ai connu de plus heureux que lui," repartit Solon, "Cléobis et Biton, deux frères qui furent un modèle d'amitié fraternelle, et qui eurent pour leur mère tant d'amour et de piété, qu'un jour de fête solennelle, où elle devait se rendre au temple de Junon, comme ses bœufs tardaient trop à venir, ils se mirent eux-mêmes au joug, et traînèrent le char de leur mère qui fut ravie, et que tout le monde félicita d'avoir de tels enfans. Après le sacrifice, ils allèrent se coucher; mais ils ne se relevèrent pas le lendemain, et terminèrent leur vie par une mort douce et tranquille." "Eh quoi!" s'écria Crésus, transporté de colère, "tu ne me compteras donc pas au nombre des heureux?" "Roi de Lydie," reprit Solon avec douceur, "Dieu nous a donné à nous autres Grecs toutes choses dans la médiocrité; il nous a surtout fait présent d'une sagesse ferme, mais simple et populaire, qui n'a rien de royal ni d'éclatant, et qui, sachant que la vie des hommes est sujette à un nombre infini de vicissitudes et de changements, ne nous permet, ni de nous glorifier des biens dont nous jouissons nous-mêmes, ni d'admirer dans les autres une félicité qui peut n'être que passagère, et n'avoir rien de réel: car l'avenir est pour chaque homme un tissu d'accidents tous divers, qui ne peut être prévu. Celui-là nous paraît seul heureux de qui Dieu a continué la félicité jusqu'au dernier moment de sa vie; mais pour celui qui vit encore, et qui flotte, au milieu des écueils, sur cette mer

orageuse, son bonheur nous paraît aussi incertain et aussi mal assuré que la couronne pour celui qui combat encore, et qui n'a pas encore vaincu."

Ces paroles pleines de sagesse ne firent qu'affliger Crésus sans le toucher. Mais, lorsque, vaincu par Cyrus, il fut monté sur le bûcher où il devait être brûlé au milieu des Perses, il se ressouvint des avis du législateur d'Athènes, et s'écria par trois fois de toutes ses forces: "O Solon!" Cyrus, qui était présent, lui envoya demander quel homme ou quel dieu était ce Solon qu'il invoquait ainsi dans son malheur: "C'est," répondit Crésus, "un des sages de la Grèce, que j'ai fait venir à ma cour, non pas pour écouter ses leçons dont j'avais un si grand besoin, mais afin que, spectateur de ma gloire et de mes richesses, il allât remplir la Grèce du bruit de ma félicité, dont la perte me cause aujourd'hui plus de peines que sa jouissance ne m'a donné de plaisir; car les faveurs de la fortune n'étaient qu'idéales, tandis que ses revers ne sont que trop réels. C'est ce que me dit ce sage qui, prévoyant ce qui m'arrive en ce jour, sur ce que je faisais alors, m'avertit de regarder toujours à la fin de ma vie, et de ne pas m'enorgueillir, enflé d'une confiance qui n'avait pas de fondement."

Cyrus ne fut pas plus tôt instruit de la réponse que Crésus avait faite, qu'il l'arracha au supplice, et eut pour lui tous les égards qui étaient dus à son rang et à ses malheurs. Quelle gloire pour Solon, d'avoir ainsi sauvé la vie à un de ces rois, et l'honneur à l'autre!

Napoléon à Schœnbrun.

On passait une revue à Schœnbrun; un étudiant nommé Frédéric Stabs parvint à percer les rangs des soldats. Les généraux, croyant qu'il avait une pétition à présenter à l'empereur, lui dirent de s'adresser à l'aide de camp de service; il répondit à plusieurs reprises qu'il voulait parler à Napoléon. Il s'avança de nouveau et très-près; le général Rapp lui dit en

langue allemande de se retirer, et de se présenter après la revue. « Il avait, » dit ce général, « la main droite enfoncée dans sa poche de côté, sous sa redingote ; il tenait un papier dont l'extrémité était en évidence : il me regarda avec des yeux qui me frappèrent. » Ce général fit arrêter ce jeune homme : on trouva sur lui un énorme couteau de cuisine. Les généraux Rapp et Duroc se transportèrent dans sa prison. « Il était assis sur un lit où il avait étalé le portrait d'une jeune femme, son portefeuille, et une bourse qui contenait quelques vieux louis d'or. Je lui demandai son nom. »—« Je ne puis le dire qu'à Napoléon. »—« Quel usage vouliez-vous faire de ce couteau ? »—« Je ne puis le dire qu'à Napoléon. » — « Vous vouliez vous en servir pour attenter à sa vie ? »—« Oui, monsieur. »—« Pourquoi ? »—« Je ne puis le dire qu'à lui seul. »

Deux gendarmes le conduisirent, les mains liées derrière le dos, devant Napoléon. Là, il subit un nouvel interrogatoire.

« D'où êtes-vous ? » — « De Naumbourg. » — « Qu'est votre père ? » — « Ministre protestant. » — « Quel âge avez-vous ? »— « Dix-huit ans. »—« Que vouliez-vous faire de votre couteau ? »— « Vous tuer. »—« Vous êtes fou, jeune homme ; vous êtes illuminé ? »—« Je ne suis pas fou ; je ne sais ce que c'est qu'illuminé. »—« Vous êtes donc malade ? »—« Je ne suis pas malade ; je me porte bien. » — « Pourquoi vouliez-vous me tuer ? » — « Parce que vous faites le malheur de mon pays. » — « Vous ai-je fait quelque mal ? »—« Comme à tous les Allemands. »— « Par qui êtes vous envoyé ? qui vous pousse à ce crime ? »— « Personne : c'est l'intime conviction qu'en vous tuant je rendrais le plus grand service à mon pays et à l'Europe, qui m'a mis les armes à la main. . . . Je suis venu à Schœnbrun il y a huit jours dans l'intention de vous tuer. »

On lui dit qu'il était malade ; il soutint qu'il se portait bien. Le docteur Corvisart appelé lui tâta le pouls, et le jugea en bonne santé. « Je vous l'avais bien dit, » reprit Stabs avec une sorte de satisfaction.

L'empereur, vivement frappé de l'assurance de ce malheureux, lui promit sa grâce, s'il demandait pardon de son crime. Stabs affirma qu'il n'avait que le regret de n'avoir pu réussir.—"Il paraît qu'un crime n'est rien pour vous?"—"Vous tuer n'est pas un crime, c'est un devoir."—"Quel est ce portrait trouvé sur vous?"—"Celui de ma meilleure amie, de la fille adoptive de mon vertueux père."—"Quoi! votre cœur est ouvert à des sentiments si doux, et, en devenant un assassin, vous n'avez pas craint d'affliger, de perdre les êtres que vous aimez?"—"J'ai cédé à une voix plus forte que ma tendresse."—"Mais en me frappant au milieu de mon armée pouviez-vous échapper?"—"Je suis en effet étonné d'exister encore."—"Celle que vous chérissez sera bien affligée."—"Elle sera bien affligée de ce que je n'ai pas réussi; elle vous hait autant que je vous hais moi-même."—"Si je vous fais grâce m'en saurez-vous gré?"—"Je ne vous en tuerai pas moins."

Napoléon fut stupéfait. Ce courage froid et féroce, cette persistance que les approches de la mort ne purent altérer, lui inspirèrent de tristes réflexions. Il dit au général Rapp, après plusieurs réflexions sur cette affaire: "On ne m'aime ni à Berlin ni à Weimar." Celui-ci lui répondit qu'il ne pouvait prétendre à l'amitié de ces deux cours.

Ce jeune homme n'avait point voulu manger depuis le 24 jusqu'au 27 Octobre, jour où il fut exécuté. Il disait avoir assez de force pour marcher à la mort. En s'y rendant, on lui apprit que la paix était faite; cette nouvelle le fit tressaillir de joie; il s'écria: "Vive la liberté! Vive l'Allemagne! Mort à son tyran!"

Cette affaire fit une vive et pénible impression sur l'esprit de Napoléon; il en parlait souvent. La couronne de gloire qui lui ceignait le front n'était pas sans épines.

Discours de Mirabeau sur la mort de Franklin.

"MESSIEURS, Franklin est mort... Il est retourné au sein de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique et versa sur l'Europe des torrents de lumière.

Le sage que deux mondes réclament, l'homme que se disputent l'histoire des sciences et l'histoire des empires, tenait sans doute un rang élevé dans l'espèce humaine.

Assez longtemps les cabinets politiques ont notifié la mort de ceux qui ne furent grands que dans leur éloge funèbre. Assez longtemps l'étiquette des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs. Les représentants des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité.

Le congrès a ordonné dans les quatorze Etats de la confédération un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de vénération pour l'un des pères de sa constitution.

Ne serait-il pas digne de nous, messieurs, de nous unir à cet acte religieux, de participer à cet hommage rendu, à la face de l'univers, et aux droits de l'homme, et au philosophe qui a le plus contribué à en propager la conquête sur toute la terre? L'antiquité eût élevé des autels à ce vaste et puissant génie qui, au profit des mortels, embrassant dans sa pensée le ciel et la terre, sut dompter la foudre et les tyrans. La France, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté.

Je propose qu'il soit décrété que l'assemblée nationale portera pendant trois jours le deuil de Benjamin Franklin."

Mirabeau est généralement considéré comme le plus grand orateur de la révolution française: il prononça une foule de discours qui lui valurent le nom de *Démosthènes français*. Il mena dans sa jeunesse une conduite scandaleuse. Il succomba

en 1791 aux fatigues d'une vie orageuse. Ses restes furent conduits en grande pompe au Panthéon, célèbre édifice destiné à recevoir les restes des grands hommes de la France. Deux ans plus tard la populace les exhuma pour les jeter au vent

Templiers ou Chevaliers de la milice du Temple.

Cet ordre militaire et religieux fut fondé vers 1118 à Jérusalem par Hugues des Payens, Geoffroy de Saint-Adhémar, et sept autres Croisés français, dans le but de protéger les pèlerins. Baudouin II., roi de Jérusalem, leur donna d'abord une maison située près de l'église de cette ville, qui était jadis le temple de Salomon; de là leur nom. Ils prêtaient les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, et devaient vivre d'aumônes. Mais bientôt des donations considérables et les profits que leur procura la guerre qu'ils faisaient aux Infidèles les rendirent riches. Après la chute du royaume de Jérusalem en 1187, ils se répandirent par toute l'Europe, y augmentèrent infiniment leur puissance, leurs richesses et leur juste réputation de bravoure: il y eut un moment où ils comptèrent jusqu'à 9000 maisons de leur ordre. Les Templiers portaient l'habit blanc et une croix sur leurs manteaux. Leur chef avait le nom de grand maître; l'ordre se divisait en plusieurs langues, les possessions territoriales en plusieurs provinces; celles-ci, à leur tour, se subdivisaient en grands prieurés, prieurés et commanderies. Tant de prospérités ne pouvait manquer de faire ombrage et d'exciter l'envie. Ils s'étaient d'ailleurs promptement corrompus; leur orgueil, l'esprit d'impiété et les vices infâmes qu'ils avaient rapportés de l'Orient fournirent l'occasion de les perdre. Philippe-le-Bel saisit avec habileté ces prétextes. Le 13 Octobre 1307, tous les Templiers qui se trouvaient en France furent arrêtés à la fois; un grand nombre d'entre eux périrent dans les flammes, à la suite d'un simulacre de procédure; enfin, le pape Clément V., tout dévoué au roi de France, supprima l'ordre en 1312, dans un consistoire secret tenu pendant

le concile de Vienne. En Portugal, l'ordre détruit fut remplacé par l'Ordre du Christ. Il paraît, au reste, qu'il se conserva dans l'ombre un simulacre de l'Ordre du Temple, qui garda le même nom, mais qui, réduit à des séances secrètes, dégénéra en une secte mystique. Le crime des Templiers est encore un problème ; ils avouèrent dans les tortures, dit Bossuet, mais ils nièrent dans les supplices.

Cartésianisme.

Aristote et ses sectateurs se sont servis de mots qu'on n'entend point, pour signifier des choses qu'on ne conçoit pas. *Entéléchies, formes substantielles, espèces intentionnelles*, &c.

Ces mots, après tout, ne signifiaient que l'existence des choses dont nous ignorons la nature et la fabrique. Ce qui fait qu'un rosier produit une rose et non pas un abricot, ce qui détermine un chien à courir après un lièvre, ce qui constitue les propriétés de chaque être, a été appelé *forme substantielle ;* ce qui fait que nous pensons a éte nommé *entéléchie ;* ce qui nous donne la vue d'un objet a été nommé *espèce intentionnelle ;* nous n'en savons pas plus aujourd'hui sur le fond des choses. Les mots de *force*, d'*âme*, de *gravitation* même, ne nous font nullement connaître le principe et la nature de la force, ni de l'âme, ni de la gravitation. Nous en connaissons les propriétés, et probablement nous nous en tiendrons là tant que nous ne serons que des hommes.

L'essentiel est de nous servir avec avantage des instruments que la nature nous a donnés, sans pénétrer jamais dans la structure intime du principe de ces instruments. Archimède se servait admirablement du ressort, et ne savait pas ce que c'est que le ressort.

La véritable physique consiste donc à bien déterminer tous les effets. Nous ne connaîtrons jamais les causes premières. Il nous est donné de calculer, de peser, de mesurer, d'observer ; voilà la philosophie naturelle ; presque tout le reste est chimère.

Le malheur de Descartes fut de n'avoir pas, dans son voyage d'Italie, consulté Galilée, qui calculait, pesait, mesurait, observait; qui avait inventé le compas de proportion, trouvé la pesanteur de l'atmosphère, découvert les satellites de Jupiter, et la rotation du soleil sur son axe.

Ce qui est sur-tout bien étrange, c'est qu'il n'ait jamais cité Galilée, et qu'au contraire il ait cité le jésuite Scheiner, plagiaire et ennemi de Galilée, qui déféra ce grand homme à l'inquisition, et qui par là couvrit l'Italie d'opprobre lorsque Galilée la couvrait de gloire.

Les erreurs de Descartes sont nombreuses.

Il faut avouer qu'il n'y eut pas une seule nouveauté dans la physique de Descartes qui ne fût une erreur. Ce n'est pas qu'il n'eût beaucoup de génie; au contraire, c'est parce qu'il ne consulta que ce génie, sans consulter l'expérience et les mathématiques; il était un des plus grands géomètres de l'Europe, et il abandonna sa géométrie pour ne croire que son imagination. Il ne substitua donc qu'un chaos au chaos d'Aristote. Par là il retarda de plus de cinquante ans les progrès de l'esprit humain. Ses erreurs étaient d'autant plus condamnables qu'il avait, pour se conduire dans le labyrinthe de la physique, un fil qu'Aristote ne pouvait avoir, celui des expériences, les découvertes de Galilée, de Toricelli, de Guéric, etc., et sur-tout sa propre géométrie.

On a remarqué que plusieurs universités condamnèrent dans sa philosophie les seules choses qui fussent vraies, et qu'elles adoptèrent enfin toutes celles qui étaient fausses. Il ne reste aujourd'hui de tous ces faux systèmes et de toutes les ridicules disputes qui en ont été la suite, qu'un souvenir confus qui s'éteint de jour en jour. L'ignorance préconise encore quelquefois Descartes, et même cette espèce d'amour-propre qu'on appelle national s'est efforcé de soutenir sa philosophie. Des gens qui n'avaient jamais lu ni Descartes ni Newton, ont prétendu que Newton lui avait l'obligation de toutes ses découvertes. Mais il est très-certain qu'il n'y a pas dans tous les édifices

imaginaires de Descartes une seule pierre sur laquelle Newton ait bâti. Il ne l'a jamais ni suivi, ni expliqué, ni même réfuté; à peine le connaissait-il. Il voulut un jour en lire un volume, il mit en marge à sept ou huit pages *Error*, et ne le relut plus Ce volume a été longtemps entre les mains du neveu de Newton.

Le cartésianisme a été une mode en France; mais les expériences de Newton sur la lumière, et ses principes mathématiques ne peuvent pas plus être une mode que les démonstrations d'Euclide.

Il faut être vrai; il faut être juste; le philosophe n'est ni français, ni anglais, ni florentin, il est de tout pays. Il ne ressemble pas à la duchesse de Marlborough, qui, dans une fièvre tierce, ne voulait pas prendre de quinquina, parcequ'on l'appelait en Angleterre la poudre des jésuites.

Le philosophe, en rendant hommage au génie de Descartes, foule aux pieds les ruines de ses systèmes.

Le philosophe surtout dévoue à l'exécration publique et au mépris éternel les persécuteurs de Descartes, qui osèrent l'accuser d'athéisme, lui qui avait épuisé toute la sagacité de son esprit à chercher de nouvelles preuves de l'existence de Dieu.

Moïse.

Ce chef et législateur du peuple hébreu, né en Egypte vers l'an 1725 av. J.-C., fut exposé sur le Nil en vertu des ordres de Pharaon qui voulait faire périr tous les enfants mâles des Hébreux, mais il fut sauvé des eaux par la fille même du roi, qui l'éleva et le fit instruire dans les sciences des Egyptiens. Informé de sa naissance, il quitta la cour de Pharaon à l'âge de 40 ans pour aller vivre avec les Hébreux, et ayant vu un Egyptien qui maltraitait l'un d'eux, il le tua de sa propre main. Craignant d'être puni pour ce meurtre, il alla se réfugier dans le désert de Madian et y épousa la fille d'un prêtre nommé Jéthro. Il reçut de Dieu, dans sa retraite, l'ordre de délivrer

les Israélites de l'oppression des Egyptiens, et vint sommer Pharaon de laisser ses concitoyens sortir librement de l'Egypte. Il n'éprouva d'abord que des refus; alors pour effrayer le roi, il accabla ses peuples de dix fléaux cruels connus sous le nom de plaies d'Egypte; Pharaon se vit forcé de céder à ses demandes. Moïse sortit d'Egypte à la tête des Hébreux, l'an 1645 av. J.-C.: il leur fit traverser à pied sec la mer Rouge, fit engloutir dans les eaux de cette mer Pharaon qui les poursuivait, les conduisit dans le désert où il les nourrit d'une manne tombée du ciel, fit jaillir l'eau d'un rocher en le frappant de sa baguette, reçut de Dieu la loi sacrée sur le mont Sinaï, triompha de plusieurs peuples qui s'opposaient à son passage, et arriva jusque sur les confins de la Terre Promise. Il ne lui fut cependant pas accordé d'y entrer, parce qu'il avait une fois manqué de confiance dans le Seigneur, et il mourut sur le mont Nébo, d'où il pouvait apercevoir la terre de Chanaan, âgé de 120 ans, l'an 1605 av. J.-C. — Moïse est l'auteur du Pentateuque, c.-à-d. des cinq premiers livres de l'Ancien Testament (Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome), qui renferment l'histoire sacrée depuis la création du monde jusqu'à l'entrée des Hébreux dans la Terre Promise, un code de lois et un recueil de prescriptions religieuses.

Lafayette.

Lafayette, commandant de la milice bourgeoise, pendant la révolution française, avait incorporé dans cette milice les gardes françaises dévoués à la révolution, un certain nombre de Suisses, et une grande quantité de soldats qui désertaient les régiments dans l'espoir d'une solde plus forte. Le roi en avait lui-même donné l'autorisation. Ces troupes réunies composèrent ce qu'on appela les compagnies du centre. La milice prit le nom de garde nationale, revêtit l'uniforme, et ajouta aux deux couleurs rouge et bleue de la cocarde parisienne la couleur blanche qui était celle du roi. C'est là cette cocarde tricolore dont Lafayette

prédit les destinées, en annonçant qu'elle ferait le tour du monde.

C'est à la tête de cette troupe que Lafayette s'efforça pendant deux années consécutives de maintenir la tranquillité publique, et de faire exécuter les lois que l'assemblée décrétait chaque jour. Lafayette, issu d'une famille ancienne et demeurée pure au milieu de la corruption des grands; doué d'un esprit droit, d'une âme ferme, amoureux de la vraie gloire, s'était ennuyé des frivolités de la cour et de la discipline pédantesque de nos armées. Sa patrie ne lui offrant rien de noble à tenter, il se décida pour l'entreprise la plus généreuse du siècle, et il partit pour l'Amérique le lendemain du jour où l'on répandait en Europe qu'elle était soumise. Il y combattit à côté de Washington, et décida l'affranchissement du nouveau monde par l'alliance de la France. Revenu dans son pays avec un nom européen, accueilli à la cour comme une nouveauté, il s'y montra simple et libre comme un Américain. Lorsque la philosophie, qui n'avait été pour des nobles oisifs qu'un jeu d'esprit, exigea de leur part des sacrifices, Lafayette presque seul persista dans ses opinions, demanda les états généraux, contribua puissamment à la réunion des ordres, et fut nommé, en récompense, commandant général de la garde nationale. Lafayette n'avait pas les passions et le génie qui font souvent abuser de la puissance: avec une âme égale, un esprit fin, un système de désintéressement invariable, il était surtout propre au rôle que les circonstances lui avaient assigné, celui de faire exécuter les lois. Adoré de ses troupes sans les avoir captivées par la victoire, plein de calme et de ressources au milieu des fureurs de la multitude, il maintenait l'ordre avec une vigilance infatigable. Les partis, qui l'avaient trouvé incorruptible, accusaient son habileté, parce qu'ils ne pouvaient accuser son caractère. Cependant il ne se trompait pas sur les événements et sur les hommes, n'appréciait la cour et les chefs de parti que ce qu'ils valaient, les protégeait au péril de sa vie sans les estimer, et luttait souvent sans espoir contre les factions, mais

avec la constance d'un homme qui ne doit jamais abandonner la chose publique, alors même qu'il n'espère plus pour elle.

Lafayette, malgré toute sa vigilance, ne réussit pas toujours à arrêter les fureurs populaires. Car quelque active que soit la force, elle ne peut se montrer partout, contre un peuple partout soulevé, qui voit dans chaque homme un ennemi. A chaque instant les bruits les plus ridicules étaient répandus et accrédités. Tantôt on disait que les soldats des gardes françaises avaient été empoisonnés, tantôt que les farines avaient été volontairement avariées, ou qu'on détournait leur arrivée; et ceux qui se donnaient les plus grandes peines pour les amener dans la capitale, étaient obligés de comparaître devant un peuple aveugle qui les accablait d'outrages ou les couvrait d'applaudissements, selon les dispositions du moment. Cependant il est certain que la fureur du peuple qui, en général, ne sait ni choisir ni chercher longtemps ses victimes, paraissait souvent dirigée soit par des misérables payés, comme on l'a dit, pour rendre les troubles plus graves en les ensanglantant, soit seulement par des hommes plus profondément haineux.

Songe de Marc-Aurèle.

Je voulus méditer sur la douleur; la nuit était déjà avancée; le besoin du sommeil fatiguait ma paupière; je luttai quelque temps; enfin je fus obligé de céder, et je m'assoupis; mais dans cet intervalle je crus avoir un songe. Il me sembla voir dans un vaste portique une multitude d'hommes rassemblés; ils avaient tous quelque chose d'auguste et de grand. Quoique je n'eusse jamais vécu avec eux, leurs traits pourtant ne m'étaient pas étrangers; je crus me rappeler que j'avais souvent contemplé leurs statues dans Rome. Je les regardais tous, quand une voix terrible et forte retentit sous le portique: "Mortels, apprenez à souffrir!" Au même instant, devant l'un, je vis s'allumer des flammes, et il y posa la main. On apporta à l'autre du poison; il but, et fit une libation aux Dieux. Le

troisième était debout auprès d'une statue de la liberté brisée ; il tenait d'une main un livre ; de l'autre il prit une épée, dont il regardait la pointe. Plus loin je distinguai un homme tout sanglant, mais calme et plus tranquille que ses bourreaux, je courus à lui en m'écriant : "O Régulus ! est-ce toi ?" Je ne pus soutenir le spectacle de ses maux, et je détournai mes regards. Alors j'aperçus Fabricius dans la pauvreté ; Scipion mourant dans l'exil, Epictète écrivant dans les chaînes, Sénèque et Thraséas les veines ouvertes, et regardant d'un œil tranquille leur sang couler. Environné de tous ces grands hommes malheureux, je versais des larmes ; ils parurent étonnés. L'un d'eux, ce fut Caton, approcha de moi, et me dit : "Ne nous plains pas, mais imite-nous ; et toi aussi, apprends à vaincre la douleur !" Cependant il me parut prêt à tourner contre lui le fer qu'il tenait à la main ; je voulus l'arrêter, je frémis, et je m'éveillai. Je réfléchis sur ce songe, et je conçus que ces prétendus maux n'avaient pas le droit d'ébranler mon courage ; je résolus d'être homme, de souffrir, et de faire le bien.

Savants et artistes célèbres.

C'EST une chose digne de remarque, que les peuples qui se sont rendus célèbres par les sciences et les arts, ne les ont tous cultivés qu'après les guerres civiles les plus sanglantes. Les beaux-arts ont surtout fleuri dans quatre siècles. Le premier a été celui d'Alexandre. La Grèce, épuisée par les guerres civiles, respirait à peine sous l'empire de ce prince, qu'elle produisit Démosthène, le prince des orateurs ; les poëtes, les artistes les plus célèbres de l'antiquité parurent en même temps. On eût dit que la nature les avait tous produits en même temps, afin qu'ils pussent immortaliser par leurs ouvrages le plus grand des conquérants.

Le second siècle fut celui d'Auguste ; ce fut lui qui, par ses victoires, mit fin à la guerre civile la plus terrible dont l'histoire fasse mention. Depuis plus de cinquante ans la moitié de

l'univers était armée contre l'autre, et, comme l'a dit un écrivain romain, à peine y avait-il, dans la vaste étendue de l'empire, un endroit que les Romains n'eussent arrosé de leur sang, pour savoir quel parti donnerait un maître à Rome et à l' univers. A peine Auguste fut-il le maître, et eut-il enfin posé les armes, que les poëtes, les historiens, les orateurs, les plus célèbres, arrivèrent en foule ; tous leurs ouvrages sont parfaits ; ils surpassent en beauté tous ceux qui les ont précédés, et ont servi de modèle dans les siècles suivants.

Le troisième siècle fut celui des Médicis : de simples particuliers qu'ils étaient, ils devinrent les souverains de leur patrie. Ils ne dûrent leur élévation qu'à leur mérite et à leurs vertus. Jusqu'à leur règne l'Italie avait été déchirée par des factions cruelles, et ravagée par des conquérants qui se disputaient la possession de ce beau pays. Dans le même temps les Turcs détruisaient l'empire grec par la prise de Constantinople. Les savants que cette ville renfermait, cherchèrent une retraite loin de leur patrie désolée. Les Médicis les accueillirent, et ces savants apportèrent avec eux non seulement de rares connaissances, mais encore les ouvrages les plus parfaits des anciens, dont les noms nous étaient à peine connus.

Aussitôt les poëtes parurent, et surtout des peintres et des artistes si célèbres qu'ils égalèrent les anciens, et que, même à présent, on se rend, de toutes les parties de l'univers, en Italie autant pour examiner ces chefs-d'œuvre que pour admirer ce qui reste encore de la grandeur et de la magnificence romaine.

Enfin, le quatrième siècle a été celui de Louis XIV. La France, depuis près de trois siècles, était déchirée par des guerres étrangères et domestiques ; mais sous Louis XIV l'Etat était tranquille et soumis. Chose étonnante ! Louis XIV n'était pas lettré, et peu de princes ont accordé aux beaux-arts une protection plus marquée. Tous ceux qui se distinguaient par quelque talent étaient sûrs d'éprouver sa libéralité : aussi, sous son règne, tous les arts, toutes les sciences furent elles portées à leur perfection. Les guerriers les plus habiles commandaient

ses armées, et ses victoires le firent craindre de tous les princes de l'Europe. Les poëtes les plus célèbres, et dont le nom ne périra jamais, immortalisaient sa renommée par les louanges qu'ils lui ont données dans leurs ouvrages.

Pharamond.

Voici comme un auteur moderne s'est diverti à faire le portrait de Pharamond, qu'on regarde ordinairement comme le premier roi de France. "Ce prince," dit-il, "était aussi humain que généreux, et l'homme le plus agréable, le plus facétieux de son temps. Il avait un goût singulier qui aurait pu rendre malheureux un prince d'un autre naturel; il croyait qu'on ne pouvait jouir de tous les charmes de la conversation qu'entre ses égaux, et il se plaignait quelquefois agréablement de ce qu'il était le seul homme en France qui n'eût jamais de compagnie. Ce caractère l'engageait à s'aller divertir de côté et d'autre, à minuit, avec un seul gentilhomme de sa chambre. Dans ces promenades nocturnes, il faisait liaison avec les hommes dont il voulait éprouver l'humeur, et il les recommandait en particulier à la faveur de son premier ministre. Mais il remarquait que ces nouveaux amis le négligeaient, dès qu'ils espéraient une plus haute fortune, parce qu'ils ne savaient pas qu'ils étaient obligés par le roi même. Lorsque ce prince eut éprouvé avec soin un homme, comme il avait coutume d'éprouver tous ceux qu'il voulait connaître à fond, et qu'il l'eut trouvé tel qu'il le cherchait, il lui permit un jour de lui dire quel bien était capable de le satisfaire. Dès que ce nouvel ami le lui eut dit, Pharamond lui en promit le double et lui parla ainsi: 'Vous avez par ma générosité le double de ce que vous souhaitiez; dès ce moment je vous regarde comme une personne qui m'est dévouée, et, afin que vous le soyez de bonne foi, je vous donne ma parole royale, que vous serez toujours ce que vous êtes aujourd'hui. Ne me répondez pas,' ajouta-t-il en souriant; 'mais jouissez de la fortune où je vous ai élevé. Elle est au-dessus de

la mienne, puisque vous n'avez plus rien à espérer ni à craindre.' Après que le roi eut fait ce choix, et acheté ainsi la compagnie d'un bon ami, il jouissait tour à tour de tous les plaisirs d'un particulier de bonne humeur, et de ceux d'un puissant monarque. Un soir que Pharamond se rendit à l'appartement d'Eucrate, (c'était le nom de cet ami que le roi avait rendu si heureux), il le trouva fort abattu ; il lui demanda avec cet agréable sourire qui lui était naturel : 'D'où vient cette tristesse, Eucrate ? y a-t-il quelque malheureux que je ne puisse soulager ?' 'Je le crains,' répondit le favori. 'Il y a là dehors un gentilhomme de bonne mine, bien mis, qui paraît être à la fleur de son âge, et prêt à succomber sous le poids de quelque rude affliction.' Aussitôt Pharamond le fit entrer. Ce gentilhomme s'avance de l'air le plus interdit et le plus embarrassé. Le roi tâcha de le raffermir par ses manières obligeantes : 'Monsieur,' dit-il, 'que ma personne ne vous intimide pas : songez que vous parlez à votre ami, et que vous me trouverez tel, si je peux remédier à votre chagrin.' 'Prince,' répliqua le gentilhomme, 'ne me parlez pas d'ami, j'en avais un, il n'est plus : cette main l'a tué, et Pharamond en est la cause, car je l'ai tué en duel, et dans votre royaume. Par une malheureuse coutume, le duelliste tue son ami, et le juge le condamne, quoiqu'il approuve son action.' Pharamond fut très-sensible à des plaintes si raisonnables. Il s'entretint aussitôt avec Eucrate sur les moyens d'abolir une coutume si barbare. Il voulut déraciner cet abus, et, pour y réussir infailliblement, après avoir reconnu qu'il tirait son origine d'une idée d'honneur mal entendue, il y attacha une insigne ignominie ; car il fit publier par tout le royaume un édit qui portait que quiconque se battrait en duel serait regardé comme infâme ; qu'en conséquence il serait privé des charges et des honneurs, lui et toute sa postérité ; et que, dès son vivant, ses héritiers entreraient en possession de ses biens, comme s'il était déjà mort. Ce sage monarque comprit que la mort n'était pas une punition proportionnée à une telle barbarie. Il voulut établir des peines assez humiliantes, pour que l'idée seule dé-

tournât d'une cruauté si inhumaine. Il serait à souhaiter que les hommes entrassent dans des vues si sages, et qu'ils ne fissent pas par principe d'honneur une action qui n'est en elle-même qu'une véritable infamie."

Socrate — Physionomie.

Il y a divers arts dont tous les hommes savent quelque chose sans les avoir jamais appris. C'est ainsi que chacun s'entend un peu en physionomie, et qu'il se forme une idée du caractère et de l'humeur d'une personne sur les traits de son visage. Il y eut à Athènes, du temps de Socrate, un homme qui découvrait les inclinations des gens sur leur simple extérieur. Des disciples de Socrate l'amenèrent à leur maître qui lui était absolument inconnu, et qu'il ne croyait pas trouver dans cette compagnie. Après qu'il eut un peu examiné le visage de Socrate, il prononça que c'était le vieillard le plus enclin à la débauche. Aussitôt tous ses disciples éclatèrent de rire, dans la pensée qu'ils avaient découvert la vanité de son art. Mais Socrate leur représenta que les principes de cet homme pouvaient être fort justes, malgré cette prétendue erreur, puisque son penchant naturel l'entraînait à ce vice, et qu'il ne l'avait corrigé que par les préceptes de la philosophie. En effet, un ancien auteur nous apprend qu'il y avait une ressemblance de visage presque parfaite entre Socrate et Silène, que les poëtes disent avoir été le père nourricier de Bacchus.

Harangues laconiques.

Plus la harangue d'un général à ses soldats est courte et serrée, plus elle aiguillonne leur courage. Avec des gens de cœur, il ne faut pas de longs discours: c'est pour cela que les plus fameux généraux de l'antiquité faisaient de si courtes harangues au moment de l'action. Le dictateur Camille, voyant ses soldats effrayés à l'aspect de l'ennemi, se contenta de leur

dire : "Ignorez-vous donc qui je suis, qui vous êtes, et quels sont vos ennemis ?" Que de choses dans ce peu de mots ! Henri IV., combattant dans les plaines d'Ivry pour conquérir son royaume, adressa à ses soldats une exhortation non moins énergique : "Je suis votre roi," leur dit-il ; "vous êtes Français ; voilà l'ennemi." Ce grand prince, que son amour pour ses sujets et sa fin tragique ont immortalisé, surpassa tous les généraux de tous les siècles, autant par son laconisme que par sa valeur

Ivan IV.

Ivan IV., ou Jean Basilowitz, czar de Moscovie, après avoir été la gloire de la Russie, tomba dans une indolence qui le rendit odieux à ses sujets. Les Boyards s'assemblèrent, et le prièrent de mettre son fils à leur tête. Le lendemain Ivan se montra dans la place publique, sans gardes, jeta sa couronne au milieu du peuple, et s'écria fièrement en se dépouillant de sa robe impériale : "Donnez cette couronne et cette robe à quelqu'un qui sache mieux commander que moi, et à qui vous saurez mieux obéir. J'ai conquis les royaumes de Casan, d'Astracan, la Livonie ; j'ai vaincu les Turcs ; j'ai toujours soutenu la gloire de ma nation : jamais les Russes, sous mon règne, n'ont été insultés impunément. Aujourd'hui, pour me remercier de tout ce que j'ai fait pour vous, vous voulez un autre empereur ! Cherchez donc qui vous gouverne." Le peuple étonné attendait en silence la fin de cette scène singulière. Quelques Boyards crièrent : "Vous êtes notre maître ; nous n'en voulons point d'autre que vous." Cette acclamation fut répétée universellement. On lui présenta sa couronne et sa robe ; mais il dit qu'il ne les reprenait que pour punir les auteurs de cette révolte. Il se tourna ensuite vers son fils, et l'accusa d'être l'auteur de la sédition ; et comme le jeune prince, se jetant à ses genoux, allait se justifier, il lui donna sur la tête un grand coup de bâton. Ce fils malheureux voulut alors se retirer ;

mais tout couvert de sang, il tomba évanoui. En un moment la colère d'Ivan cessa pour faire place à la douleur et au désespoir. Regardant son fils pâle et mourant: "Voilà donc, grand Dieu!" s'écria-t-il, "le dernier trait de vengeance que tu me préparais! Je suis moi-même le meurtrier de mon fils! Prince barbare et malheureux, tu te prives toi-même du fruit des soins et des peines que t'a coûtés son enfance!" Et se précipitant sur le corps du jeune prince mourant: "Mon fils," lui dit-il, "tu es plus heureux que moi: tu meurs, et moi, je ne vis que pour te regretter et m'abhorrer; tous les instants de ma vie seront plus cruels que la mort!" Le jeune prince ouvre des yeux presque éteints, et les attachant avec tendresse sur son père: "O mon père," lui dit-il, "je meurs content, puisque votre cœur m'est encore ouvert, et que votre amour vous fait verser des larmes. Jamais je n'ai formé le projet dont vous venez de m'accuser; j'en prends le ciel à témoin. C'est lui qui veut que je périsse ainsi, ne vous reprochez point ma mort; mais j'aurais mieux aimé la recevoir pour vous au milieu de vos ennemis." Il expira cinq jours après. Son père lui survécut peu: la douleur abrégea ses jours; on l'entendait souvent s'écrier: "Mon fils, mon cher Ivan!" Ce furent là ses dernières paroles.

Charles XII. blessé.

Au siége de Pultava, que Charles XII. entreprit en 1709, ce monarque, l'Alexandre du Nord, reçut un coup de carabine, qui perça sa botte au talon, et le blessa dangereusement; mais, son courage lui faisant surmonter la douleur, il continua de visiter les travaux, et resta encore à cheval, pendant près de six heures, sans donner aucune marque qui pût faire soupçonner qu'il était blessé. Un domestique du Général Sparre, s'étant aperçu qu'il sortait beaucoup de sang de la botte du roi, en avertit son maître. On crut d'abord que c'était l'effet de l'éperon, qui avait piqué le cheval; mais, le domestique ayant assuré que c'était de la botte du roi que le sang sortait, on fit venir des chirurgiens pour le

visiter. Sa jambe s'était enflée considérablement : il fallut le descendre de cheval. Les chirurgiens, après avoir examiné sa plaie, craignirent que la gangrène ne s'y mit, et jugèrent qu'il était nécessaire de lui couper la jambe ; arrêt qui répandit la consternation dans toute l'armée. L'un deux, nommé Newman, plus éclairé que les autres, dit qu'il y avait un moyen de guérir la jambe du roi sans la couper, mais qu'il était douloureux, et qu'il n'osait l'employer. « Comment !" dit le monarque en colère, "je ne prétends pas que vous ayez plus d'égard pour moi que pour le dernier de mes soldats : je veux que vous me traitiez de même ; je vous l'ordonne : obéissez !" Newman rassuré par ce discours, fit de profondes incisions dans la jambe du roi, sans que ce prince donnât le moindre signe de douleur, et le mit, en peu de temps, en état de soutenir le mouvement du brancard.

Mort de Socrate.

Le jour de sa mort ses disciples se réunirent de grand matin dans sa prison. Il avait dormi d'un sommeil paisible. Il les reçut, comme il avait coutume de les recevoir, avec le même sourire, la même sérénité. Leur admiration égalait leur douleur. Il leur parla de Dieu et de l'éternité. Jamais son langage n'avait été plus noble, jamais ses idées n'avaient paru plus sublimes que dans cet instant. Ils l'écoutaient avec ravissement ; mais la réflexion leur rappelait que bientôt ils ne l' entendraient plus, que bientôt allaient s'éteindre ces yeux où brillait la flamme du génie, que cette bouche si éloquente se fermerait bientôt.... et.... se fermerait pour toujours. Alors les sanglots des disciples étouffaient la voix du maître.

Il passa dans une petite pièce pour se baigner. Criton le suivit : ses autres amis s'entretinrent des discours qu'ils venaient d'entendre, et de l'état où sa mort allait les réduire ; ils se regardaient déjà comme des orphelins privés du meilleur des pères, et pleuraient moins sur lui que sur eux-mêmes. On lui présenta ses trois enfants : deux étaient encore dans un âge fort

tendre. Il donna quelques ordres aux femmes qui les avaient amenés, et après les avoir renvoyés, il vint rejoindre ses amis.

Un moment après le garde de la prison entra : "Socrate," lui dit-il, "j'espère que vous ne m'attribuez pas votre infortune ; vous en connaissez les auteurs ; tâchez de vous soumettre à la nécessité." Ses pleurs ne lui permirent pas d'en dire davantage, et il se retira dans un coin de la prison. "Adieu," lui répondit Socrate, "je suivrai votre conseil." Et se tournant vers ses amis : "Cet homme est bon," leur dit-il : "pendant que j'étais ici, il venait quelquefois causer avec moi ; voyez comme il pleure !... Criton, il faut lui obéir ; qu'on apporte le poison, s'il est prêt, et s'il ne l'est pas, qu'on le prépare."

Criton voulut lui remontrer que le soleil n'était pas encore couché, que d'autres avaient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. "Ils avaient leurs raisons," dit Socrate, "et j'ai les miennes pour agir autrement."

Criton donna des ordres, et quand ils furent exécutés, un esclave apporta la coupe fatale. Socrate lui ayant demandé ce qu'il avait à faire : "Vous promener, après avoir pris la potion," répondit cet homme, "et vous coucher sur le dos, quand vos jambes commenceront à s'appesantir." Alors sans changer de visage et d'une main assurée, il prit la coupe, et après avoir adressé une courte prière aux dieux, il l'approcha de ses lèvres.

Dans ce moment terrible, le saisissement et l'effroi s'emparèrent de toutes les âmes, et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux. Les uns, pour les cacher, jetèrent leur manteau sur leur tête, les autres se levèrent soudain pour se dérober à sa vue ; mais lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui, ils s'aperçurent qu'il venait de renfermer la mort dans son sein, leur douleur, trop longtemps contenue, fut forcée d'éclater, et leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore, qui, après avoir pleuré toute la journée en silence, faisait alors retentir la prison de hurlements affreux.

"Que faites-vous, mes amis ?" leur dit Socrate, "sans s'émouvoir. J'avais écarté ces femmes pour n'être pas témoin de

pareilles faiblesses : rappelez votre courage, j'ai toujours ouï dire que la mort devait être accompagnée de bons augures."

Cependant il continuait à se promener. Dès qu'il sentit de la pesanteur dans ses jambes, il se jeta sur un lit, et s'enveloppa de son manteau. L'esclave montrait aux assistants les progrès successifs du poison. Déjà un froid mortel avait glacé les pieds et les jambes ; il était près de s'insinuer dans le cœur, lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton : "Nous devons un coq à Esculape."—"Cela sera fait," répondit Criton ; "mais n'avez-vous pas encore quelques ordres à nous donner ?" Il ne répondit point. Un instant après il fit un petit mouvement ; l'esclave, l'ayant découvert, reçut son dernier regard, et Criton lui ferma les yeux.

Ainsi mourut le plus religieux, le plus vertueux et le plus heureux des hommes, le seul peut-être qui, sans crainte d'être démenti, pût dire hautement : "Je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injustice.

Pierre-le-Grand.

Pierre-le-Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés ; et la génération qui suivit celle des partisans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vu que tous ces établissements étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, et ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire, que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mise à faire du bien ; que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités ; qu'en lui l'homme eut ses taches, et que le monarque fut toujours grand. Il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, et sur la terre et sur les eaux ; mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts, qu'il a transplantés de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont en fructifiant

rendu témoignage à son génie et éternisé sa mémoire; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, sciences, beaux-arts, tout s'est perfectionné selon ses vues; et, par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes, montées après lui sur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

C'est aux historiens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres et entreprises de Pierre-le-Grand. Il suffit à un étranger d'avoir essayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de Charles XII à le vaincre, qui sortit deux fois de ses Etats pour les mieux gouverner, qui travailla de ses mains à presque tous les arts nécessaires, pour en donner l'exemple à son peuple, et qui fut le fondateur et le père de son empire.

Charles XII.

Charles XII, roi de Suède, éprouva ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés.

Sa fermeté, devenue opiniâtre, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède: son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort: sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté; et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le mal-

heur de son pays. Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances.

Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses Etats ; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique : qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté ; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne : homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

Révolution opérée dans la philosophie par Descartes.

Il est aisé de compter les hommes qui n'ont pensé d'après personne, et qui ont fait penser d'après eux le genre humain. Seuls et la tête levée, on les voit marcher sur les hauteurs ; tout le reste des philosophes suit comme un troupeau. N'est-ce pas la lâcheté d'esprit qu'il faut accuser d'avoir prolongé l'enfance du monde et des sciences ? Adorateurs stupides de l'antiquité, les philosophes ont rampé durant vingt siècles sur les traces des premiers maîtres. La raison condamnée au silence faisait parler l'autorité : aussi rien ne s'éclaircissait dans l'univers ; et l'esprit humain, après s'être traîné mille ans sur les vestiges d'Aristote, se trouvait encore aussi loin de la vérité.

Enfin parut en France un génie puissant et hardi, qui entreprit de secouer le joug du prince de l'école. Cet homme nouveau vint dire aux autres hommes que, pour être philosophe, il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. A cette parole toutes les écoles se troublèrent ; une vieille maxime régnait encore : *ipse dixit*, le maître l'a dit. Cette maxime d'esclave irrita tous les philosophes contre le père de la philo-

sophie pensante ; elle le persécuta comme novateur et impie, le chassa de royaume en royaume, et l'on vit Descartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité, qui, par malheur, ne pouvait être ancienne en naissant. Cependant, malgré les cris et la fureur de l'ignorance, il refusa toujours de jurer que les anciens fussent la raison souveraine ; il prouva même que ses persécuteurs ne savaient rien, et qu'ils devaient désapprendre ce qu'ils croyaient savoir. Disciple de la lumière, au lieu d'interroger les morts et les dieux de l'école, il ne consulta que les idées claires et distinctes, la nature et l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira toutes les sciences du chaos ; et, par un coup du génie plus grand encore, il montra le secours mutuel qu'elles devaient se prêter ; il les enchaîna toutes ensemble, les éleva les unes sur les autres ; et, se plaçant ensuite sur cette hauteur, il marcha, avec toutes les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la découverte de ces grandes vérités que d'autres plus heureux sont venus enlever après lui, mais en suivant les sentiers de lumière que Descartes avait tracés.

Ce fut donc le courage et la fierté d'un seul esprit qui causèrent dans les sciences cette heureuse et mémorable révolution dont nous goûtons aujourd'hui les avantages avec une superbe ingratitude. Il fallait aux sciences un homme de ce caractère, un homme qui osât conjurer tout seul avec son génie contre les anciens tyrans de la raison, qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de siècles avaient adorées. Descartes se trouvait enfermé dans le labyrinthe avec tous les autres philosophes, mais il se fit lui-même des ailes, et s'envola, frayant ainsi des routes nouvelles à la raison captive.

(*Guénard, Discours couronné par l'Académie française.*)

Mort de Turenne.

Il monta à cheval le Samedi à deux heures, après avoir mangé, et comme il y avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait aller, et dit au petit

d'Elbeuf: "Mon neveu, demeurez là; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître." M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit: "Monsieur, venez par ici, on tirera du côté où vous allez." — "Monsieur," lui dit-il, "vous avez raison: je ne veux point du tout être tué aujourd'hui; cela sera le mieux du monde." Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit: "Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là." M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenait le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf; il était penché le nez sur l'arçon. Dans ce moment le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il était mort, et qu'il avait une partie du cœur emportée.

On crie, on pleure: M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf qui s'était jeté sur ce corps, qui ne voulait pas le quitter, et qui se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit. Un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente: ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avait sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil: tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe; tous les tambours en étaient couverts; ils ne battaient qu'un coup, les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étaient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye, tout blessé, s'y fit porter; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé

le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier de Grignan était bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, ç'a encore été une désolation ; et partout où il a passé, on n'entendait que des clameurs. Mais à Langres ils se sont surpassés ; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple ; tout le clergé en cérémonie. Il y eut un service solennel dans la ville ; en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire ? Il arriva à Saint-Denis ce soir ; tous ses gens l'allèrent reprendre à deux lieues d'ici. Il sera dans une chapelle en dépôt ; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel. . . .

Ne croyez pas que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci : ce fleuve qui entraîne tout n'entraîne pas sitôt une telle mémoire ; elle est consacrée à l'immortalité. J'étais l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld, avec Madame de Lavardin, Madame de La Fayette, et M. de Marsillac. M. le Premier y vint, la conversation dura deux heures sur les diverses qualités de ce véritable héros ; tous les yeux étaient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire combien la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme ; tout le monde en était plein pendant sa vie, et vous pouvez penser ce qu'y ajoute sa perte. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avait pour lui ; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état ; on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur ; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême ; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de

toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il était plein, sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes, une charité généreuse et chrétienne.

Lettre à milord Harvey sur Louis XIV.

Je fais compliment à votre nation, Milord, sur la prise de Porto-Bello et sur votre place de garde des sceaux. Vous voilà fixé en Angleterre; c'est une raison pour moi d'y voyager encore. Ne jugez point, je vous prie, de mon essai sur le Siècle de Louis XIV., par les deux chapitres imprimés en Hollande avec tant de fautes qui rendent l'ouvrage inintelligible: mais surtout soyez un peu moins fâché contre moi de ce que j'appelle le siècle dernier, le Siècle de Louis XIV. Je sais bien que Louis XIV. n'a pas eu l'honneur d'être le maître ni le bienfaiteur d'un Bayle, d'un Newton, d'un Halley, d'un Addison, d'un Dryden: mais dans le siècle qu'on nomme de Léon X., le pape Léon X. avait-il tout fait? n'y avait-il pas d'autres princes qui contribuèrent à polir et à éclairer le genre humain? Cependant le nom de Léon X. a prévalu, parce qu'il encouragea les arts plus qu'aucun autre. Eh! quel roi donc en cela a rendu plus de services à l'humanité que Louis XIV.? Quel roi a répandu plus de bienfaits, a marqué plus de goût, s'est signalé par de plus beaux établissements? Il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, sans doute, parce qu'il était homme; mais il a fait plus qu'aucun autre, parce qu'il était un grand homme: ma plus forte raison pour l'estimer beaucoup, c'est que, avec des fautes connues, il a plus de réputation qu'aucun de ses contemporains; c'est que, malgré un million d'hommes dont il a privé la France, et qui tous ont été intéressés à le décrier, toute l'Europe l'estime et le met au rang des plus grands et des meilleurs monarques.

Nommez-moi donc, Milord, un souverain qui ait attiré chez lui plus d'étrangers habiles et qui ait plus encouragé le mérite

de ses sujets. Soixante savants de l'Europe reçurent à la fois des récompenses de lui, étonnés d'en être connus.

"Quoique le roi ne soit pas votre souverain, leur écrivait M. Colbert, il veut être votre bienfaiteur; il m'a chargé de vous envoyer la lettre de change ci-jointe, comme un gage de son estime." Un Bohémien, un Danois, recevaient de ces lettres datées de Versailles. Guillemini bâtit une maison à Florence, des bienfaits de Louis XIV.; il mit le nom du roi sur le frontispice; et vous ne voulez pas qu'il soit à la tête du siècle dont je parle!

Ce qu'il a fait dans son royaume doit servir à jamais d'exemple. Il chargea de l'éducation de son fils et de son petit-fils les plus éloquents et les plus savants hommes de l'Europe. Il eut l'attention de placer trois enfants de Pierre Corneille, deux dans les troupes, et l'autre dans l'église. Il excita le mérite naissant de Racine par un présent considérable pour un jeune homme inconnu et sans bien; et, quand ce génie se fut perfectionné, ses talents, qui souvent sont l'exclusion de la fortune, firent la sienne. Il eut plus que de la fortune, il eut de la faveur, et quelquefois la familiarité d'un maître, dont un regard était un bienfait; il était, en 1688 et 1689, de ces voyages de Marly, tant brigués par les courtisans; il couchait dans la chambre du roi pendant ses maladies, et lui lisait ces chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie qui décoraient ce beau régne.

Louis XIV. songeait à tout, il protégeait les académies et distinguait ceux qui se signalaient. Il ne prodiguait point sa faveur à un genre de mérite à l'exclusion des autres, comme tant de princes qui favorisent, non ce qui est bon, mais ce qui leur plaît: la physique et l'étude de l'antiquité attirèrent son attention. Elle ne se ralentit pas même dans les guerres qu'il soutenait contre l'Europe; car en bâtissant trois cents citadelles, en faisant marcher quatre cent mille soldats, il faisait élever l'Observatoire et tracer une méridienne d'un bout du royaume à l'autre, ouvrage unique dans le monde. Il faisait imprimer dans son palais

les traductions des bons auteurs grecs et latins ; il envoyait des géomètres et des physiciens au fond de l'Afrique et de l'Amérique chercher de nouvelles connaissances. Songez, Milord, que sans le voyage et les expériences de ceux qu'il envoya à Cayenne en 1672, et sans les mesures de M. Picard, jamais Newton n'eût fait ses découvertes sur l'attraction. Regardez, je vous prie, un Cassini et un Huygens, qui renoncent tous deux à leur patrie, qu'ils honorent, pour venir en France jouir de l'estime et des bienfaits de Louis XIV.

Et pensez-vous que les Anglais même ne lui aient pas d'obligation ? Dites-moi, je vous prie, dans quelle cour Charles II puisa tant de politesse et de goût ? Les bons auteurs de Louis XIV n'ont-ils pas été vos modèles ? N'est-ce pas d'eux que votre sage Addison, l'homme de votre nation qui avait le goût le plus sûr, a tiré souvent ses excellentes critiques ? L'évêque Burnet avoue que ce goût, acquis en France par les courtisans de Charles II, réforma chez vous jusqu'à la chaire, malgré la différence de nos religions : tant la saine raison a partout d'empire ? Dites-moi si les bons livres de ce temps n'ont pas servi à l'éducation de tous les princes de l'Europe ? Dans quelle cour de l'Allemagne n'a-t-on pas vu de théâtre français ? Quelle nation ne suivait pas alors les modes de la France ?

Vous m'apportez, Milord, l'exemple du czar Pierre-le-Grand, qui a fait naître les arts dans son pays et qui est le créateur d'une nation nouvelle. Vous me dites cependant que son siècle ne sera pas appelé dans l'Europe le siècle du czar Pierre. Vous en concluez que je ne dois pas appeler le siècle passé, le siècle de Louis XIV. Il me semble que la différence est bien palpable : le czar Pierre s'est instruit chez les autres peuples, il a porté leurs arts chez lui : mais Louis XIV a instruit les nations : tout, jusqu'à ses fautes, leur a été utile. Les protestants, qui ont quitté ses états, ont porté chez vous-mêmes une industrie qui faisait la richesse de la France. Comptez-vous pour rien tant de manufactures de soie et de cristaux ? Ces

dernières surtout furent perfectionnées chez vous par nos réfugiés, et nous avons perdu ce que vous avec acquis.

Enfin, la langue française, Milord, est devenue presque la langue universelle. A qui en est-on redevable? Etait-elle aussi étendue du temps d'Henri IV? non, sans doute; on ne connaissait que l'italien et l'espagnol. Ce sont nos excellents écrivains qui ont fait ce changement. Mais qui a protégé, employé, encouragé ces excellents écrivains? C'était M. Colbert, me direz-vous: je l'avoue, et je prétends bien que le ministre doit partager la gloire du maître. Mais qu'eût fait un Colbert sous un autre prince, sous votre roi Guillaume, qui n'aimait rien, sous le roi d'Espagne Charles II, sous tant d'autres souverains?

Croiriez-vous bien, Milord, que Louis XIV a réformé le goût de sa cour en plus d'un genre? Il choisit Lulli pour son musicien, et ôta le privilége à Cambert, parce que Cambert était un homme médiocre, et Lulli un homme supérieur. Il savait distinguer l'esprit du génie; il donnait à Quinault les sujets de ses opéras; il dirigeait les peintures de Le Brun; il soutenait Boileau, Racine et Molière contre leurs ennemis; il encourageait les arts utiles comme les beaux-arts, et toujours en connaissance de cause; il prêtait de l'argent à Van Robais pour établir ses manufactures; il avançait des millions à la Compagnie des Indes qu'il avait formée; il donnait des pensions aux savants et aux braves officiers. Non seulement il s'est fait de grandes choses sous son règne, mais c'est lui qui les faisait. Souffrez donc, Milord, que je tâche d'élever à sa gloire un monument que je consacre encore plus à l'utilité du genre humain.

Obsèques de Henri IV.

C'est un usage de ne célébrer les funérailles des rois de France que quarante jours après leur mort. Le corps embaumé est enfermé dans un cercueil de plomb sur lequel on élève une figure de cire qui le représente au naturel autant qu'on le peut. Vis-à-vis cette figure, on sert la table royale à l'heure ordinaire

des repas, et les viandes sont abandonnées aux pauvres. Des prêtres, jour et nuit, chantent des prières autour de l'image. Cette coutume est venue d'Asie dans nos climats. Il faut remonter jusqu'aux anciens rois de Perse, pour en apercevoir l'origine ; elle est rarement observée. Les dépenses qu'elle exige sont trop fortes dans un pays où souvent l'argent manque pour les choses les plus nécessaires. Henri IV avait laissé de grands trésors. Plus sa mort était déplorable, plus sa pompe funèbre fut magnifique.

Le 29 juin 1610, le corps fut porté de la grande salle du Louvre à Notre-Dame, où on le laissa en dépôt, et le lendemain à Saint-Denis. L'effigie en cire était portée sur un brancard après le cercueil. Tous les corps de l'état assistaient en deuil à cette cérémonie ; mais le parlement était en robes rouges, pour marquer que la mort du roi n'interrompt pas la justice. Il voulut suivre immédiatement la figure de cire ; mais l'évêque de Paris prétendit que c'était son droit. Cette contestation troubla longtemps la cérémonie. Les huissiers du parlement voulurent faire retirer l'évêque de Paris, Henri de Gondi, et l'évêque d'Angers, Miron, qui faisait les fonctions de grand-aumônier.

Le convoi s'arrêta, le peuple fut étonné et scandalisé ; l'ordre de la marche devait avoir été réglé pour prévenir toute dispute ; mais de pareilles querelles n'ont été que trop fréquentes dans ces cérémonies. Il fallut recourir à la décision de la reine, et que le comte de Soissons, à la tête d'une compagnie des gardes, maintînt les deux évêques dans le poste qui leur semblait dû, puisqu'il s'agissait de la sépulture, qui est une fonction ecclésiastique ; les gardes même saisirent un conseiller qui faisait résistance : c'était Paul Scarron, le père du fameux poëte burlesque, Paul Scarron, plus célèbre encore par sa femme.

Lorsqu'on fut arrivé à Saint-Denis, les gentilshommes ordinaires du roi portèrent le cercueil dans le caveau. De somptueux repas sont toujours la fin de ces grands appareils. Le cardinal de Joyeuse, qui officia dans Saint-Denis, l'évêque d'Angers, qui

prononça l'oraison funèbre, dînèrent au réfectoire des religieux avec tout le clergé. On dressa trois tables dans la salle du chapitre : la première, pour les princes et les grands-officiers de la couronne ; la seconde, pour le parlement ; et la troisième, pour tous les officiers de la maison du roi.

Exécution de Charles Ier.

Après quatre heures d'un sommeil profond, Charles sortit de son lit : "J'ai une grande affaire à terminer," dit-il à Herbert, "il faut que je me lève promptement ;" et il se mit à sa toilette. Herbert troublé le peignait avec moins de soin : "Prenez, je vous prie," lui dit le roi, "la même peine qu'à l'ordinaire ; quoique ma tête ne doive pas rester longtemps sur mes épaules, je veux être paré aujourd'hui comme un marié." En s'habillant, il demanda une chemise de plus. "La saison est si froide," dit-il, "que je pourrais trembler ; quelques personnes l'attribueraient peut-être à la peur, je ne veux pas qu'une telle supposition soit possible." Le jour à peine levé, l'évêque arriva et commença les exercices religieux. Comme il lisait, dans le XXVIIe chapitre de l'évangile selon saint Mathieu, le récit de la passion de Jésus-Christ, "Mylord," lui demanda le roi, "avez-vous choisi ce chapitre comme le plus applicable à ma situation ?"—"Je prie Votre Majesté de remarquer," répondit l'évêque, "que c'est l'évangile du jour, comme le prouve le calendrier." Le roi parut profondément touché, et continua ses prières avec un redoublement de ferveur. Vers dix heures, on frappa doucement à la porte de la chambre ; Herbert demeurait immobile : un second coup se fit entendre un peu plus fort, quoique léger encore : "Allez voir qui est là," dit le roi : c'était le colonel Hacker. "Faites-le entrer," dit-il. "Sire," dit le colonel à voix basse et à demi tremblant, voici le moment d'aller à White-Hall ; "Votre Majesté aura encore plus d'une heure pour s'y reposer."—"Je pars dans l'instant," répondit Charles, "laissez-moi." Hacker sortit : le roi se recueillit encore quel-

ques minutes, puis, prenant l'évêque par la main: "Venez," dit-il, "partons: Herbert, ouvrez la porte; Hacker m'avertit pour la seconde fois." Et il descendit dans le parc qu'il devait traverser pour se rendre à White-Hall.

Hacker frappa à la porte: Juxon et Herbert tombèrent à genoux. "Relevez-vous, mon vieil ami," dit le roi à l'évêque en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau: Charles fit ouvrir la porte. "Marchez," dit-il au colonel, "je vous suis." Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes. Une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde, et priant pour le roi, à mesure qu'il passait; les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle, une ouverture, pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plain-pied à l'échafaud tendu de noir; deux hommes debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards, et cherchant le peuple pour lui parler: mais les troupes couvraient seules la place; nul ne pouvait approcher. Il se tourna vers Juxon et Tomlinson. "Je ne puis guère être entendu que de vous," leur dit-il, "ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles;" et il leur adressa en effet un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison; que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple; que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement; qu'à cette seule condition le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache; il se retourna précipitamment, disant: "Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal;" et, son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore: "Prenez garde à la hache! prenez garde à la hache!" répéta-t-il d'un ton d'effroi... Le plus profond silence régnait; il mit sur sa tête un bonnet de soie, et, s'adressant à l'exécuteur: "Mes cheveux

vous gênent-ils ?"—"Je prie votre majesté de les ranger sous son bonnet," répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque... "J'ai pour moi," lui dit-il en prenant ce soin, "une bonne cause et un Dieu clément." Juxon: "Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir, il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée, et songez qu'il vous fait faire un grand trajet: il vous transporte de la terre au ciel." Le roi: "Je passe d'une couronne corruptible à une couronne incorruptible, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble." Et se tournant vers l'exécuteur: "Mes cheveux sont-ils bien?" Il ôta son manteau et son Saint-George, donna le Saint-George à l'évêque en lui disant. "Souvenez-vous," ôta son habit, remit son manteau, et regardant le billot: "Placez-le de manière à ce qu'il soit bien ferme," dit-il à l'exécuteur. "Il est ferme, sire." Le roi: "Je ferai une courte prière, et, quand j'étendrai les mains, alors..." Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa sa tête sur le billot; l'exécuteur toucha ses cheveux pour les ranger encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper: "Attendez le signe," lui dit-il. "Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de votre majesté." Au bout d'un instant le roi tendit les mains; l'exécuteur frappa, la tête tomba au premier coup: "Voilà la tête d'un traître," dit-il en la montrant au peuple: un long et sourd gémissement s'éleva autour de White-Hall. Beaucoup de gens se précipitaient au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps: il était déjà enfermé dans le cercueil; Cromwel voulut le voir, le considéra attentivement, et, soulevant de ses mains la tête comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc: "C'était là un corps bien constitué," dit-il, "et qui promettait une longue vie."

Mort de Mirabeau.

Des pressentiments de mort se mêlaient à ses vastes projets, et quelquefois en arrêtaient l'essor. Cependant sa conscience était satisfaite ; l'estime publique s'unissait à la sienne, et l'assurait que, s'il n'avait pas encore assez fait pour le salut de l'Etat, il avait du moins assez fait pour sa propre gloire. Pâle, et les yeux profondément creusés, il paraissait tout changé à la tribune, et souvent il était saisi de défaillances subites ; les excès de plaisir et de travail, les émotions de la tribune, avaient usé en peu de temps cette existence si forte. La cour était alarmée, tous les partis étonnés ; et, avant sa mort, on s'en demandait la cause. Une dernière fois, il prit la parole à cinq reprises différentes, sortit épuisé et ne reparut plus. Le lit de mort le reçut et ne le rendit qu'au Panthéon. Il avait exigé de Cabanis qu'on n'appelât pas de médecins ; néanmoins on lui désobéit, et ils trouvèrent la mort qui s'approchait, et qui déjà s'était emparée des pieds. La tête fut atteinte la dernière, comme si la nature avait voulu laisser briller son génie jusqu'au dernier instant. Un peuple immense se pressait autour de sa demeure, et encombrait toutes les issues dans le plus profond silence. La cour envoyait émissaires sur émissaires ; les bulletins de sa santé se transmettaient de bouche en bouche, et allaient répandre partout la douleur à chaque progrès du mal. Lui, entouré de ses amis, exprimait quelques regrets sur ses travaux interrompus, quelque orgueil sur ses travaux passés ; "Soutiens," disait-il à son domestique, "soutiens cette tête, la plus forte de France." L'empressement du peuple le toucha ; la visite de Barnave, son ennemi, qui se présenta chez lui au nom des Jacobins, lui causa une douce émotion. Il donna encore quelques pensées à la chose publique. L'assemblée devait s'occuper du droit de tester ; il appela M. de Talleyrand, et lui remit un discours qu'il venait d'écrire. "Il sera plaisant," lui dit-il, "d'entendre parler contre les testaments un homme qui n'est plus et qui vient de

faire le sien." La cour avait voulu en effet qu'il le fît, promettant d'acquitter tous les legs. Reportant ses vues sur l'Europe, et devinant les projets de l'Angleterre: "Ce Pitt," dit-il, "est le ministre des préparatifs; il gouverne avec des menaces: je lui donnerais de la peine, si je vivais." Le curé de sa paroisse venant lui offrir ses soins, il le remercia avec politesse, et lui dit, en souriant, qu'il les accepterait volontiers, s'il n'avait dans sa maison son supérieur ecclésiastique, M. l'évêque d'Autun. Il fit ouvrir ses fenêtres: "Mon ami," dit-il à Cabanis, "je mourrai aujourd'hui; il ne reste plus qu'à s'envelopper de parfums, qu'à se couronner de fleurs, qu'à s'environner de musique, afin d'entrer paisiblement dans le sommeil éternel." Des douleurs poignantes interrompaient de temps en temps ces discours si nobles et si calmes. "Vous aviez promis," dit-il à ses amis, "de m'épargner des souffrances inutiles." En disant ces mots, il demande de l'opium avec instance. Comme on le lui refusait, il l'exige avec sa violence accoutumée. Pour le satisfaire, on le trompe, et on lui présente une coupe, en lui persuadant qu'elle contenait de l'opium. Il la saisit avec calme, avale le breuvage qu'il croyait mortel, et paraît satisfait. Un instant après, il expire. C'était le 2 Avril 1791. Cette nouvelle se répand aussitôt à la cour, à la ville, à l'assemblée. Tous les partis espéraient en lui, et tous, excepté les envieux, sont frappés de douleur. L'assemblée interrompt ses travaux; un deuil général est ordonné; des funérailles magnifiques sont préparées. On demande quelques députés: "Nous irons tous! s'écrient-ils." L'église de Sainte-Geneviève est érigée en Panthéon, avec cette inscription:

AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

Descartes, Bacon, Leibnitz et Newton.

Si on cherche les grands hommes modernes avec qui on peut comparer Descartes, on en trouvera trois; Bacon, Leibnitz et Newton. Bacon parcourut toute la surface des connaissances

humaines; il jugea les siècles passés, et alla au-devant des siècles à venir: mais il indiqua plus de grandes choses qu'il n'en exécuta; il construisit l'échafaud d'un édifice immense, et laissa à d'autres le soin de construire l'édifice.

Leibnitz fut tout ce qu'il voulut être; il porta dans la philosophie une grande hauteur d'intelligence, mais il ne traita la science de la nature que par lambeaux; et ses systèmes métaphysiques semblent plus faits pour étonner et accabler l'homme que pour l'éclairer.

Newton a créé une optique nouvelle, et démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand homme; mais je remarque seulement tous les secours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avait donné la théorie de la pesanteur; Kepler, les lois des astres dans leurs révolutions; Huyghens, la combinaison et les rapports des forces centrales et des forces centrifuges; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les causes; Descartes, sa méthode pour le raisonnement, son analyse pour la géométrie, une foule innombrable de connaissances pour la physique, et plus que tout cela peut-être, la destruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de rassembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les siennes propres qui étaient immenses, et de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie aussi sublime que profonde.

Si maintenant je rapproche Descartes de ces hommes célèbres, j'oserai dire qu'il avait des vues aussi nouvelles et bien plus étendues que Bacon; qu'il a eu l'éclat et l'immensité du génie de Leibnitz, mais bien plus de consistance et de réalité dans sa grandeur; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, et qu'il n'a été créé que par lui-même, parce que si l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités; géomètre aussi sublime, quoiqu'il n'ait point fait un aussi grand usage de la géométrie; plus original par son

génie, quoique ce génie l'ait souvent trompé ; plus universel dans ses connaissances comme dans ses talents, quoique moins sage et moins assuré dans sa marche ; ayant peut-être en étendue ce que Newton avait en profondeur ; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour suivre les détails, tandis que Newton donnait aux plus petits détails l'empreinte du génie ; moins admirable sans doute, pour la connaissance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par sa grande influence sur les esprits et sur les siècles.

Meurtre de Thomas Becket.

Thomas Becket venait d'achever son repas du matin, et ses serviteurs étaient encore à table ; il salua les Normands à leur entrée, et demanda le sujet de leur visite. Ceux-ci ne lui firent aucune réponse intelligible, s'assirent, et le regardèrent fixement pendant quelques minutes. Régnault, fils d'Ours, prit ensuite la parole : "Nous venons," dit-il, "de la part du roi, pour que les excommuniés soient absous, que les évêques suspendus soient rétablis, et que vous-même donniez raison de vos desseins contre le roi."—"Ce n'est pas moi," répondit Thomas, "c'est le souverain pontife lui-même qui a excommunié l'archevêque d'York, et qui seul par conséquent a droit de l'absoudre. Quant aux autres, je les rétablirai, s'ils veulent me faire leur soumission." —"Mais de qui donc," demanda Régnault, "tenez-vous votre archevêché ?—Est-ce du roi, ou du pape ?"—"J'en tiens les droits spirituels de Dieu et du pape, et les droits temporels du roi." — "Quoi ! ce n'est pas le roi qui vous a tout donné !" — "Aucunement," répondit Becket. Les Normands murmurèrent à cette réponse, traitèrent la distinction d'argutie, et firent des mouvements d'impatience, s'agitant sur leur siége et tordant leurs gants qu'ils tenaient à la main. "Vous me menacez, à ce que je crois," dit le primat, "mais c'est inutilement : quand toutes les épées de l'Angleterre seraient tirées contre ma tête, vous ne gagneriez rien sur moi." —"Aussi ferons-nous mieux

que menacer," répliqua le fils d'Ours, se levant tout-à-coup; et les autres le suivirent vers la porte, en criant; "Aux armes!"

La porte de l'appartement fut fermée aussitôt derrière eux: Régnault s'arma dans l'avant-cour; et, prenant une hache des mains du charpentier qui travaillait, il frappa contre la porte pour l'ouvrir ou la briser. Les gens de la maison, entendant les coups de hache, supplièrent le primat de se réfugier dans l'église, qui communiquait à son appartement par un cloître ou une galerie; il ne le voulut point; et on allait l'entraîner de force, quand un des assistants fit remarquer que l'heure des vêpres avait sonné.' "Puisque c'est l'heure de mon devoir, j'irai à l'église," dit l'archevêque; et, faisant porter sa croix devant lui, il traversa le cloître à pas lents, puis marcha vers le grand autel, séparé de la nef par une grille de fer entr'ouverte. A peine il avait les pieds sur les marches de l'autel, que Régnault, fils d'Ours, parut à l'autre bout de l'église, revêtu de sa cotte de mailles, tenant à la main sa large épée à deux tranchants, et criant: "A moi! à moi! loyaux servants du roi." Les autres conjurés le suivirent de près, armés comme lui de la tête aux pieds, et brandissant leurs épées. Les gens qui étaient avec le primat voulurent alors fermer la grille du chœur; lui-même le leur défendit, et quitta l'autel pour les en empêcher; ils le conjurèrent, avec de grandes instances, de se mettre en sûreté dans l'église souterraine, ou de monter l'escalier par lequel, à travers beaucoup de détours, on parvenait au faîte de l'édifice. Ces deux conseils furent repoussés aussi positivement que les premiers. Pendant ce temps, les hommes armés s'avançaient; une voix cria:—"Où est le traître?"—Becket ne répondit rien.—"Où est l'archevêque?"—"Le voici," répondit Becket; "mais il n'y a pas de traître ici. Que venez-vous faire dans la maison de Dieu avec un pareil vêtement? quel est votre dessein?"—"Que tu meures."—"Je m'y résigne; vous ne me verrez point fuir devant vos épées; mais, au nom de Dieu tout-puissant, je vous défends de toucher à aucun de mes compagnons, clerc ou laïc, grand ou petit..." Dans ce moment il

reçut par derrière un coup de plat d'épée entre les épaules ; et celui qui le lui porta lui dit : "Fuis, ou tu es mort." Il ne fit pas un mouvement ; les hommes d'armes entreprirent de le tirer hors de l'église, se faisant scrupule de l'y tuer. Il se débattit contre eux, et déclara fermement qu'il ne sortirait point, et les contraindrait à exécuter sur la place même leurs intentions ou leurs ordres. Guillaume de Tracy leva son épée, et, d'un même coup de revers trancha la main d'un moine saxon appelé Edward Gryn, et blessa Becket à la tête. Un second coup, porté par un autre Normand, le renversa la face contre terre ; un troisième lui fendit le crâne, et fut asséné avec une telle violence, que l'épée se brisa sur le pavé. Un homme d'armes, appelé Guillaume-Mautrait, poussa du pied le cadavre immobile, en disant : "Qu'ainsi meure le traître qui a troublé le royaume et fait insurger les Anglais."

Emploi du Temps.

Nous nous plaignons de la rapidité du temps, dit Sénèque, et cependant nous en avons plus que nous ne savons en employer. Notre vie se passe à ne rien faire, ou à ne rien faire d'utile, ou à faire ce que nous ne devrions pas faire.

Alfred-le-Grand, un des rois qui ont gouverné l'Angleterre avec le plus de sagesse, avait fixé pour chaque heure une occupation particulière. Il divisait les vingt-quatre heures du jour en trois parties, dont une était remplie par le sommeil, les repas et l'exercice ; une autre était consacrée à lire, à écrire, à prier ; et la troisième, aux affaires de l'Etat. Il disait souvent : "Le temps est trop précieux, pour l'user à des jeux d'enfant ; c'est une mine que chacun de nous est chargé d'exploiter, et dont il doit rendre compte au grand propriétaire."

Gassendi était peut-être l'homme le plus obstiné à l'étude qui ait existé. Il se levait ordinairement à trois heures du matin, lisait ou écrivait jusqu'à onze, et recevait ses amis jusqu'à midi. Après avoir pris un léger repas, où il ne buvait

que de l'eau, il revenait à ses livres à trois heures, et ne les quittait qu'à huit, pour manger quelques fruits. Il se couchait invariablement à dix heures. Il connaissait plusieurs langues, et savait par cœur les ouvrages des meilleurs poëtes. Il aurait pu réciter six mille vers, outre tout Lucrèce, qui semble avoir été son auteur favori. C'est ce savant homme qui a dit, qu'il en est de la mémoire comme de toutes nos autres habitudes. Veut-on la fortifier et prévenir son affaiblissement, qu'on apprenne tous les jours une centaine de beaux vers. Cet exercice amuse et nourrit l'esprit, élève l'âme à de nobles sentiments.

Personne n'a jamais mieux senti que Frédéric-le-Grand, tout le prix d'un grand talent.

"Je renoncerais volontiers," écrit-il à un ami, "à ce qui fait l'objet principal de la cupidité et de l'ambition des hommes; mais je sais trop que si je n'étais pas prince, je serais bien peu de chose: votre mérite vous suffit pour être estimé, pour être envié, et pour vous attirer des admirateurs. Pour moi, il me faut des titres, des armoiries et des revenus, pour attirer sur moi les regards des hommes."

Pline le jeune poursuivait l'instruction jusqu'au milieu de ces amusements, dont l'activité semble faite pour troubler toute méditation. La lettre où cet écrivain charmant rend compte d'une de ses parties de chasse, est adressée à son ami Tacite. Nous la rapporterons tout entière; en retrancher une partie, ce serait briser un diamant.

A. C. Tacite.

"Vous allez rire, et je vous le permets: riez-en tant qu'il vous plaira. Ce Pline, que vous connaissez, a pris trois sangliers, mais très-grands. Quoi! lui-même? dites-vous. Lui-même. N'allez pourtant pas croire qu'il en ait coûté beaucoup à ma paresse. J'étais assis auprès des toiles. Je n'avais à côté de moi ni pieu ni dard, mais des tablettes et une plume. Je rêvais, j'écrivais, et je me préparais la consolation de rapporter mes feuilles, si je m'en retournais les mains vides. Ne

méprisez pas cette manière d'étudier. Vous ne sauriez croire combien le mouvement du corps donne de facilité à l'esprit: sans compter que l'ombre des forêts, la solitude, et ce profond silence qu'exige la chasse, sont très-propres à faire naître d'heureuses pensées. Ainsi, croyez-moi, quand vous irez chasser, portez votre pannetière et votre bouteille; mais n'oubliez pas vos tablettes. Vous éprouverez que Minerve se plaît autant sur les montagnes que Diane. Adieu."

Que pourrait-on dire sur l'emploi du temps, que ne dise pas cette lettre? Par cet exemple, Pline nous montre qu'il n'est point de lieu, point d'exercice, point d'occupation, où l'on ne puisse cultiver son esprit.

Scipion et Lélius.

Il ne fut peut-être jamais de sentiments plus vifs et plus délicats que ceux qui unissaient Scipion et Lélius. Le courage et l'habileté du premier l'ont mis au rang des plus grands capitaines; le second, par sa vertu et sa prudence, mérita le surnom de Sage. Tous les deux, à peu près du même âge, étaient encore plus rapprochés par la conformité de leurs penchants; bienfaisants, avides de connaissances, zélés pour le bien de la patrie. Si Scipion l'emportait par la gloire militaire, son ami avait peut-être la supériorité de l'éloquence. Mais écoutons Lélius parler lui-même de cette noble amitié. "Pour moi, de tous les dons de la nature ou de la fortune, il n'en est pas que je prise autant que l'amitié de Scipion. Je trouvais dans nos sentiments la même façon de penser sur les affaires publiques, un fonds inépuisable de conseils et de consolations dans la vie privée, une tranquillité et des délices qu'il serait impossible d'exprimer. Jamais je ne donnai à Scipion le moindre mécontentement, et jamais il ne lui échappa un mot désagréable pour moi. Nous n'avions qu'une même dépense, une même frugalité. Dans les camps, en voyage, à la campagne, nous n'étions jamais séparés. Je ne parle pas de nos études et de notre soin à

apprendre toujours quelque chose. C'est à quoi nous employions nos heures de loisir, éloignés du commerce et du tumulte du monde. Quel besoin pouvait avoir de moi le grand Scipion? Aucun, assurément; et j'étais aussi désintéressé à son égard. Mais ce qui m'attachait à lui, c'était l'estime et l'admiration que m'inspiraient ses vertus; et son amitié pour moi naissait de l'idée favorable qu'il avait de mon caractère et de mes mœurs. Ces sentiments se fortifièrent par l'habitude. Je conviendrai même qu'ils furent pour l'un et l'autre une source d'avantages sans nombre; mais l'espoir de cette utilité n'entra pour rien dans le penchant qui d'abord nous attira l'un vers l'autre." Est-il quelque chose au-dessus d'une amitié si délicate et si constante! Mais ce n'est pas dans l'âme des ignorants, des orgueilleux, des égoïstes, ou des libertins, qu'on en trouvera des traces.

L'homme, s'il n'a un ami, ne peut être heureux. On ne goûte bien un plaisir qu'en le communiquant: on n'adoucit ses peines qu'en les déposant dans le sein de l'amitié.

Henri IV et Sully.

L'exemple du bon Henri IV et de Sully nous prouve que la plus étroite intimité peut exister entre un roi et son sujet. Ce prince si aimable et si brave, voyant le duc de Sully qui retournait à son château, après une violente maladie causée par ses blessures, alla droit à lui. "Mon ami," lui dit-il, "je suis bien aise de vous voir avec un meilleur visage, que je ne m'y attendais, et j'aurais une plus grande joie, si vous m'assuriez que vous ne courez point risque de la vie, ni même d'être estropié." Le duc remercia le roi de ses bontés, et lui répondit qu'il s'estimait heureux d'avoir souffert pour un si bon maître. "Vaillant chevalier," répliqua Henri, "j'avais eu toujours très-bonne opinion de votre courage, et conçu de bonnes espérances de votre vertu; mais vos actions signalées et votre réponse modeste ont surpassé mon attente, et partant, en présence de ces princes, capitaines et grands chevaliers qui sont ici près de moi, je vous

embrasse des deux bras. Adieu, mon ami ; portez-vous bien, et vous assurerez que vous avez un bon maître."

Tant de bontés pénétraient Sully de la plus vive reconnaissance. Cet homme sage semblait n'avoir que deux passions, l'amour pour son roi et le bien de l'état. Henri avait eu l'imprudente faiblesse de faire une promesse de mariage à mademoiselle d'Entragues, qui fut depuis appelée la marquise de Verneuil ; il montra cette promesse au duc, et lui demanda son sentiment. Sully, outré de la trop grande facilité du roi, et ne doutant pas qu'on ne fît un jour un malheureux usage de cet écrit, le déchira. "Etes-vous fou, Sully ?" dit le roi sans se mettre en colère. "Si je le suis," repartit avec liberté le favori, "votre majesté montre, par cet écrit, qu'elle est encore plus folle que moi. Je viens de faire le devoir d'un fidèle serviteur, et vous, sire, vous voulez faire ce qui ne convient jamais à un grand roi."

Le capitaine suisse.

Le 10 août 1792, journée gravée dans les fastes de l'histoire, en caractères de sang, journée où la nation suisse a donné les preuves les plus éclatantes de la fidélité avec laquelle elle sert les puissances auxquelles elle est attachée, le baron de D . . . ., capitaine des gardes-suisses, s'était battu depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, et était atteint de plusieurs coups de sabre. Accablé de fatigue et de souffrances, craignant avec juste raison d'éprouver le sort de ses braves camarades, et voulant se dérober à la fureur du peuple, il parvint à se cacher sur un arbre, dans le jardin des Tuileries, jusqu'à huit heures du soir : voyant alors plus de tranquillité dans la ville, et espérant se sauver à la faveur des ténèbres, il prend le parti de descendre de cet arbre pour avoir dans la ville un asile où ses jours puissent être en sûreté. Passant par la place Vendôme, il aperçoit un groupe de quelques hommes, et se cache dans la balustrade qui entourait la statue de Louis XIV Il est aperçu

par le domestique d'un financier de la rue Vivienne, qui vient à lui en criant: "Qui va là?" Le capitaine se nomme en disant: "Mon ami, qui que tu sois, je mets mon sort entre tes mains; livre-moi à des bourreaux, fais de moi tout ce que tu voudras; tu auras beau jeu, car je n'en peux plus de fatigue: je me suis battu depuis le matin jusqu'au soir; je suis blessé en plusieurs endroits, et la vie m'est à charge." Le domestique voyant que ce brave homme peut courir des risques avec son uniforme, lui dit: "Capitaine, donnez-moi votre habit, et prenez le mien; veuillez me suivre, et comptez sur moi." L'uniforme est aussitôt enveloppé dans un mouchoir; le domestique et le capitaine parviennent sans danger jusqu'à l'hôtel du financier, où le baron est caché pendant quinze jours dans la chambre de son bienfaiteur. Le financier ayant appris que son domestique cachait un Suisse, et craignant de voir sa fortune compromise, donna congé au protecteur et au protégé, avec ordre de sortir sur-le-champ. Le brave domestique conduisit le soir son hôte chez sa mère, qui vendait du charbon sur le quai de Gêvres, et l'invita à prendre patience, dans cette modeste retraite, jusqu'à un moment plus heureux. Au bout de trois ou quatre jours, arrive une visite domiciliaire; on n'a que le temps de cacher le capitaine sous une douzaine de sacs de charbon. La visite se fait scrupuleusement; les sacs sont sondés avec des piques de quatre pieds de long; les visiteurs décampent, et le capitaine respire. Enfin, par intrigue ou par argent, le baron D.... obtient un passe-port sous un autre nom, et rejoint ses foyers dans le canton de Berne, où il jouissait d'une fortune considérable. Aussitôt arrivé, la reconnaissance est le premier plaisir dont il aime à jouir. Il envoie vingt mille livres à ses bienfaiteurs, avec l'invitation la plus pressante de venir le rejoindre en Suisse. Ces braves gens font leurs dispositions pour ce bienheureux voyage; ils sont reçus par le baron avec les témoignages de la plus affectueuse sensibilité, sur une terre rapportant cinq mille livres, dont il leur remet l'acte de vente, et leur fait prendre possession sur-le-

champ, avec les démonstrations de la plus touchante amitié, et en les invitant à se regarder mutuellement comme de véritables frères. Depuis cette époque, ces deux familles, parfaitement heureuses, jouissent de la tranquillité et du bonheur le plus parfait.

Léopold, duc de Lorraine.

Ce prince, un des plus petits souverains de l'Europe, à été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la Lorraine désolée et déserte ; il la repeupla et l'enrichit. Il la conserva toujours en paix, pendant que le reste de l'Europe était ravagé par la guerre. Il eut la prudence d'être toujours bien avec la France, et d'être aimé dans l'empire, tenant heureusement ce juste milieu, qu'un prince sans pouvoir n'a presque jamais pu garder entre deux grandes puissances. Il procura à ses peuples l'abondance qu'ils ne connaissaient plus. Sa noblesse, réduite à la dernière misère, fut mise dans l'opulence par ses seuls bienfaits. Voyait-il la maison d'un gentilhomme en ruine, il la faisait rebâtir à ses dépens : il payait leurs dettes et mariait leurs filles. Il prodiguait des présents, avec cet art de donner qui est encore au-dessus des bienfaits. Il mettait dans ses dons la magnificence d'un prince et la politesse d'un ami. Les arts, en honneur dans sa petite province, produisaient une circulation nouvelle qui fait la richesse des états. Sa cour était formée sur le modèle de celle de France.

On ne croyait presque pas avoir changé de lieu quand on passait de Versailles à Lunéville. A l'exemple de Louis XIV., il faisait fleurir les belles-lettres. Il établit dans Lunéville une espèce d'université sans pédantisme, où la jeune noblesse d'Allemagne venait se former. On y apprenait de véritables sciences, dans des écoles où la physique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il chercha les talents jusque dans les boutiques et dans les forêts, pour les mettre au jour et les encourager ; enfin, pendant tout son règne, il ne s'occupa que

du soin de procurer à sa nation de la tranquillité, des richesses, des connaissances et des plaisirs. "Je quitterais demain ma souveraineté," disait-il, "si je ne pouvais faire du bien." Aussi goûta-t-il le bonheur d'être aimé, et, longtemps après sa mort, ses sujets versaient des larmes en prononçant son nom.

Le vicomte de Turenne était d'une complexion très-délicate dans son enfance, et sa constitution fut toujours faible jusqu'à l'âge de douze ans; ce qui fit dire à son père, qu'il ne serait jamais en état de soutenir les travaux de la guerre. Le jeune héros, pour le forcer à penser différemment, prit, à l'âge de dix-huit ans, la résolution de passer une nuit sur le rempart de Sédan. Le chevalier Vassignac, son gouverneur, après l'avoir longtemps cherché, le trouva sur l'affût d'un canon, où il s'était endormi. Il s'attacha beaucoup à la lecture de l'histoire, et surtout à celle des grands hommes qui s'étaient distingués par les vertus et les talents militaires. Il fut frappé du caractère d'Alexandre-le-Grand; le génie de ce conquérant plut au jeune vicomte, que son ambition aurait peut-être porté aux entreprises les plus éclatantes, s'il eût vécu dans ces temps où la valeur seule autorisait les hommes à troubler la paix de l'univers. Il prenait plaisir à lire Quinte-Curce, et à raconter aux autres les faits héroïques qu'il avait lus. Pendant ces récits on voyait son génie s'animer, ses yeux étinceler, et alors son imagination échauffée forçait la difficulté naturelle qu'il avait à parler. Un officier s'avisa un jour de lui dire que l'histoire de Quinte-Curce n'était qu'un roman; le jeune prince en fut vivement piqué. La duchesse de Bouillon, pour se divertir, fit signe à l'officier de continuer à le contredire; la dispute s'échauffa, le héros naissant se mit en colère, quitta brusquement la compagnie, et fit appeler secrètement l'officier en duel, qui accepta la proposition pour amuser la duchesse de Bouillon, charmée de voir dans son fils des marques d'un courage précoce. Le lendemain, le vicomte sortait de la ville sous prétexte d'aller à la chasse; étant arrivé au lieu du rendez-vous, il y trouva une table dressée. Comme il rêvait à ce que signifiait cet appareil, la duchesse de

Bouillon parut avec l'officier, et dit à son fils qu'elle venait servir de second à celui contre qui il voulait se battre. Les chasseurs se rassemblèrent, on servit le déjeuner, la paix fut faite, et le duel se changea en partie de chasse.

Louis XII, Sforce, Bayard.

La mort de Charles VIII ayant placé Louis XII sur le trône de France, ce prince tourna ses vues du côté du Milanais, sur lequel il avait des droits par son aïeule Valentine, sœur unique du dernier duc de Visconti. Avant de se mettre en campagne, il demanda à M. de Trivulce ce qu'il fallait pour faire la guerre avec succès. "Trois choses sont absolument nécessaires," lui répondit le maréchal: "1º de l'argent; 2º de l'argent; 3º de l'argent."

La conquête du duché de Milan est l'ouvrage de vingt jours. Mais Ludovic Sforce y rentre l'année suivante, par la faute du maréchal de Trivulce, qui commande. Dans la guerre que cette révolution occasione, le chevalier Bayard est fait prisonnier. Ludovic Sforce, qui avait vu des fenêtres de son palais, les actions de ce brave Français, demande à l'entretenir, et veut connaître son caractère.

"Mon gentilhomme," lui dit le duc, "qui vous a conduit ici?"—"L'envie de vaincre, monseigneur," répond Bayard.—"Et pensez vous prendre Milan vous seul?"—"Non," repart le chevalier; "mais je croyais être suivi de mes camarades."—"Eux et vous," ajoute Ludovic, "n'auriez pu exécuter ce dessein."—"Enfin," dit Bayard, "qui ne peut disconvenir de sa témérité, ils ont été plus sages que moi; ils sont libres, et me voici prisonnier; mais je le suis de l'homme du monde le plus brave et le plus généreux."

Le prince lui demande ensuite, d'un air de mépris, quelle est la force de l'armée française. "Pour nous," dit Bayard, "nous ne comptons jamais nos ennemis; ce que je puis assurer, c'est

que les soldats de mon maître sont gens d'élite, devant lesquels les vôtres ne tiendront pas."

Ludovic, piqué d'une franchise si hardie, lui dit que les effets donneront une autre opinion de ses troupes, et qu'une bataille décidera bientôt de son droit et de leur courage. "Plût à Dieu," s'écrie Bayard, "que ce fût demain, pourvu que je fusse libre!" "Vous l'êtes," repart le duc; "j'aime votre fermeté et votre courage, et j'offre d'ajouter à ce premier bienfait tout ce que vous voudrez exiger de moi."

Bayard, pénétré de tant de bonté, se jette aux genoux du prince, le prie de pardonner en faveur de son devoir ce qu'il y a de hardi dans ses réponses, demande son cheval et ses armes, et retourne au camp publier la générosité de Ludovic, et sa reconnaissance.

Stratagème de Christophe Colomb.

Christophe Colomb fait, en 1504, une descente à la Jamaïque, où il veut former un établissement. Les insulaires s'éloignent du rivage, et laissent manquer les Castillans de vivres. Un stratagème singulier est mis en usage dans cette occasion pressante.

Il devait y avoir bientôt une éclipse de lune. Colomb fait avertir les chefs des peuplades voisines, qu'il a des choses très-importantes à leur communiquer. Après leur avoir fait des reproches très-vifs sur leur dureté, il ajoute d'un ton assuré: "Vous en serez bientôt rudement punis: le Dieu puissant des Espagnols, que j'adore, va vous frapper de ses plus terribles coups. Pour preuve de ce que je vous dis, vous allez voir, dès ce soir, la lune rougir, puis s'obscurcir et vous refuser sa lumière. Ce ne sera là que le prélude de vos malheurs, si vous ne profitez de l'avis que je vous donne.

L'éclipse commence en effet quelques heures après. La désolation est extrême parmi les sauvages. Ils se prosternent aux pieds de Colomb, et jurent qu'ils ne le laisseront plus

manquer de rien. Cet homme habile se laisse toucher, s'enferme comme pour apaiser la colère céleste, se montre quelques instants après, annonce que Dieu est apaisé, et que la lune va reparaître. Les barbares demeurent persuadés que cet étranger dispose à son gré de toute la nature, et ne lui laissent pas dans la suite le temps de désirer.

Charlemagne.

Charles Ier dit Charlemagne ou Charles-le-Grand, roi de France et empereur d'occident, second fils de Pepin-le-Bref, mérita le titre de *Grand* non seulement par ses conquêtes, mais aussi par ses sages institutions. Il fut le restaurateur des lettres; il attira en France par ses libéralités les savants les plus distingués de l'Europe. Il fonda dans son palais même la première académie qu'on eût vue dans les Gaules: il s'honorait d'en être membre. Il établit des écoles où l'on enseignait la grammaire, l'arithmétique, la théologie et les humanités. C'est à Charlemagne que la France dut ses premiers progrès dans la marine; il fit creuser plusieurs ports. Il favorisa aussi l'agriculture et s'immortalisa par la sagesse de ses lois. On lui doit le code connu sous le nom de *Capitulaires*, qu'il fit promulguer en 805.

Charlemagne mit un tel tempérament dans les ordres de l'état, qu'ils furent contre-balancés, et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. L'empire se maintint par la grandeur du chef; le prince était grand, l'homme l'était davantage. Il fit d'admirables règlements; il fit plus, il les fit exécuter. On voit, dans les lois de ce prince, un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout: les prétextes pour éluder les devoirs sont ôtés, les négligences corrigées, les abus réformés ou prévenus; il savait punir, il savait encore mieux pardonner. Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude.

Il parcourait sans cesse son vaste empire, portant la main partout où il allait tomber. Les affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérants, c'est-à-dire des conspirations.

Ce prince prodigieux était extrêmement modéré ; son caractère était doux, ses manières simples ; il aimait à vivre avec les gens de sa cour.

On ne dira plus qu'un mot : il ordonnait qu'on vendît les œufs des basses-cours de ses domaines, et les herbes inutiles de ses jardins ; et il avait distribué à ses peuples toutes les richesses des Lombards, et les immenses trésors de ces Huns qui avaient dépouillé l'univers.

Siége de Rouen.

Après le siége de Calais, il n'y en a peut-être pas dans notre histoire de plus mémorable que celui de Rouen par Henri V, roi d'Angleterre. Les assiégés avaient soutenu, pendant près de huit mois, les assauts d'une armée d'autant plus formidable qu'elle était commandée par son roi. Ce prince était aussi brave dans l'action que sage dans les conseils. Les Rouennais, épuisés par les travaux d'un long siége, manquaient d'armes et de vivres, ils n'avaient pas l'espoir d'un secours même éloigné. Ils firent enfin savoir au monarque anglais qu'ils étaient disposés à lui ouvrir leurs portes, pourvu qu'il leur promît de ne pas abandonner leur ville au pillage. « J'y consens, dit Henri, mais à condition qu'on me livrera trois habitants dont je disposerai à mon gré. « Le vainqueur n'eut pas plus tôt nommé les victimes qu'elles coururent s'offrir à sa vengeance. Il y en eut deux dont les parents furent assez heureux pour fléchir le prince à force d'argent. Le troisième s'appelait Olin ; il était pauvre et plus redouté que les autres. Il fut donc envoyé au supplice. Ce héros voyant le peuple fondre en larmes et déplorer son sort : « Mes amis, dit-il, ne souillez pas ma gloire par vos pleurs ;

qui meurt pour sa patrie n'est pas digne de pitié, mais d'envie." A ces mots, il tendit sa gorge au bourreau, et reçut la mort avec plus de joie qu'un autre n'eût obtenu la vie.

Résolution et Persévérance.

Charles XII, cet ennemi du repos, disait que la résolution et la persévérance viennent à bout de tout. Il a prouvé du moins, qu'elles peuvent mener bien loin.

Le trait suivant, rapporté par Pline, sera une nouvelle preuve de ce que nous avançons.

Un esclave qui s'était retiré de servitude, ayant acheté un petit champ, le cultiva avec tant de soins, qu'il devint le plus fertile de tout le pays. Un tel succès lui attira la jalousie de tous ses voisins qui l'accusèrent d'user de magie, et d'employer des sortiléges, pour procurer à son petit champ une si étonnante fertilité, et pour rendre leurs terres stériles. Il fut appelé en jugement devant le peuple romain. Le jour de l'assignation étant venu, il comparut. L'assemblée du peuple se tenait dans la place publique. Il amena avec lui sa fille, qui était une grosse paysanne fort laborieuse, bien nourrie et bien vêtue. Il fit apporter tous ses instruments de labour, qui étaient en fort bon état, des hoyaux très-pesants, une charrue bien équipée et bien entretenue, et fit aussi venir ses bœufs, qui étaient gros et gras. Puis se tournant vers les juges : Voilà, dit-il, mes sortiléges, et la magie que j'emploie pour rendre mon champ fertile. Je ne puis pas vous produire ici mes sueurs, mes veilles, mes travaux de jour et de nuit. Les suffrages ne furent point partagés, et il fut absous d'une commune voix.

Ingratitude — Cicéron — Parménion.

Qui trancha la tête de l'éloquence romaine ? la main de l'ingratitude. Cicéron, las de fuir, déplorant les déchirements de

a patrie, ennuyé de la vie, attendait la mort dans sa maison de campagne. Cependant il ne devait pas s'attendre qu'elle lui serait donnée par Popilius Léna. Ce Léna, justement accusé d'une conduite coupable, avait été sauvé au moins de l'exil par l'orateur romain, qui s'était chargé de cette mauvaise cause, à la prière de M. Célius, son ami. Ce même Léna, apprenant que Cicéron est sur la liste des proscrits, va, de son propre mouvement, chez le triumvir Antoine, et lui demande un ordre pour faire mourir son libérateur. L'ordre lui est accordé; il court chez Cicéron, le voit, et, au lieu de tomber à ses pieds, il lui demande une vie qui a sauvé la sienne. Le vieillard, calme et serein, tend la tête; le monstre la fait tomber sans s'émouvoir. Chargé de cet affreux fardeau, il revient à Rome, et reçoit des récompenses!!!

Parménion avait servi Philippe avec distinction et fidélité: ce fut encore lui qui ouvrit à Alexandre le chemin de l'Asie; il vainquit le roi Atale: c'était au poste le plus périlleux qu'il se trouvait toujours; il commandait l'avant-garde du conquérant. Mais s'il était heureux dans les combats, il n'était pas moins sage dans les conseils; et c'était presque toujours son avis que l'on suivait; enfin, pour dire toute la vérité, il faut convenir qu'il acheta pour Alexandre l'empire d'Orient, et toute la gloire dont ce fléau du monde jouit encore. Quelle fut sa récompense? Il perdit deux de ses enfants dans les folles entreprises du roi; le troisième, le seul qui lui restait, expira dans les tourments, sur un simple soupçon de trahison; lui-même enfin, courbé par les ans et les fatigues, fut dévoué à la mort: l'ingrat Alexandre, funeste à ses amis comme au genre humain, résolut de faire périr, par les mains des meurtriers, ce grand Parménion qui avait moissonné pour lui tant de lauriers, et de le faire périr sans l'instruire des motifs de sa volonté cruelle. Qui choisit-il pour son bourreau? Le meilleur ami de Parménion, Polydamas, qui combattait toujours à ses côtés. Ce fut ce traître, aidé de Cléandre, qui assassina ce grand homme dans le moment qu'il lisait la lettre d'Alexandre, dans ses jardins de Médie. Ainsi

tomba Parménion, qui avait fait de grandes choses sans Alexandre, et sans qui Alexandre ne fit jamais rien de grand.

Caligula.

Caius Cæsar Augustus Germanicus, surnommé *Caligula*, troisième empereur romain, fils de Germanicus et d'Agrippine, et petit-neveu de Tibère, fut adopté par son oncle et lui succéda à l'âge de 25 ans. Les premiers mois de son règne furent heureux; mais à la suite d'une maladie provoquée par ses débauches, et qui paraît avoir altéré sa raison, il se livra à tous les excès de la folie, de l'orgueil et de la cruauté. Il voulut être adoré comme un dieu, se fit décerner des triomphes pour des victoires imaginaires, donna le titre de consul à un cheval qu'il aimait, fit périr les citoyens les plus recommandables et les plus riches afin de s'emparer de leurs richesses et n'épargna pas même ses plus proches parents. Dans sa fureur il souhaitait, dit-on, que le peuple romain n'eût qu'une tête afin de la trancher d'un seul coup. Sa haine s'étendait même sur les morts. Il se forma enfin une conspiration contre ce monstre, et Chéréas, tribun des gardes prétoriennes, en délivra la terre, l'an 41 de Jésus-Christ. Le surnom de *Caligula* lui vient d'une petite bottine, *caliga*, qui servait de chaussure aux soldats et qu'il portait habituellement dans son enfance.

Caligula ne fut pas le seul empereur romain qui prétendit aux honneurs divins: Domitien, Héliogabale, Commode et Dioclétien l'imitèrent dans cette folie. Comment se fait-il que plusieurs millions d'hommes se soumettent aux caprices et aux fureurs d'un insensé, qui n'a sur eux d'autre pouvoir que celui qu'il tire de leur condescendance!

"Caligula," dit Montesquieu, "était un vrai sophiste dans sa cruauté. Comme il descendait également d'Antoine et d'Auguste, il disait qu'il punirait les consuls, s'ils célébraient la fête en l'honneur de la victoire d'Actium, et qu'il les punirait s'ils ne la célébraient pas. Lorsque Drusille, à qui il avait accordé

les honneurs divins, fut morte, c'était un crime de la pleurer, parce qu'elle était déesse, et de ne la pas pleurer, parce qu'elle était sa sœur. C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits. A quoi aboutirent ces victoires et ces triomphes, si ce n'est à assouvir la cupidité de cinq à six monstres de cruauté ? Quoi ! ce sénat n'avait fait évanouir tant de rois que pour tomber lui-même dans l'esclavage et s'exterminer par ses propres arrêts ? Les hommes ne travaillent donc à augmenter leur pouvoir que pour le voir passer dans des mains indignes de porter le sceptre."

Réponses récompensées par Louis XI.

Louis XI étant au château du Plessis près de Tours, descendit vers le soir dans les cuisines, où il trouva un enfant de quatorze ou quinze ans, qui tournait la broche. Ce jeune garçon était assez bien fait, et avait l'œil assez fin pour donner lieu de croire qu'il aurait pu être capable d'un autre emploi. Le roi lui demanda d'où il était, qui il était, ce qu'il gagnait. Ce jeune marmiton, qui ne le connaissait pas, lui dit sans le moindre embarras : "Je suis du Berry, je m'appelle Etienne, marmiton de mon métier, et je gagne autant que le roi." "Que gagne le roi !" lui dit Louis. "Ses dépens," reprit Etienne, "et moi les miens." Cette réponse libre et ingénue lui valut les bonnes grâces du roi, dont il devint le valet de chambre, et qui l'accabla de biens dans la suite.

Quelqu'un s'étant adressé à Louis XI, pour le supplier de lui accorder un emploi vacant dans une petite ville où il demeurait, le roi, après l'avoir écouté, lui dit nettement qu'il n'y avait rien à espérer, qu'il ne lui accorderait pas ce qu'il demandait. Le suppliant, en se retirant, lui fit de très-humbles remercîments, et parut s'en aller avec un air extrêmement satisfait. Le roi en fut surpris ; il crut que cette satisfaction et les remercîments qu'on lui faisait, étaient l'effet d'une méprise. Il le fit

rappeler, et lui demanda s'il avait bien entendu ce qu'il lui avait dit. "Oui, sire, je vous ai très-bien entendu; vous m'avez refusé sur-le-champ la grâce que je vous avais demandée."—"Et à quel propos donc," lui demande le roi, "ces vifs remercîments, cet air gai que je vous vois?"—"A propos de votre bonté, sire."—"De ma bonté! eh! quelle bonté," continua-t-il, "puisqu'en effet je vous ai renvoyé sans vous rien accorder?"—"C'est celle de m'avoir refusé sur-le-champ, et de m'avoir mis par ce prompt refus en état de retourner dans ma province, sans suivre inutilement votre cour et y faire des dépenses."

La réponse plut au roi, qui crut que celui qui la lui avait faite ne pouvait être qu'un homme d'esprit et de beaucoup de jugement. Il lui fit quelques questions, pour connaître si l'opinion qu'il avait conçue était bien fondée; et, ne trouvant rien qui n'y répondît: "Allez," lui dit-il, "je vous accorde ce que je vous ai refusé; et je veux que vous me remerciiez doublement. On va vous expédier les provisions de la charge que vous me demandez." Il ordonna en effet que cela se fît promptement, pour ne pas retarder celui qu'il en gratifiait.

Quatre siècles dans l'histoire du monde.

Tous les temps ont produit des héros et des politiques; tous les peuples ont éprouvé des révolutions; toutes les histoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense, et, ce qui est encore plus rare, quiconque a du goût, ne compte, dit un célèbre écrivain, que quatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siècles, à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippe et d'Alexandre, ou celui des Périclès, des Démosthènes, des Aristote, des Platon, des Apelle, des Phidias, des Praxitèle; et cet honneur a été renfermé dans

les limites de la Grèce ; le reste de la terre alors connue était barbare.

Le second âge est celui de César et d'Auguste, désigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

Le troisième est celui qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II. Le lecteur peut se souvenir qu'on vit alors en Italie une famille de simples citoyens faire ce que devaient entreprendre les rois de l'Europe. Les Médicis appelèrent à Florence les savants que les Turcs chassaient de la Grèce ; c'était le temps de la gloire de l'Italie. Les beaux-arts y avaient déjà repris une vie nouvelle ; les Italiens les honorèrent du nom de vertu, comme les premiers Grecs les avaient caractérisés du nom de sagesse. Tout tendait à la perfection.

Ces arts, toujours transplantés de Grèce en Italie, se trouvaient dans un terrain favorable où ils fructifiaient tout-à-coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits ; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérèrent trop vite.

François I encouragea des savants, mais qui ne furent que savants : il eut des architectes ; mais il n'eut ni des Michel-Ange ni des Palladio : il voulut en vain établir des écoles de peinture ; les peintres italiens qu'il appela ne firent point d'élèves français. Quelques épigrammes et quelques contes libres composaient toute notre poésie. Rabelais était notre seul livre de prose à la mode, du temps de Henri II.

En un mot, les Italiens seuls avaient tout, si vous en exceptez la musique, qui n'était pas encore perfectionnée, et la philosophie expérimentale, inconnue partout également, et qu'enfin Galilée fit connaître.

Le quatrième siècle est celui qu'on nomme le siècle de Louis XIV, et c'est peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois ensemble. Tous les arts, à

la vérité, n'ont point été poussés plus loin que sous les Médicis, sous les Auguste, et les Alexandre ; mais la raison humaine en général s'est perfectionnée. La saine philosophie n'a été connue que dans ce temps : et il est vrai de dire qu'à commencer depuis les dernières années du cardinal de Richelieu jusqu'à celles qui ont suivi la mort de Louis XIV, il s'est fait dans nos arts, dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée en France ; elle s'est étendue en Angleterre ; elle a excité l'émulation dont avait alors besoin cette nation spirituelle et hardie ; elle a porté le goût en Allemagne, les sciences en Russie ; elle a même ranimé l'Italie qui languissait ; et l'Europe a dû sa politesse et l'esprit de société à la cour de Louis XIV.

Il ne faut pas croire que ces quatre siècles aient été exempts de malheurs et de crimes. La perfection des arts cultivés par des citoyens paisibles n'empêche pas les princes d'être ambitieux, les peuples d'être séditieux, les fanatiques d'être quelquefois remuants et fourbes. Tous les siècles se ressemblent par la méchanceté des hommes, mais je ne connais que ces quatre âges distingués par les grands talents.

Avant le siècle que j'appelle de Louis XIV, et qui commence à peu près à l'établissement de l'académie française, les Italiens appelaient tous les ultramontains du nom de barbares : il faut avouer que les Français méritaient en quelque sorte cette injure. Leurs pères joignaient la galanterie romanesque des Maures à la grossièreté gothique ; ils n'avaient presque aucun des arts aimables ; ce qui prouve que les arts utiles étaient négligés : car, lorsqu'on a perfectionné ce qui est nécessaire, on trouve bientôt le beau et l'agréable, et il n'est pas étonnant que la peinture, la sculpture, la poésie, l'éloquence, la philosophie, fussent presque inconnues à une nation qui, ayant des ports sur l'Océan et sur la Méditerranée, n'avait pourtant point de flotte,

et qui, aimant le luxe à l'excès, avait à peine quelques manufactures grossières.

Les Juifs, les Génois, les Vénitiens, les Portugais, les Flamands, les Hollandais, les Anglais, firent tour-à-tour le commerce de la France, qui en ignorait les principes. Louis XIII, à son avénement à la couronne, n'avait pas un vaisseau ; Paris ne contenait pas quatre cent mille hommes, et n'était pas décoré de quatre beaux édifices ; les autres villes du royaume ressemblaient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la Loire. Toute la noblesse, cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de fossés, opprimait ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étaient presque impraticables ; les villes étaient sans police, l'état sans argent, et le gouvernement presque toujours sans crédit parmi les nations étrangères.

On ne doit pas se dissimuler que, depuis la décadence de la famille de Charlemagne, la France avait langui plus ou moins dans cette faiblesse, parce qu'elle n'avait presque jamais joui d'un bon gouvernement.

Il faut, pour qu'un état soit puissant, ou que le peuple ait une liberté fondée sur les lois, ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction. En France, les peuples furent esclaves jusque vers le temps de Philippe-Auguste ; les seigneurs furent tyrans jusqu'à Louis XI ; et les rois, toujours occupés à soutenir leur autorité contre leurs vassaux, n'eurent jamais ni le temps de songer au bonheur de leurs sujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI fit beaucoup pour la puissance royale, mais rien pour la félicité et la gloire de la nation. François I fit naître le commerce, la navigation, les lettres, et tous les arts ; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France ; et tous périrent avec lui. Henri-le-Grand allait retirer la France des calamités et de la barbarie où trente ans de discorde l'avaient replongée, quand il fut assassiné dans sa capitale, au milieu du peuple dont il commençait à faire le bonheur. Le cardinal de Richelieu, occupé d'abaisser la maison d'Autriche, le calvinisme,

et les grands, ne jouit point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation ; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi, pendant neuf cents années, le génie des Français a été presque toujours rétréci sous un gouvernement gothique, au milieu des divisions et des guerres civiles, n'ayant ni lois ni coutumes fixes, changeant de deux siècles en deux siècles un langage toujours grossier ; les nobles sans discipline, ne connaissant que la guerre et l'oisiveté ; les ecclésiastiques vivant dans le désordre et dans l'ignorance ; et les peuples sans industrie, croupissant dans leur misère.

Les Français n'eurent part ni aux grandes découvertes ni aux inventions admirables des autres nations : l'imprimerie, la poudre, les glaces, les télescopes, le compas de proportion, la machine pneumatique, le vrai système de l'univers, ne leur appartiennent point ; ils faisaient des tournois, pendant que les Portugais et les Espagnols découvraient et conquéraient de nouveaux mondes à l'orient et à l'occident du monde connu. Charles-Quint prodiguait déjà en Europe les trésors du Mexique avant que quelques sujets de François I eussent découvert la contrée inculte du Canada ; mais, par le peu même que firent les Français dans le commencement du seizième siècle, on vit de quoi ils sont capables quand ils sont conduits.

Marlborough.

Aucun général ennemi n'a été plus dangereux pour la France que Jean Churchill, depuis duc de Marlborough ; et par une singularité remarquable, ce fut en servant dans un corps d'armée auxiliaire des Français qu'il fit ses premières armes : ce fut sous l'un des plus illustres capitaines français qu'il reçut les premières leçons de l'art de la guerre.

Lorsqu'en 1675 un boulet de canon frappa Turenne, et plongea ses soldats, ainsi que la France entière, dans une inex-

primable douleur, Churchill servait comme capitaine dans le corps anglais qui faisait partie de l'armée du héros français; et quand de Lorges, digne neveu de Turenne, fit une belle retraite, Churchill mérita que sa valeur et son sang-froid fussent remarqués.

Des intrigues de cour et des torts réels avaient fait destituer Churchill, devenu comte de Marlborough, lorsqu'il finit par triompher de ses ennemis, et obtint, en 1702, sous le règne de la reine Anne, le commandement des troupes combinées d'Angleterre et de Hollande dans les Pays-Bas. Ses succès assurèrent dès lors sa réputation militaire, qui devait prendre encore un si prodigieux accroissement.

La présence d'esprit ne lui fut jamais plus utile que dans une circonstance particulière qui mérite d'être rapportée. Ce général, qui ébranla presque le trône de Louis XIV, manqua, dans cette même année 1702, de tomber dans les mains d'un simple partisan français. Il revenait par eau de Maestricht à La Haye, n'ayant pour escorte que vingt-cinq soldats, quand ce partisan avec trente-cinq hommes du pays de Gueldre, cachés comme lui dans des joncs sur le rivage, saisit la corde de la barque, et l'amena à terre. En un instant les soldats anglais, surpris de la manière la plus brusque et hors d'état de se défendre, furent faits prisonniers. Deux seigneurs hollandais qui étaient avec le comte montrèrent leurs passe-ports aux partisans occupés à piller. Marlborough, sans marquer la moindre émotion, présenta celui de son frère, le général Churchill; il fut pris pour lui, et les assaillants, contents du butin qu'ils avaient fait, permirent à la barque de continuer sa route, après en avoir enlevé le bagage et l'escorte. Quels ne durent pas être leurs regrets lorsqu'ils apprirent que le générallissime des armées combinées leur avait échappé! Les frayeurs du peuple de La Haye avaient été très-vives, et ne purent être égalées que par la joie qu'il éprouva à l'aspect de Marlborough sain et sauf. Peu de temps après il revint en Angleterre et fut créé duc.

Marlborough eut les qualités guerrières de Condé et de Turenne sous qui il fit son apprentissage, mais il n'en eut pas les vertus ; son ambition était excessive, et la soif des richesses lui fit commettre de nombreuses déprédations. Dans l'année 1704 il battit l'électeur de Bavière à Schellenberg, incendia plus de 300 villes de la Bavière, et remporta, de concert avec le prince Eugène, la célèbre victoire de Hochstett sur le général français Tallard et sur l'électeur de Bavière. En 1709 il gagna, sur Villars, la bataille de Malplaquet, victoire plus glorieuse encore que les deux premières, et qui fut le terme de ses succès.

Alexandre — Taxile — Porus.

Lorsque Alexandre-le-Grand, conduit par la victoire, arriva sur les frontières de l'Inde, sa générosité fut mise à l'épreuve d'une manière bien opposée, par deux rois de ce pays. L'un d'eux, nommé Taxile, convaincu de l'impuissance où il était de résister au vainqueur de tant de peuples, lui ouvrit ses états, en lui disant : "Alexandre, à quoi bon nous faire la guerre, et répandre le sang humain, si tu ne viens pas dans l'intention de nous enlever nos fruits et notre eau, les seules choses qui soient nécessaires à notre existence, et que nous défendrions jusqu'à notre dernier soupir ? Quant aux richesses, rien de plus facile que de nous accorder. Si j'en ai plus que toi, je suis prêt à t'en faire part, et, dans le cas contraire, j'accepterai avec reconnaissance tout ce qu'il te plaira de me donner." "Taxile," lui répondit Alexandre, ravi de sa franchise, "ne crois pas que nous nous séparions sans combat. Il sera même à toute outrance, je t'en préviens : prépare-toi donc à me combattre à force de bienfaits, et nous verrons qui de nous vaincra en générosité." Ils se firent en effet de magnifiques présents ; mais ceux d'Alexandre emportèrent la balance.

Moins prudent et moins politique que Taxile, le second monarque indien, nommé Porus, eut la témérité de vouloir risquer les hasards de la guerre. Il déploya toutes ses forces, et livra

une bataille où il fut fait prisonnier, après avoir été couvert de blessures. On le conduisit, dans cet état, devant Alexandre, qui lui demanda comment il voulait qu'on le traitât: "En roi," répondit-il. Ses désirs furent satisfaits. Alexandre lui offrit son amitié, et non content de lui rendre ses états, il y ajouta dans la suite des provinces considérables.

Marius — Vicissitudes humaines.

De tous les illustres proscrits dont l'Histoire Romaine nous a transmis les noms, Caïus Marius est assurément celui dont la fuite a été accompagnée d'événements les plus extraordinaires. A peine est-il sorti de Rome, qu'il est abandonné de ceux qui l'avaient suivi, et contraint de se cacher dans une ferme avec son gendre et quelques autres domestiques. Les vivres lui manquent bientôt, et il se voit dans la nécessité de chercher un autre asile. Un détachement de cavalerie, envoyé à sa poursuite, est près de l'arrêter; il lui échappe, gagne le bord de la mer, y trouve une barque, s'y précipite; mais le gros temps le rejette à terre. Errant, et en proie à la double crainte de mourir de faim, ou de tomber entre les mains de quelqu'un qui le livre à Sylla, il se décide enfin à s'approcher de quelques bergers qu'il aperçoit, et leur demande du pain. Ils lui en donnent, et lui conseillent de se dérober au plus tôt aux recherches d'une troupe de cavaliers qu'ils ont vus rôder dans les environs. Il se sauve dans un bois, et y passe la nuit la plus cruelle. Le lendemain, le besoin de la faim se fait de nouveau sentir; il console ses compagnons d'infortune, et les flatte, en marchant avec eux le long de la côte, de l'espoir d'un sort plus favorable. Tout à coup il voit, d'un côté, des cavaliers qui viennent sur lui à toute bride, et de l'autre, deux petits vaisseaux qui sont à la voile. Il se met aussitôt à la nage avec ses gens; ils abordent le navire, et y sont reçus. Les cavaliers, furieux de voir échapper leur proie, crient du rivage, aux matelots, de leur livrer les proscrits, ou de les jeter à la mer. On délibère, la compassion l'emporte; mais

elle est à l'instant même étouffée. Un des deux équipages débarque le gendre de Marius dans une île ; et Marius lui-même, mis à terre par la plus noire des perfidies, et sous le prétexte de lui permettre de prendre du repos jusqu'au retour du vent qui était tout-à-fait tombé, ne trouve à son réveil, ni vaisseaux, ni matelots, ni domestiques.

Ainsi abandonné, tout autre que lui aurait perdu courage. Il rappelle tout le sien. Un marais s'offre à sa vue ; il le traverse, et arrive à une cabane isolée qu'habitait un pauvre vieillard : "Sauvez-moi," lui dit-il, "je promets de reconnaître un jour le service que je vous demande." Le vieillard s'empresse de le secourir ; mais sa cabane n'étant pas sûre, il le conduit dans le creux d'un rocher. Marius s'y tapit. Un instant après, des cavaliers sortis de Minturne, ville voisine, arrêtent le vieillard, et le menacent de lui ôter la vie, s'il ne leur découvre le lieu où Marius est caché. Il se défend. Marius entend cette dispute, et, craignant que le vieillard ne finisse par céder aux menaces, il se glisse dans l'eau, s'y enfonce jusqu'au menton, et se couvre la tête de roseaux. Les cavaliers s'aperçoivent que l'eau vient d'y être troublée ; ils s'enfoncent à leur tour dans le marais, et ne tardent pas à y saisir l'infortuné proscrit.

Quelques jours se passent pendant lesquels les magistrats de Minturne délibèrent sur le sort de leur prisonnier. Le parti le plus violent l'emporte, celui d'obéir au décret de proscription lancé contre lui. Un bourreau est envoyé dans sa prison ; il entre un poignard à la main, et cherche sa victime à travers l'obscurité profonde qui règne dans le cachot. "Arrête !" s'écrie le vieux général, en lançant sur lui un regard étincelant : "arrête ! oseras-tu frapper Marius ?" Ce regard et ces mots prononcés d'une voix ferme, paralysent le barbare. Le poignard tombe de sa main, et il fuit en disant : Non, jamais je ne pourrai tuer Marius. Cet événement est bientôt connu des magistrats de Minturne ; ils le regardent comme une volonté du Ciel, rendent la liberté à Marius, le comblent de présents, et font

équiper un vaisseau sur lequel il cingle vers l'île où son gendre et ses compagnons avaient été débarqués.

Mais ses malheurs ne sont pas encore à leur terme. Il fait voile vers l'Afrique, où il était connu et révéré. L'eau lui manque, et il est obligé de relâcher en Sicile. Un questeur des Romains, qui gardait cette côte, est sur le point de le prendre, et tue seize des siens. Marius regagne à la hâte son vaisseau, et dirige sa route sur Carthage, où il débarque. Septilius commandait alors en Afrique pour les Romains. Marius, qui n'avait jamais eu aucune espèce de différend avec lui, espérait qu'il ne lui refuserait pas le secours dont il avait un si grand besoin. Espoir trompeur! Septilius, ne voulant se brouiller ni avec la faction de Marius, ni avec celle de Sylla, prend un parti mitoyen; il ordonne au vieux général de se retirer, le menaçant, en cas de désobéissance, de faire mettre à exécution le décret du sénat. Marius, furieux, garde le silence. L'officier porteur de l'ordre de Septilius, lui demande une réponse: "Mon ami," répond alors l'illustre proscrit, "en poussant un profond soupir, dites à celui qui vous envoie que vous avez vu Marius banni de sa patrie, et assis sur les ruines de Carthage." Paroles pleines de sens, et qui rappelaient deux exemples terribles des vicissitudes humaines.

Obligé de fuir encore, Marius se rend dans une petite île voisine; où il est joint par quelques compagnons de son infortune, entre autres par son fils. Mais, pendant qu'ils se livrent tous deux au plaisir qu'ils ont de se revoir, après avoir couru de si grands dangers, un autre plus grand encore est près de les accabler. La plage se trouve tout à coup couverte de cavaliers envoyés par le roi de Numidie, à la poursuite de Marius qui vient de quitter furtivement ses états. Une barque se rencontre heureusement. Marius et son fils s'y précipitent, et ils se réfugient dans l'île de Cercina, où ils attendent que les grands événements, qui se préparent à Rome, leur permettent d'y retourner.

Denys-le-Tyran et Damoclès.

L'HOMME est naturellement porté à ne juger que sur l'apparence. Voit-il quelqu'un au faîte des grandeurs, comblé des dons de la fortune, il le croit heureux, et envie son sort. Il ignore qu'au sein même de la prospérité, il y a des peines, et que souvent elles sont plus cuisantes dans cet état que dans l'infortune même. Denys, tyran de Syracuse, accablé de frayeurs mortelles, et réduit à se faire servir par ses filles, tant il se méfiait de tout le monde, paraissait à ceux qui ne connaissaient pas l'agitation de son âme, le plus fortuné des mortels. Un de ses courtisans, nommé Damoclès, se plaisait surtout à vanter son bonheur: "Voulez-vous," lui dit Denys, "fatigué de l'entendre parler de la sorte, jouir de ce bonheur pendant l'espace d'un jour?" Damoclès y consentit. Le tyran l'invite alors à dîner pour le lendemain, et le fait placer sur un lit magnifique, tissu d'or et de soie. Les mets les plus délicats, les vins les plus renommés lui sont servis, et des esclaves d'une rare beauté, attentifs au moindre de ses gestes, ne lui laissent pas le temps de désirer. Il nage dans la joie, et fait des vœux pour que le bonheur qui l'enivre dure toujours. Mais au moment où la volupté semble épuiser pour lui ses plus douces faveurs, il aperçoit sur sa tête une épée suspendue, et qui ne tient qu'à un cheveu. Une sueur froide le saisit aussitôt: richesses, magnificence, volupté, tout disparaît, et il ne voit plus que la fatale épée. Revenu de son erreur, il supplie le tyran de lui permettre de se retirer, et déclare qu'un semblable bonheur n'est qu'un long et insupportable supplice.

Elizabeth, reine d'Angleterre.

ELIZABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen, naquit en 1533. Son père l'avait d'abord déclarée incapable de régner; mais il révoqua cet arrêt par son testa-

ment, et Elizabeth monta sur le trône à la mort de Marie, sa sœur, en 1558. Un de ses premiers actes fut de rétablir la religion protestante que Marie avait proscrite, et de se constituer chef de l'église. Elle rendit son royaume prospère en faisant fleurir l'agriculture, le commerce, en créant une marine, en portant l'économie dans les finances. Mais elle ternit sa gloire par sa conduite envers l'infortunée reine d'Ecosse, Marie Stuart. Irritée contre cette princesse qui avait eu l'imprudence de prendre le titre de reine d'Angleterre, mais dont le plus grand tort était de l'emporter sur elle en beauté, elle excita des troubles dans ses états, l'attira en Angleterre où elle la retint prisonnière, l'impliqua dans une accusation d'attentat contre sa personne et la fit enfin décapiter en 1587. Philippe II, roi d'Espagne, sous le prétexte de venger cette mort, arma contre l'Angleterre une flotte formidable, l'*invincible armada*; mais cette flotte fut en peu de temps détruite par la tempête et par les efforts de Drake et d'autres marins anglais en 1588. Elizabeth envoya ensuite des secours à Henri IV, occupé à conquérir son royaume en 1590, réprima les Irlandais que l'Espagne avait soulevés en 1600, et soutint plusieurs fois les Pays-Bas attaqués par l'Espagne. La main de cette princesse fut demandée par plusieurs souverains, et le parlement la pressa plus d'une fois de faire un choix, mais elle ne voulut jamais se marier. Elle eut cependant plusieurs favoris : les plus célèbres sont Dudley, comte de Leicester, et Robert comte d'Essex. Ce dernier s'étant révolté contre elle, elle le fit condamner à mort ; mais à peine la sentence était-elle exécutée qu'elle en conçut une vive douleur ; elle mourut peu après, en 1603. Elle désigna pour son successeur Jacques, roi d'Ecosse, et fils de Marie Stuart. Elizabeth gouverna avec un despotisme presque absolu et convoqua très-rarement le parlement. Cette princesse réunissait aux qualités d'un grand roi toutes les faiblesses d'une femme, coquetterie, vanité, jalousie, fausseté.

La Peste d'Athènes.

Jamais ce fléau terrible ne ravagea tant de climats. Sorti de l'Ethiopie, il avait parcouru l'Egypte, la Libye, une partie de la Perse, l'île de Lemnos, et d'autres lieux encore. Un vaisseau marchand l'introduisit sans doute au Pirée, où il se manifesta d'abord; de là il se répandit avec fureur dans la ville, et surtout dans ces demeures obscures et malsaines, où les habitants de la campagne se trouvaient entassés.

Le mal attaquait successivement toutes les parties du corps: les symptômes en étaient effrayants, les progrès rapides, les suites presque toujours mortelles. Dès les premières atteintes, l'âme perdait ses forces, le corps semblait en acquérir de nouvelles, et c'était un cruel supplice de résister à la maladie, sans pouvoir résister à la douleur. Les insomnies, les terreurs, des sanglots redoublés, des convulsions effrayantes, n'étaient pas les seuls tourments réservés aux malades. Une chaleur brûlante les dévorait intérieurement. Couverts d'ulcères et de taches livides, les yeux enflammés, la poitrine oppressée, les entrailles déchirées, exhalant une odeur fétide de leur bouche souillée d'un sang impur, on les voyait se traîner dans les rues, pour respirer plus librement; et ne pouvant éteindre la soif brûlante dont ils étaient consumés, se précipiter dans des puits ou dans des rivières couvertes de glaçons.

La plupart périssaient au septième ou au neuvième jour. S'ils prolongeaient leur vie au delà de ces termes, ce n'était que pour éprouver une mort plus douloureuse et plus lente.

Ceux qui ne succombaient pas à la maladie n'en étaient presque jamais atteints une seconde fois. Faible consolation! car ils n'offraient plus aux yeux que les restes infortunés d'eux-mêmes. Les uns avaient perdu l'usage de plusieurs de leurs membres; les autres ne conservaient aucune idée du passé: heureux sans doute d'ignorer leur état; mais ils ne pouvaient reconnaître leurs amis.

Le même traitement produisait des effets tour à tour salutaires et nuisibles : la maladie semblait braver les règles de l'expérience. Comme elle infestait aussi plusieurs provinces de la Perse, le Roi Artaxerxès résolut d'appeler à leur secours le célèbre Hippocrate, qui était alors dans l'île de Cos : il fit briller à ses yeux de l'or et des dignités ; mais le grand homme répondit au grand Roi qu'il n'avait ni besoins, ni désirs, et qu'il se devait aux Grecs plutôt qu'à leurs ennemis. Il vint ensuite offrir ses services aux Athéniens, qui le reçurent avec d'autant plus de reconnaissance, que la plupart de leurs médecins étaient morts victimes de leur zèle ; il épuisa les ressources de son art, et exposa plusieurs fois sa vie. S'il n'obtint pas tout le succès que méritaient de si beaux sacrifices et de si grands talents, il donna du moins des consolations et des espérances. On dit que, pour purifier l'air, il fit allumer des feux dans les rues d'Athènes ; d'autres prétendent que ce moyen fut employé, avec quelque succès, par un médecin d'Agrigente, nommé Acron.

On vit, dans les commencements, de grands exemples de piété filiale, d'amitié généreuse ; mais comme ils furent presque toujours funestes à leurs auteurs, ils ne se renouvelèrent que rarement dans la suite. Alors les liens les plus respectables furent brisés ; les yeux, près de se fermer, ne virent de toutes parts qu'une solitude profonde, et la mort ne fit plus couler de larmes.

Cet endurcissement produisit une licence effrénée. La perte de tant de gens de bien, confondus dans un même tombeau avec les scélérats, le renversement de tant de fortunes, devenues tout à coup le partage ou la proie des citoyens les plus obscurs, frappèrent vivement ceux qui n'ont d'autre principe que la crainte. Persuadés que les Dieux ne prenaient plus d'intérêt à la vertu, et que la vengeance des lois ne serait pas aussi prompte que la mort dont ils étaient menacés, ils crurent que la fragilité des choses humaines leur indiquait l'usage qu'ils en devaient

faire, et que, n'ayant plus que peu de moments à vivre, ils devaient du moins les passer dans le sein des plaisirs.

Au bout de deux ans, la peste parut se calmer. Pendant ce repos, on s'aperçut plus d'une fois que le germe de la contagion n'était pas détruit: il se développa dix-huit mois après; et, dans le cours d'une année entière, il se produisit les mêmes scènes de deuil et d'horreur. Sous l'une et l'autre époque, il périt un très-grand nombre de citoyens, parmi lesquels il faut compter près de cinq mille hommes en état de porter les armes. La perte la plus irréparable fut celle de Périclès, qui, dans la troisième année de la guerre, mourut des suites de la maladie.

Cromwell.

Les officiers seuls déclarèrent Cromwell protecteur des trois royaumes en 1653. On envoya chercher le maire de Londres et les aldermans. Cromwell fut installé à Vhitehall, dans le palais des rois, où il prit dès lors son logement. On lui donna le titre d'*altesse*, et la ville de Londres l'invita à un festin avec les mêmes honneurs qu'on rendait aux monarques. C'est ainsi qu'un citoyen obscur du pays de Galles parvint à se faire roi sous un autre nom, par sa valeur, secondée de son hypocrisie.

Il était âgé alors de près de cinquante ans, et en avait passé quarante sans aucun emploi ni civil ni militaire. A peine était-il connu, en 1642, lorsque la chambre des communes, dont il était membre, lui donna une commission de major de cavalerie. C'est de là qu'il parvint à gouverner la chambre et l'armée, et que, vainqueur de Charles I et de Charles II, il monta en effet sur leur trône, et régna, sans être roi, avec plus de pouvoir et plus de bonheur qu'aucun roi. Il choisit d'abord, parmi les seuls officiers compagnons de ses victoires, quatorze conseillers, à chacun desquels il assigna mille livres sterling de pension. Les troupes étaient toujours payées un mois d'avance, les magasins fournis de tout; le trésor public, dont il disposait, était rempli de trois cent mille livres sterling; il en avait cent

cinquante mille en Irlande. Les Hollandais lui demandèrent la paix, et il en dicta les conditions, qui furent qu'on lui paierait trois cent mille livres sterling, que les vaisseaux des Provinces-unies baisseraient pavillon devant les vaisseaux anglais, et que le jeune prince d'Orange ne serait jamais rétabli dans les charges de ses ancêtres. C'est ce même prince qui détrôna depuis Jacques II, dont Cromwell avait détrôné le père.

Toutes les nations courtisèrent à l'envie le protecteur. La France rechercha son alliance contre l'Espagne, et lui livra la ville de Dunkerque. Ses flottes prirent sur les Espagnols la Jamaïque, qui est restée à l'Angleterre. L'Irlande fut entièrement soumise, et traitée comme un pays de conquête. On donna aux vainqueurs les terres des vaincus, et ceux qui étaient le plus attachés à leur patrie périrent par la main des bourreaux.

Cromwell, gouvernant en roi, assemblait des parlements ; mais il s'en rendait le maître, et les cassait à sa volonté. Il découvrait toutes les conspirations contre lui, et prévint tous les soulèvements. Il n'y eut aucun pair du royaume dans ces parlements qu'il convoquait ; tous vivaient obscurément dans leurs terres. Il eut l'adresse d'engager un de ces parlements à lui offrir le titre de roi (1656), afin de le refuser et de mieux conserver la puissance réelle. Il menait dans le palais des rois une vie sombre et retirée, sans aucun faste, sans aucun excès. Le général Ludlow, son lieutenant en Irlande, rapporte que, quand le protecteur y envoya son fils, Henri Cromwell, il l'envoya avec un seul domestique. Ses mœurs furent toujours austères ; il était sobre, tempérant, économe, sans être avide du bien d'autrui, laborieux et exact dans toutes les affaires. Sa dextérité ménageait toutes les sectes, ne persécutant ni les catholiques, ni les anglicans, qui alors à peine osaient paraître : il avait des chapelains de tous les partis ; enthousiaste avec les fanatiques, maintenant les presbytériens qu'il avait trompés et accablés, et qu'il ne craignait plus ; ne donnant sa confiance qu'aux indé-

pendants, qui ne pouvaient subsister que par lui, et se moquant d'eux quelquefois avec les théistes. Il se délassait quelquefois avec eux aux dépens des insensés qui lui avaient frayé le chemin du trône, l'évangile à la main. C'est par cette conduite qu'il conserva jusqu'à sa mort son autorité cimentée de sang, et maintenue par la force et par l'artifice.

La nature, malgré sa sobriété, avait fixé la fin de sa vie à cinquante-cinq ans (1658). Il mourut d'une fièvre ordinaire, causée probablement par l'inquiétude attachée à la tyrannie; car dans les derniers temps il craignait toujours d'être assassiné; il ne couchait jamais deux nuits de suite dans la même chambre. Il mourut après avoir nommé Richard Cromwell son successeur. A peine eut-il expiré qu'un de ses chapelains, presbytérien, nommé Herry, dit aux assistants: "Ne vous alarmez pas: s'il a protégé le peuple de Dieu tant qu'il a été parmi nous, il le protégera bien davantage à présent qu'il est monté au ciel, où il sera assis à la droite de Jésus-Christ." Le fanatisme était si puissant, et Cromwell si respecté, que personne ne rit d'un pareil discours.

Quelques intérêts divers qui partageassent tous les esprits, son fils Richard Cromwell fut proclamé paisiblement protecteur dans Londres. Le conseil ordonna des funérailles plus magnifiques que pour aucun roi d'Angleterre: on choisit pour modèle les solennités pratiquées à la mort du roi d'Espagne, Philippe II. Il est à remarquer qu'on avait représenté Philippe II en purgatoire, pendant deux mois, dans un appartement tendu de noir, éclairé de peu de flambeaux, et qu'ensuite on l'avait représenté dans le ciel, le corps sur un lit brillant d'or, dans une salle tendue de même, éclairée de cinq cents flambeaux, dont la lumière, renvoyée par des plaques d'argent, égalait l'éclat du soleil. Tout cela fut pratiqué pour Olivier Cromwell; on le vit sur son lit de parade, la couronne en tête, et un sceptre d'or à la main. Le peuple ne fit nulle attention ni à cette imitation d'une pompe catholique, ni à la profusion. Le cadavre embaumé, que Charles II

fit exhumer depuis et porter au gibet, fut enterré dans le tombeau des rois.

Féodalité ou régime féodal.

On nomme ainsi un état de choses né, au moyen âge, de l'envahissement et de la conquête de l'Empire romain par les Barbares, et qui consistait dans une espèce de confédération de seigneurs investis chacun d'un pouvoir souverain dans leurs propres domaines, mais inégaux en puissance, subordonnés entre eux, et ayant des devoirs et des droits réciproques. De là, une distinction entre les seigneurs suzerains et les vassaux ou feudataires. Le vassal était celui qui, ayant reçu à titre de récompense une propriété territoriale nommé bénéfice ou fief, se trouvait par là dans la dépendance du donateur, auquel il devait foi et hommage. Le suzerain était celui qui, ayant conféré le fief, avait droit à l'obéissance du vassal. Du reste, le même seigneur pouvait être suzerain pour certains fiefs (ceux qu'il avait conférés), et vassal pour d'autres (ceux qu'il avait reçus).

Le système féodal paraît avoir existé en germe de temps immémorial chez les Germains ; il fut régulièrement établi en Gaule à l'époque de la conquête des Francs; toutes les terres conquises furent alors divisées en alleux ou terres libres dévolues par le sort à des chefs indépendants, et en bénéfices ou fiefs (comme on les nomma plus tard), terres concédées par un chef à ses compagnons d'armes en récompense des services qu'ils lui avaient rendus à la guerre. Dans l'origine presque tous les bénéfices étaient amovibles ; quelques-uns étaient viagers ; mais bientôt ils devinrent pour la plupart héréditaires ; néanmoins il y eut longtemps à la fois des fiefs temporaires, des fiefs viagers et des fiefs perpétuels. En France, l'hérédité des fiefs fut sanctionnée en 587 par le traité d'Andelot ; elle le fut de nouveau trois siècles après par l'édit de Quierzy-sur-Oise (877), qui étendit l'hérédité aux gouvernements des provinces de l'empire carlovingien. De ce moment commence la véritable époque

féodale ; les possesseurs des fiefs devenus héréditaires accrurent facilement leur puissance sous les derniers Carlovingiens, et les grands feudataires devinrent de fait indépendants. En 987, Hugues Capet consomma le triomphe de la féodalité en renversant la dynastie régnante ; mais aussi dès la même époque commence la lutte du pouvoir royal contre la féodalité. Hugues Capet et ses premiers successeurs ne sont encore vraiment rois que dans leurs propres domaines. Louis VI fut le premier qui sut rendre à la royauté le rang qui lui appartenait. L'établissement des communes, en fournissant aux rois un auxiliaire contre la puissance des vassaux ; les croisades, en forçant les seigneurs d'engager à la couronne des domaines qu'ils ne purent depuis recouvrer, portèrent les premiers coups à la féodalité ; Philippe-Auguste, saint Louis, Philippe-le-Bel, soit par la force des armes, soit par jugement, achat, donation, succession, réunirent nombre de fiefs au domaine royal. Leurs successeurs, devenus plus forts, attaquèrent victorieusement les priviléges des feudataires ; enfin, Louis XI et Richelieu portèrent les derniers coups à la féodalité. La révolution française acheva d'en faire disparaître les dernières traces.

En Allemagne, la féodalité s'établit comme en France ; mais elle eut un autre résultat ; les empereurs furent trop faibles pour lutter contre leurs grands vassaux. De là la multiplicité des petits états indépendants que renferme encore aujourd'hui cette contrée.

Il faut aimer les lettres.

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de mar-

cher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre ; et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada : premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverais pas les mêmes secours chez les Missouris ; secondement, parce que la guerre est portée dans ce pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage aussi utile qu'immense, de l'Encyclopédie.

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Œdipe ; une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi. . . . .
Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine, me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, et jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations ? Que je ne dois pas me plaindre ; que Pope, Descartes, Bayle, le Camoëns, et cent autres ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature, et à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout temps ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant. Le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécile Lépide lisaient peu Platon et Sophocle; et pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement Auguste, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemy, et que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes depuis Thamas Kouli-Khân, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent; elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles; vous êtes comme Achille qui s'emporte contre la gloire, et comme le père Mallebranche, dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque dans tous les temps et dans tous les lieux elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchants

corrompent les douceurs ; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices que l'on y essuie ; comme il faut aimer et servir l'Etre suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.

M. Chapuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise ; il faudrait la venir rétablir dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter de nos herbes.

Je suis très-philosophiquement et avec la plus tendre estime, etc.

Des Funérailles des Romains.

Les anciens avaient le plus grand soin de rendre aux morts les derniers devoirs, persuadés que les âmes dont les corps demeuraient sans sépulture, n'étaient point admises dans le séjour des bienheureux, ou du moins qu'elles étaient errantes sur les bords du Styx, avant de pouvoir entrer dans l'Elysée. Aussi, lorsqu'on apprenait qu'un mort n'avait pas été inhumé, et qu'on ne pouvait retrouver son corps, on lui élevait un cénotaphe qui était un tombeau vide. L'endroit où l'on élevait ce tombeau, n'était cependant pas regardé comme sacré ; si l'on retrouvait le corps, on l'enterrait aussitôt. Celui qui manquait à ce devoir, était censé très-coupable, et il immolait une truie à Cérès pour expier son crime. La crainte qu'avaient les anciens de demeurer sans sépulture, faisait qu'ils n'appréhendaient aucun genre de mort plus que le naufrage, et que, pendant leur vie, ils avaient grand soin de désigner des endroits particuliers pour se faire enterrer. Voici l'ordre que les Romains gardaient dans les Funérailles.

Lorsque quelqu'un était près d'expirer, ceux de ses proches, qui étaient présents, recevaient son dernier soupir ; et ceux qui le touchaient de plus près, lui fermaient les yeux, sans doute afin de rendre les approches de la mort moins effrayantes. On les lui ouvrait quand il était sur le bûcher. Dès que les yeux du mort étaient fermés, on l'appelait trois ou quatre fois par intervalles ; cela se nommait *conclamare*, d'où est venue l'expres-

sion *conclamatum* est, pour dire qu'une chose n'existe plus. Ensuite, le cadavre étant posé à terre, et lavé avec de l'eau chaude, on le faisait embaumer par un homme appelé *pollinctor*, qui était un domestique de celui qu'on nommait *libitinarius*. Celui-ci vendait, dans le temple de la déesse Libitine, tout ce qui était nécessaire pour les Funérailles. Ceux qui gardaient le mort, ceux qui le portaient, les pleureuses qu'on louait, et ceux qui le faisaient brûler, étaient autant de gens du libitinaire. Quand le mort était embaumé, on le revêtait de l'habit qu'il avait coutume de porter de son vivant ; par exemple, de la toge pour les citoyens, et de la prétexte pour les magistrats ; ensuite on le couronnait, et on l'exposait sur un lit de parade, dans le vestibule de la maison, les pieds et le visage tournés du côté de la porte, comme s'il eût été près de sortir ; et l'on y plaçait un homme pour le garder. On ne manquait pas de mettre une obole dans la bouche du mort, pour son droit de passage sur le Styx ; car on était persuadé que le nautonnier Caron ne le passerait pas sans cette pièce de monnaie. Si le mort était un homme riche, on plantait devant sa maison un cyprès consacré à Pluton, parce que cet arbre ne repousse jamais, quand une fois il est coupé. Quelques-uns prétendent que cette coutume s'observait, de peur que le pontife n'entrât dans quelque maison qui pût le souiller.

Après le huitième jour (car on laissait le mort exposé pendant sept jours, afin qu'il eût le temps de revenir, s'il n'était qu'en léthargie), un crieur public convoquait le peuple pour célébrer les Funérailles, auxquelles il assistait ordinairement en foule. Le cadavre était porté dans un lit, ou sur une litière couverte d'un magnifique tapis. Si c'était un homme riche, la litière était portée par les plus proches parents du mort ; si c'était un homme distingué par son rang, elle l'était par les gens les plus qualifiés de la ville ; si le mort était pauvre, il était porté par quatre porteurs publics ; s'il était de basse extraction, il était porté sur une espèce de civière, appelée *sandapila*. Les Funérailles les plus magnifiques étaient celles du censeur.

Lorsque le héraut avait fait sa dernière conclamation, le convoi se mettait en marche. Le désignateur (c'était à peu près ce que nous appelons maître des cérémonies), vêtu de noir, aussi bien que les licteurs, mettait en ordre ceux qui assistaient à cette pompe funèbre. On voyait marcher à la tête un joueur de flûte qui exécutait un air à la louange du défunt. Les convois des grands étaient, outre cela, accompagnés de trompettes qui annonçaient que le défunt n'était mort ni par le poison, ni par le fer. Des pleureuses, louées exprès, chantaient les louanges du mort; elles rapportaient quelquefois les passages des poëtes les plus célèbres, qui étaient analogues aux circonstances présentes. On portait dans ce convoi les marques des honneurs que le mort avait reçus, comme les dépouilles qu'il avait remportées sur les ennemis, les ornements de son triomphe, les présents qu'il avait obtenus à cause de sa valeur, etc. On portait toutes ces marques d'honneur renversées, comme cela se pratique encore aujourd'hui; on portait aussi les portraits des ancêtres du défunt; et un grand nombre de torches éclairaient la cérémonie. Les esclaves que le mort avait mis en liberté, par son testament, paraissaient dans la pompe funèbre, ayant sur la tête le bonnet qui était le signe de leur liberté. Suivaient les parents du mort; si ses enfants y étaient, les fils allaient, la tête couverte, et les filles, la tête nue. Les amis du défunt y assistaient aussi en deuil, les cheveux épars, et sans aucun ornement; les chevaliers, par exemple, déposaient leurs anneaux d'or et leurs colliers; ce qui se faisait aussi dans un deuil public. Les parents du mort tenaient leurs maisons fermées pendant quelques jours, comme cela se fait encore parmi nous. Pour brûler le cadavre, qu'on renfermait auparavant dans une toile d'asbeste, autrement d'amiante, on élevait un bûcher en forme d'autel ou de tour, construit avec du bois fort combustible, autour duquel on plantait des cyprès. Quand on était arrivé au bûcher, on y plaçait le corps qu'on arrosait de liqueurs précieuses, et les plus proches parents y mettaient le feu en détournant le visage. On y jetait les armes et les plus riches

habits du mort; ses parents coupaient leurs cheveux et les jetaient également sur le bûcher. Pendant que le corps brûlait, on répandait devant le bûcher du sang humain qui appaisait, à ce qu'ils croyaient, les mânes du défunt. Ce sang était autrefois celui des prisonniers ou des esclaves; mais dans la suite, ce fut celui des gladiateurs, qu'on appela à cet effet *bustuarii*, de *bustum*, bûcher. L'endroit où le corps était brûlé, se nommait *ustrina*.

Lorsque le corps était consumé, on éteignait les flammes avec du vin, dans la suite ce fut avec de l'eau; et les parents du mort recueillaient ses os et ses cendres dans une urne où ils mêlaient des fleurs et des liqueurs odoriférantes. Puis un prêtre jetait trois fois de l'eau pure sur l'assemblée pour la purifier; et, tout le monde étant sur le point de se retirer, on disait un dernier adieu à celui qui venait d'être brûlé. La formule était à peu près celle-ci: Adieu pour toujours; nous vous suivrons tous dans l'ordre que la nature voudra. Enfin, une des pleureuses, ou quelqu'autre, congédiait tout le monde, en disant, *on peut s'en aller*. On renfermait l'urne dans un tombeau sur lequel on mettait une inscription, avec une prière, afin que les os du mort reposassent paisiblement.

Lorsque chacun était de retour chez soi, les parents et les amis du mort étaient invités à un repas, qu'on appelait festin funèbre. Avant de se mettre à table, ils se lavaient pour se purifier. Quand c'était un homme riche, on donnait un festin au peuple, ou bien on lui faisait distribuer de la viande crue: Ce festin s'appelait *silicernium*. Le neuvième jour après les Funérailles, on célébrait une fête appelée *novemdialia*. Enfin, le dixième jour, qu'on nommait *denicales feriæ*, on purifiait la maison qui avait été souillée par la mort de celui dont on avait célébré les Funérailles.

Les Romains avaient emprunté des Egyptiens la coutume qu'ils avaient d'embaumer les morts. En Egypte, plusieurs ministres étaient employés à cette sorte de cérémonie. Quand

on avait ôté la cervelle et les entrailles du mort, on le remplissait d'un grand nombre d'aromates. Le corps, ainsi embaumé, était rendu aux parents du défunt, qui l'enfermaient dans une espèce d'armoire faite sur la mesure du mort; et, dans cet état, on le plaçait au fond du sépulcre qui lui était destiné.

Activité de Charles XII.

Jamais peut-être aucun prince ne fut plus actif que Charles XII, roi de Suède. Durant son séjour à Bender, il s'occupait, soit à monter à cheval, soit à exercer ses soldats. Toujours levé avant le soleil, il lassait trois chevaux par jour. Seulement il jouait quelquefois aux échecs avec le général Poniatowski, ou avec Grothusen, son trésorier. Ceux qui voulaient lui plaire, l'accompagnaient dans ses cavalcades, et étaient en bottes tout le jour. Ayant quitté les états du Grand-Seigneur, il prit sa route par l'Allemagne; et après seize jours de course, non sans danger d'être arrêté plus d'une fois, il arriva, le 21 novembre 1714, à une heure après minuit, aux portes de la citadelle de Stralsund. Le roi cria à la sentinelle, qu'il était un courrier dépêché de Turquie par le roi de Suède, et qu'il fallait qu'on le fît parler, dans le moment, au général Ducker, gouverneur de la place. La sentinelle répondit qu'il était tard; que le gouverneur était couché; qu'il fallait attendre le point du jour. Le roi répliqua qu'il venait pour des affaires importantes, et déclara que, si l'on n'allait pas réveiller le gouverneur, il y en aurait plusieurs de pendus le lendemain matin. Un sergent alla enfin réveiller Ducker, qui s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suède. On fit ouvrir les portes, et l'on introduisit le prétendu courrier dans la chambre. Ducker, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi. Charles le prenant par le bras: "Eh quoi!" dit-il, "mes plus fidèles sujets m'ont-ils oublié?" Le gouverneur reconnut le monarque. Il n'en pouvait croire ses yeux. Il se jette en bas du lit; il embrasse les genoux de son maître, en versant des larmes de joie.

La nouvelle en fût répandue à l'instant dans la ville. Tout le monde se leva. Les soldats vinrent entourer la maison du gouverneur. Les rues se remplirent d'habitants, qui se demandaient les uns aux autres : "Est-il vrai que le roi est ici ?" On fit des illuminations à toutes les fenêtres : le vin coula dans les rues, à la lumière de mille flambeaux, et au bruit de l'artillerie. Cependant, on mena Charles XII au lit. Il y avait seize jours qu'il ne s'était couché. Il fallut lui couper ses bottes sur les jambes, qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge, ni habit. On lui fit à la hâte une garde-robe de tout ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revue de ses troupes, et visiter les fortifications. Le jour même, il envoya de tous côtés ses ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis.

Attentat contre Louis XV.

Le roi fut assassiné, le 5 janvier, dans la cour de Versailles, en présence de son fils, au milieu de ses gardes et des grands officiers de sa couronne. Voici comment cet étrange événement arriva.

Un misérable de la lie du peuple, nommé Robert-François Damiens, né dans un village auprès d'Arras, avait été longtemps domestique à Paris dans plusieurs maisons; c'était un homme dont l'humeur sombre et ardente avait toujours ressemblé à la démence.

Les murmures généraux qu'il avait entendus dans les places publiques, dans la grand'salle du palais et ailleurs, allumèrent son imagination. Il alla à Versailles comme un homme égaré; et dans les agitations que lui donnait son dessein inconcevable, il demanda à se faire saigner dans son auberge. Le physique a une si grande influence sur les idées des hommes, qu'il protesta depuis, dans ses interrogatoires, "que s'il avait été saigné comme il le demandait, il n'aurait pas commis son crime."

Son dessein était le plus inoui qui fût jamais tombé dans la tête d'un monstre de cette espèce; il ne prétendait pas tuer le roi, comme en effet il le soutint depuis, et comme malheureusement il l'aurait pu, mais il voulait le blesser; c'est ce qu'il déclara dans son procès criminel devant le parlement:

"Je n'ai point eu intention de tuer le roi: je l'aurais tué si j'avais voulu; je ne l'ai fait que pour que Dieu pût toucher le roi, et le porter à remettre toutes choses en place, et la tranquillité dans ses états; et il n'y a que l'archevêque de Paris seul qui est cause de tous ces troubles."

Cette idée avait tellement échauffé sa tête, que, dans un autre interrogatoire, il dit:

"J'ai nommé des conseillers au parlement, parce que j'en ai servi un, et parceque presque tous sont furieux de la conduite de M. l'archevêque." En un mot le fanatisme avait aliéné l'esprit de ce malheureux.

Tous les assassinats des princes chrétiens ont eu cette cause. Le roi de Portugal n'avait été assassiné qu'en vertu de la décision de trois fanatiques. On sait assez que les rois de France Henri III et Henri IV ne périrent que par des mains fanatiques; mais il y avait cette différence que Henri III et Henri IV furent tués parce qu'ils paraissaient ennemis du pape, et que Louis XV fut assassiné parce qu'il semblait vouloir complaire au pape.

L'assassin s'était muni d'un couteau à ressort, qui d'un côté portait une longue lame pointue, et de l'autre un canif à tailler les plumes, d'environ quatre pouces de longueur. Il attendait le moment où le roi devait monter en carrosse pour aller à Trianon. Il était près de six heures; le jour ne luisait plus; le froid était excessif: presque tous les courtisans portaient de ces manteaux qu'on nomme par corruption redingotes. L'assassin, ainsi vêtu, pénètre vers la garde, heurte en passant le dauphin, se fait place à travers la garniture des gardes du corps et des Cent-Suisses, aborde le roi, le frappe de son canif à la cinquième côte, remet son couteau dans sa poche, et reste le chapeau sur

la tête. Le roi se sent blessé, se retourne, et à l'aspect de cet inconnu qui était couvert, et dont les yeux étaient égarés, il dit: "C'est cet homme qui m'a frappé, qu'on l'arrête, et qu'on ne lui fasse point de mal."

Tandis que tout le monde était saisi d'effroi et d'horreur, qu'on portait le roi dans son lit, qu'on cherchait les chirurgiens, qu'on ignorait si la blessure était mortelle, si le couteau était empoisonné, le parricide répéta plusieurs fois: "Qu'on prenne garde à monseigneur le dauphin, qu'il ne sorte pas de la journée."

Du Triomphe chez les Romains.

Le mot *triomphe* vient du grec (*thriambos*) qui signifie la même chose. C'était un honneur public et solennel qu'on rendait aux généraux d'armée qui avaient remporté quelque victoire célèbre.

Il y avait chez les Romains deux sortes de triomphes: le grand qu'ils appelaient simplement *triomphe*, et le petit qu'ils nommaient *ovation*. Les triomphes étaient aussi distingués en terrestre et en naval, selon que les combats s'étaient livrés sur mer ou sur terre.

Le triomphe se faisait ordinairement par une entrée magnifique et solennelle, accompagnée des acclamations publiques; mais on n'accordait cet honneur qu'à un dictateur, à un consul, ou à un préteur; et si on l'a accordé à quelques commandants qui n'étaient pas revêtus de ces charges, c'était par un privilége particulier.

Le général d'armée qui demandait le triomphe, était obligé de quitter le commandement de l'armée, et de rester hors de la ville de Rome, jusqu'à ce que cet honneur lui eût été accordé. Pour l'obtenir, il écrivait une lettre au sénat, et il lui envoyait la relation de la victoire qu'il avait remportée, ou des conquêtes qu'il avait faites. Le sénat s'assemblait dans le temple de Mars, où il faisait faire la lecture de la lettre et de la relation; et quand

les questeurs et les centurions de l'armée, qui avaient été témoins de ce qui s'était passé, assuraient avec serment que la relation était fidèle, et qu'il y avait eu au moins cinq mille hommes de tués du côté des ennemis, il rendait son décret; ensuite on assemblait le peuple, qui approuvait le triomphe, et rendait au général le commandement de l'armée.

Le triomphateur, la tête ceinte de laurier, commençait par haranguer le peuple et les soldats assemblés dans un même lieu; il distribuait ses présents et une partie des dépouilles des ennemis; ensuite on se mettait en ordre de marche dès la porte appelée *triomphale*. Les trompettes marchaient à la tête; les taureaux qui étaient destinés pour le sacrifice, suivaient couronnés de fleurs, ornés de bandelettes et quelquefois ayant les cornes dorées. On voyait ensuite les dépouilles des ennemis portées par de jeunes soldats, ou dans des chariots; on y portait aussi les images des villes prises, des provinces conquises et des nations subjuguées: et ces images étaient d'or ou d'argent, de bois doré, d'ivoire ou de cire. Venaient ensuite les capitaines ou les rois captifs, chargés de chaînes de fer, d'or ou d'argent, et la tête rasée, pour marque de leur servitude: ils étaient accompagnés de joueurs de flûtes et de harpes, et de plusieurs officiers de l'armée. Celui qui terminait cette marche triomphale, était un bouffon qui, pour rehausser la gloire du vainqueur, insultait aux vaincus. Enfin le triomphateur, précédé du sénat et des troupes romaines, paraissait élevé sur un char tiré par quatre chevaux blancs et attelés de front; mais il y eut quelques empereurs dont le char de triomphe fut traîné par des éléphants, par des tigres ou par des cerfs. Arrivé au Capitole, le triomphateur sacrifiait deux taureaux blancs, et donnait ensuite un festin magnifique; puis il était reconduit avec honneur à son palais. Pendant la pompe triomphale, un officier public qui était près de celui qui recevait les honneurs du triomphe, prononçait à haute voix ces paroles: "Souvenez-vous que vous êtes homme, et songez à l'avenir." Il l'avertissait, par là, de ne pas se laisser éblouir par l'éclat et les honneurs du triomphe.

La couronne du triomphateur fut d'abord de laurier, puis d'or. En outre, on portait devant son char plusieurs couronnes d'or, dont les provinces lui avaient fait présent pour servir d'ornement à son triomphe. Sa robe était de pourpre, ornée de figures de palmes en broderie d'or : il tenait dans la main droite une branche de laurier, et dans la gauche, un sceptre d'ivoire au bout du quel était un petit aigle. Le cortége du triomphe était quelquefois si nombreux, que plusieurs journées se passaient avant la fin de la cérémonie. Quelquefois les enfants du triomphateur étaient avec lui dans son char.

On prétend que Bacchus triompha le premier dans les Indes, et Romulus, à Rome, et qu'ainsi on peut les regarder comme les inventeurs des triomphes ; mais les triomphes des Romains ont été les plus magnifiques de tous.

Le petit triomphe, qu'on nommait *ovation*, se faisait avec beaucoup moins de pompe que le triomphe proprement dit. Celui à qui l'on accordait cet honneur, faisait son entrée dans Rome à pied ou à cheval, au son des flûtes et des hautbois, sans clairons et sans trompettes. Il était accompagné des sénateurs et de son armée. Sa couronne n'était que de myrte, et sa robe était de pourpre.

On obtenait l'honneur de ce triomphe, 1° lorsqu'on avait mis en fuite les ennemis, sans cependant leur avoir tué beaucoup de monde ; 2° lorsqu'on avait combattu contre des pirates ou contre des esclaves, quand même on ne les avait pas entièrement défaits ; 3° lorsqu'on avait bien administré les affaires et les biens de la République romaine, dans les provinces soumises à sa domination.

Si l'on en croit quelques écrivains, le petit triomphe se nommait *ovation*, parce qu'on entendait de toute part l'exclamation O ! qui était le cri de joie des soldats vainqueurs. Mais on doit croire plutôt avec Plutarque, qu'il n'était ainsi appelé, que parce que le triomphateur conduit au Capitole, précédé de la cavalerie, sacrifiait une brebis, en latin *ovis*, tandis que, dans le grand triomphe, on immolait des taureaux.

Ne lisez que les ouvrages d'une réputation non-équivoque.

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils : il ne vous en faut point d'autres que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons ; mais puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque : il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté ; on s'éloigne en tout de la nature : on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous en, mademoiselle, à tout ce qui vous plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit ; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent : comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans. Je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de Madame Deshoulières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité, notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose

tout ce que Racine a dit en vers: croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénélon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit: on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres. J'ai l'honneur, etc.

Mahomet.

MAHOMET, en arabe *Mohammed*, fondateur de la religion musulmane, né à La Mecque vers 570, appartenait à la puissante tribu des Koraichites. Il perdit à cinq ans son père, Abdallah, fut élevé auprès de son oncle, Abou-Taleb, prince de La Mecque, jusqu'à l'âge de 14 ans, puis s'enrôla dans une caravane et alla faire la guerre sur la frontière de Syrie. De retour à La Mecque, il y épousa, à l'âge de 25 ans, une riche veuve nommée Kadichah. Il s'était déjà fait remarquer par son esprit et par la régularité de sa conduite; mais depuis son mariage jusquà l'âge de 40 ans il mena une vie toute de piété et d'étude, pendant laquelle il conçut le projet de réformer la religion de son pays, d'y faire adorer un seul Dieu, et de réunir en un seul culte les diverses religions qui divisaient alors l'Arabie, savoir; l'idolâtrie, le sabéisme et le judaïsme. Il commença sa mission en 610. Il prétendait que l'archange Gabriel lui apparaissait et lui dictait les vérités qu'il devait révéler aux hommes. Après avoir converti sa famille et quelques amis puissants, parmi lesquels on compte Ali, Abou-Bekr et Othman,

qui furent tous les trois califes, il prêcha publiquement, se disant prophète et envoyé de Dieu. Mais il éprouva dans la Mecque une forte opposition, et fut contraint en 622 de s'enfuir à Yatreb ; cette ville l'accueillit avec transport et reçut de là le nom de Médine ou ville du Prophète. C'est de cet événement que date l'ère des Mahométans, appelée hégire ou fuite. Mahomet persécuté donna l'ordre à ses sectateurs d'employer les armes à la propagation de la nouvelle religion. Il parvint lui-même à soumettre plusieurs tribus de l'Arabie, et en 630 il s'empara de la Mecque, dont il renversa les idoles. Il allait étendre au loin ses conquêtes, lorsqu'il mourut à Médine en 632, laissant ce soin à ses généraux, dont les plus célèbres sont Abou-Bekr, Khaled, Omar, Amrou. Abou-Bekr lui succéda avec le titre de calife (lieutenant). Les dogmes et les préceptes de la religion de Mahomet sont consignés dans le Koran. Les principaux dogmes sont l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, un paradis avec des jouissances toutes sensuelles, le jugement dernier et la prédestination ; le fatalisme fut adapté par Mahomet à sa doctrine pour en faire un auxiliaire de l'esprit de conquête en inspirant le mépris de la mort. Les préceptes sont la circoncision, la prière, l'aumône, les ablutions, le jeûne (surtout pendant le Ramazan), les sacrifices dans quelques occasions solennelles, et l'abstinence du vin et de toute liqueur fermentée. La polygamie est autorisée par le Koran, mais on ne peut avoir plus de quatre femmes légitimes.

Causes de la Révolution française.

Les esprits étaient dans une fermentation universelle. Des assemblées s'étaient formées dans toute la France, à l'exemple de l'Angleterre et sous le même nom, celui de club. On ne s'occupait là que des abus à détruire, des réformes à opérer, et de la constitution à établir. On s'irritait par un examen sévère de la situation du pays. En effet, son état politique et économique était intolérable. Tout était privilége dans les indivi-

dus, les classes, les villes, les provinces et les métiers eux-mêmes. Tout était entrave pour l'industrie et le génie de l'homme. Des dignités civiles, ecclésiastiques et militaires étaient exclusivement réservées à quelques classes, et dans ces classes à quelques individus. On ne pouvait embrasser une profession qu'à certains titres et à certaines conditions pécuniaires. Les villes avaient leurs priviléges pour l'assiette, la perception, la quotité de l'impôt, et pour le choix des magistrats. Les grâces même, converties par les survivances en propriétés de famille, ne permettaient presque plus au monarque de donner des préférences. Il ne lui restait de liberté que pour quelques dons pécuniaires, et on l'avait vu obligé de disputer avec le duc de Coigny pour l'abolition d'une charge inutile. Tout était donc immobilisé dans quelques mains, et partout le petit nombre résistait au grand nombre dépouillé. Les charges pesaient sur une seule classe. La noblesse et le clergé possédaient à peu près les deux tiers des terres; l'autre tiers, possédé par le peuple, payait des impôts au roi, une foule de droits féodaux à la noblesse, la dîme au clergé, et supportait de plus les dévastations des chasseurs nobles et du gibier. Les impôts sur les consommations pesaient sur le grand nombre, et par conséquent sur le peuple. La perception était vexatoire; les seigneurs étaient impunément en retard; le peuple, au contraire, maltraité, enfermé, était condamné à livrer son corps à défaut de ses produits. Il nourrissait donc de ses sueurs, il défendait de son sang les hautes classes de la société, sans pouvoir exister lui-même. La bourgeoisie, industrieuse, éclairée, moins malheureuse sans doute que le peuple, mais enrichissant le royaume par son industrie, l'illustrant par ses talents, n'obtenait aucun des avantages auxquels elle avait droit. La justice, distribuée dans quelques provinces par les seigneurs, dans les juridictions royales par des magistrats acheteurs de leurs charges, était lente, souvent partiale, toujours ruineuse, et surtout atroce dans les poursuites criminelles. La liberté individuelle était violée par les lettres de cachet, la liberté de la presse par les censeurs

royaux. Enfin l'Etat, mal défendu au dehors, trahi par les créatures de Louis XV, compromis par la faiblesse des ministres de Louis XVI, avait été récemment déshonoré en Europe par le sacrifice honteux de la Hollande et de la Pologne.

Déjà les masses populaires commençaient à s'agiter; des troubles s'étaient manifestés plusieurs fois, pendant la lutte des parlements, et surtout à la retraite de l'archevêque de Toulouse. On avait brûlé l'effigie de celui-ci; la force armée avait été insultée, et même attaquée; la magistrature avait faiblement poursuivi des agitateurs qui soutenaient sa cause. Les esprits émus, pleins de l'idée confuse d'une révolution prochaine, étaient dans une fermentation continuelle. Les parlements et les premiers ordres voyaient déjà se diriger contre eux les armes qu'ils avaient données au peuple. En Bretagne, la noblesse s'était opposée au doublement du tiers, et avait refusé de nommer des députés. La bourgeoisie, qui l'avait si puissamment servie contre la cour, s'était alors tournée contre elle, et des combats meurtriers avaient eu lieu. La cour, qui ne se croyait pas assez vengée de la noblesse bretonne, lui avait non-seulement refusé ses secours, mais encore avait renfermé quelques-uns de ses membres venus à Paris pour réclamer.

Les éléments eux-mêmes semblaient s'être déchaînés. Une grêle, du 13 juillet, avait dévasté les récoltes, et devait rendre l'approvisionnement de Paris plus difficile, surtout au milieu des troubles qui se préparaient. Toute l'activité du commerce suffisait à peine pour concentrer la quantité de subsistances nécessaires à cette grande capitale; et il était à craindre qu'il ne devînt bientôt très-difficile de la faire vivre, lorsque les agitations politiques auraient ébranlé la confiance et interrompu les communications. Depuis le cruel hiver qui suivit les désastres de Louis XIV, et qui immortalisa la charité de Fénélon, on n'en avait pas vu de plus rigoureux que celui de 88 à 89. La bienfaisance, qui alors éclata de la manière la plus touchante, ne fut pas suffisante pour adoucir les misères du peuple. On avait vu accourir de tous les points de la France une quantité de vaga-

bonds sans profession et sans ressources, qui étalaient de Versailles à Paris leur misère et leur nudité. Au moindre bruit, on les voyait paraître avec empressement pour profiter des chances toujours favorables à ceux qui ont tout à acquérir, jusqu'au pain du jour.

Ainsi tout concourait à une révolution. Un siècle entier avait contribué à dévoiler les abus et à les pousser à l'excès; deux années à exciter la révolte, et à aguerrir les masses populaires, en les faisant intervenir dans la querelle des privilégiés. Enfin des désastres naturels, un concours fortuit de diverses circonstances amenèrent la catastrophe, dont l'époque pouvait bien être différée, mais dont l'accomplissement était tôt ou tard infaillible.

Des repas des Romains.

Dans les premiers temps de Rome, les hommes étaient assis à table, et les femmes conservèrent quelque temps cet usage conforme aux lois de la modestie; mais, dans la suite, les femmes et les hommes se couchèrent pour prendre leurs repas. Leur table était ronde et basse; celle des pauvres était à trois pieds, mais celle des riches était d'un seul pied en ivoire; la tablette était d'érable ou de citronnier; quand le bois était de différentes couleurs naturelles, la table était d'un prix exorbitant. On apportait les tables toutes servies dans la salle à manger. Il y avait ordinairement trois lits autour de la table; ce qui faisait donner le nom de *triclinium* à l'endroit où l'on mangeait; on l'appelait *biclinium*, quand il n'y avait que deux lits. On mettait sur les lits des matelas plus ou moins précieux, selon la fortune du maître de la maison. Il y avait sur chaque lit trois convives, et rarement quatre; il n'était pas honnête d'y en placer davantage. Ils avaient la partie supérieure du corps appuyée sur le coude, et le reste étendu; de manière que le premier convive avait les pieds derrière le dos du second, et que la tête de celui-ci venait au milieu du corps du premier, avec un coussin

entre deux; les autres convives étaient rangés de même. La place d'honneur était celle du milieu, et ensuite celle du haut du lit. Lorsque le consul se trouvait à un festin, il se plaçait sur le lit du milieu, mais à la dernière place, afin qu'on pût lui parler plus commodément, quand on avait des affaires à lui communiquer, et qu'il pût lui-même expédier plus facilement celles qui pouvaient survenir. Ceux qui étaient invités pouvaient amener avec eux des convives qu'on appelait *ombres*. Aux pieds des lits étaient assis les parasites, les amis de la maison et les enfants.

Les Romains avaient coutume de se laver avant de se mettre à table; quelques-uns le faisaient aussi après le repas, ce qui était regardé comme une espèce de luxe. Ils prenaient alors l'habit appelé *vestis cœnatoria*, et ils ôtaient leur chaussure.

Dans les premiers temps de la République, le repas des Romains, en latin *cœna*, était fort simple. Il consistait en un plat de viande bouillie, et un ragoût, appelé *puls*, composé d'eau, de farine, de miel, de fromage et d'œufs. Dans la suite, leurs repas furent meilleurs; ils étaient composés de trois services. D'abord on servait, sous le nom de *gustatio*, des mets propres à exciter l'appétit; et l'on commençait par les œufs: de là vient qu'Horace dit *cantare ab ovo usque ad mala*, chanter depuis les œufs jusqu'aux fruits, c'est-à-dire, depuis le commencement du repas jusqu'à la fin. On appelait encore ce premier service *antecœna*. Venait ensuite le fond du repas, proprement dit, dont le principal mets était appelé *caput cœnæ;* après quoi l'on servait le dessert, appelé *secundæ mensæ*, où il y avait des friandises, des gâteaux, des fruits, etc. Celui qui mettait les plats sur la table était appelé *structor;* les Grecs le nommaient *trapézopoios*. Celui qui découpait les mets s'appelait *carptor;* il s'acquittait de cet emploi avec beaucoup d'adresse et de propreté.

Les convives se couronnaient de myrte ou de fleurs, et ils se parfumaient d'essence, si c'était un grand repas. La salle à

manger était souvent jonchée de fleurs de toute espèce; et pendant le repas, ceux qui aimaient les plaisirs avaient sous leurs yeux des danses lascives, des pantomimes ou des combats de gladiateurs. D'autres se bornaient à faire jouer, devant eux, quelques scènes de comédie, ou à entendre des vers récités par quelque poëte. Le plus souvent, il y avait un concert aux repas.

Ceux qui, parmi les Romains, se piquaient de tempérance, ne faisaient autrefois qu'un seul repas dans toute la journée, à la neuvième heure du jour, c'est-à-dire, à trois heures après midi. Dans la suite, on introduisit l'usage de déjeuner le matin, on dînait à midi, mais très-légèrement, puis on goûtait et l'on soupait; outre ces repas, on mangeait encore après le souper, ce que l'on appelait *comessari;* cependant cet usage n'était connu que des gourmands et des débauchés.

La boisson ordinaire des Romains était le vin. Ceux qui étaient sobres y mettaient de l'eau; ceux qui étaient sensuels y mêlaient des parfums et des aromates. A l'égard de l'eau, ils la buvaient, les uns, chaude, les autres, très-froide; ce qu'ils regardaient comme une chose délicieuse. On datait les vins de l'année des consuls. Le maître ou roi du repas réglait la façon de boire, c'est-à-dire la quantité de coups, et nommait celui en l'honneur de qui l'on devait boire. C'était ordinairement en l'honneur d'une maîtresse ou d'une personne d'un rang éminent, ou d'un mérite distingué. Quelquefois les convives se souhaitaient les uns aux autres autant d'années, qu'ils buvaient de coups. Dans d'autres occasions, ils comptaient leurs coups par les douze parties égales dont l'*as*, monnaie romaine, était composé; enfin ils buvaient quelquefois autant de coups de vin, qu'il y avait de lettres dans le nom de la personne en l'honneur de qui l'on buvait; mais il paraît que, dans ce cas, ils mettaient dans une seule grande coupe tous les grands coups de vin qu'ils voulaient boire. Ailleurs, le roi du repas ordonnait que chacun, après avoir vidé sa coupe, proposât quelque question agréable à

la compagnie. Si quelqu'un enfreignait une de ses lois, il était condamné à boire un coup de plus. Il y avait encore parmi eux une autre sorte de badinage appelé *cottabus:* c'était de jeter contre terre ce qui restait de vin dans leur coupe, de manière à produire un son. Ils s'amusaient aussi à jeter des noyaux au plancher; si le noyau y touchait, c'était d'un bon augure pour leurs plaisirs; s'il n'y touchait point, c'était le contraire.

Au second service, les Romains avaient coutume de faire une libation en l'honneur des Dieux, qu'ils croyaient présider à la table, ou en l'honneur de leurs amis d'un rang distingué. Ils répandaient un peu de vin de leur coupe sur la table ou à terre, et ils faisaient en même temps une prière pour leur prospérité. Les anciens regardaient la table comme une chose sacrée, parce que c'était par elle qu'on exerçait le droit de l'hospitalité, et qu'on entretenait l'amitié, le plus doux présent des Dieux. Aussi les convives, lorsqu'ils faisaient quelque serment, avaient coutume de toucher la table comme une espèce d'autel. Ils mettaient même auprès de leur table, ou sur la table même, de petites statues des Dieux, tels que l'Hercule Epitrapezius, c'est-à-dire, qui se place sur la table.

Prise de la Bastille.

Le peuple, dès la nuit du 13, s'était porté vers la Bastille; quelques coups de fusil avaient été tirés, et il paraît que des instigateurs avaient proféré plusieurs fois le cri: A la Bastille! Le vœu de sa destruction se trouvait dans quelques cahiers; ainsi, les idées avaient pris d'avance cette direction. On demandait toujours des armes. Le bruit s'était répandu que l'Hôtel des Invalides en contenait un dépot considérable. On s'y rend aussitôt. Le commandant, M. de Sombreuil, en fait défendre l'entrée, disant qu'il doit demander des ordres à Versailles. Le peuple ne veut rien entendre, se précipite dans l'Hôtel, enlève les canons et une grande quantité de fusils. Déjà dans ce moment une foule considérable assiégeait la Bas-

tille. Les assiégeants disaient que le canon de la place était dirigé sur la ville, et qu'il fallait empêcher qu'on ne tirât sur elle. Le député d'un district demande à être introduit dans la forteresse, et l'obtient du commandant. En faisant la visite, il trouve trente-deux Suisses et quatre-vingt-deux invalides, et reçoit la parole de la garnison de ne pas faire feu si elle n'est attaquée. Pendant ces pourparlers, le peuple, ne voyant pas paraître son député, commence à s'irriter, et celui-ci est obligé de se montrer pour apaiser la multitude. Il se retire enfin vers onze heures du matin. Une demi-heure s'était à peine écoulée, qu'une nouvelle troupe arrive en armes, en criant: "Nous voulons la Bastille." La garnison somme les assaillants de se retirer, mais ils s'obstinent. Deux hommes montent avec intrépidité sur le toit du corps de garde, et brisent à coups de hache les chaînes du pont, qui retombe. La foule s'y précipite, et court à un second pont pour le franchir de même. En ce moment une décharge de mousqueterie l'arrête: elle recule, mais en faisant feu. Le combat dure quelques instants. Les électeurs réunis à l'hôtel de ville, entendant le bruit de la mousqueterie, s'alarment toujours davantage, et envoient deux députations, l'une sur l'autre, pour sommer le commandant de laisser introduire dans la place un détachement de milice parisienne, sur le motif que toute force militaire dans Paris doit être sous la main de la ville. Ces deux députations arrivent successivement. Au milieu de ce siége populaire, il était très-difficile de se faire entendre. Le bruit du tambour, la vue d'un drapeau suspendent quelque temps le feu. Les députés s'avancent; la garnison les attend, mais il est impossible de s'expliquer. Des coups de fusil sont tirés, on ne sait d'où. Le peuple, persuadé qu'il est trahi, se précipite pour mettre le feu à la place; la garnison tire alors à mitraille. Les gardes françaises arrivent avec du canon et commencent une attaque en forme.

Sur ces entrefaites, un billet adressé par le baron de Besenval à Delaunay, commandant de la Bastille, est intercepté et lu à

l'hôtel de ville. Besenval engageait Delaunay à résister, lui assurant qu'il serait bientôt secouru. C'était en effet dans la soirée de ce jour que devaient s'exécuter les projets de la cour. Cependant Delaunay, n'étant point secouru, voyant l'acharnement du peuple, se saisit d'une mèche allumée et veut faire sauter la place. La garnison s'y oppose, et l'oblige à se rendre: les signaux sont donnés, un pont est baissé. Les assiégeants s'approchent en promettant de ne commettre aucun mal; mais la foule se précipite et envahit les cours. Les Suisses parviennent à se sauver. Les invalides assaillis ne sont arrachés à la fureur du peuple que par le dévouement des gardes françaises. En ce moment, une fille, belle, jeune et tremblante, se présente: on la suppose fille de Delaunay; on la saisit, et elle allait être brûlée, lorsqu'un brave soldat se précipite, l'arrache aux furieux, court la mettre en sûreté, et retourne à la mêlée.

Il était cinq heures et demie. Les électeurs étaient dans la plus cruelle anxiété, lorsqu'ils entendent un murmure sourd et prolongé. Une foule se précipite en criant victoire. La salle est envahie; un garde-française, couvert de blessures, couronné de lauriers, est porté en triomphe par le peuple. Le règlement et les clefs de la Bastille sont au bout d'une baïonnette; une main sanglante, s'élevant au-dessus de la foule, montre une boucle de col: c'était celle du gouverneur Delaunay qui venait d'être décapité. Deux gardes-françaises, Elie et Hulin, l'avaient défendu jusqu'à la dernière extrémité. D'autres victimes avaient succombé, quoique défendues avec héroïsme contre la férocité de la populace. Une espèce de fureur commençait à éclater contre Flesselles, le prévôt des marchands, qu'on accusait de trahison. On prétendait qu'il avait trompé le peuple en lui promettant plusieurs fois des armes qu'il ne voulait pas lui donner. La salle était pleine d'hommes tout bouillants d'un long combat, et pressés par cent mille autres qui, restés au dehors, voulaient entrer à leur tour. Les électeurs s'efforçaient de justifier Flesselles aux yeux de la multitude. Il commençait

à perdre son assurance, et déjà tout pâle il s'écrie: "Puisque je suis suspect, je me retirerai." — "Non," lui dit-on, "venez au Palais-Royal, pour y être jugé." Il descend alors pour s'y rendre. La multitude s'ébranle, l'entoure, le presse. Arrivé au quai Pelletier, un inconnu le renverse d'un coup de pistolet. On prétend qu'on avait saisi une lettre sur Delaunay, dans laquelle Flesselles lui disait: "Tenez bon, tandis que j'amuse les Parisiens avec des cocardes."[1]

Tels avaient été les malheureux événements de cette journée Un mouvement de terreur succéda bientôt à l'ivresse de la victoire. Les vainqueurs de la Bastille, étonnés de leur audace, et croyant retrouver le lendemain l'autorité formidable, n'osaient plus se nommer.

Lettre à Mme Denis.

Potsdam, 13 octobre 1750.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam: le tumulte des fêtes est passé, mon âme en est plus à son aise. Je ne suis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conseil. Il est vrai que Potsdam est habité par des moustaches et des bonnets de grenadier; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paisiblement dans mon appartement au son du tambour. Je me suis retranché les dîners du roi; il y a trop de généraux et trop de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je soupe avec lui en plus petite compagnie. Le souper est plus court, plus gai et plus sain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigestion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme, au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait; sera-t-il heureux? je n'en sais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire oui. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet

hiver prochain, vous rendre compte de tout, et peut-être vous enlever. Il n'est plus question de mon voyage d'Italie. Je vous ai sacrifié sans remords la ville souveraine; j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit, il y a sept ou huit mois, quand j'arrangeais ma maison avec vous à Paris, que je m'établirais à trois cents lieues dans la maison d'un autre? et cet autre est un maître. Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas; il vous a comprise, ma chère enfant, dans une espèce de contrat qu'il a signé avec moi, et que je vous enverrai; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres?

Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris qui auraient voulu m'exterminer il y a un an, crient actuellement contre mon éloignement, et l'appellent désertion. Il semble qu'on soit fâché d'avoir perdu sa victime. J'ai très-mal fait de vous quitter; mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne pensez; mais j'ai très-bien fait de m'éloigner de ces messieurs-là.

Je vous embrasse avec tendresse et avec douleur.

A Lebrun qui avait écrit à l'auteur de cette lettre pour l'engager à prendre chez lui la petite-fille du grand Corneille.

A Ferney, 7 novembre 1760.

Je vous ferais, monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la faire en aussi beaux vers que les vôtres. Il faut me borner à vous dire en prose combien j'aime votre ode et votre proposition. Il convient assez qu'un vieux soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite-fille de son général. Quand on bâtit des châteaux et des églises, et qu'on a des parents pauvres à soutenir, il ne reste guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne doit être secourue que par les grands du royaume.

Je suis vieux, j'ai une nièce qui aime tous les beaux-arts, et

qui réussit dans quelques-uns; si la personne dont vous me parlez, et que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille; je chercherais à lui servir de père, le sien n'aurait absolument rien à dépenser pour elle; on lui payerait son voyage jusqu'à Lyon; elle serait adressée à Lyon à M. Tronchin qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je suis à ses ordres, et j'espère avoir à vous remercier jusqu'au dernier jour de ma vie de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de Fontenelle. Une partie de l'éducation de cette demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les pièces de son grand-père, et nous lui ferions broder les sujets de Cinna et du Cid.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Lettre au roi de Prusse.

Motier, 30 octobre, 1762.

Sire,

Vous êtes mon protecteur et mon bienfaiteur; et je porte un cœur fait pour la reconnaissance: je viens m'acquitter avec vous si je puis.

Vous voulez me donner du pain; n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit et me blesse; elle n'a que trop fait son devoir, et le sceptre est abandonné. La carrière est grande pour les rois de votre étoffe, et vous êtes encore loin du terme: cependant le temps presse, et il ne vous reste pas un moment à perdre pour aller au bout.

Puissé-je voir Frédéric le juste et le redouté couvrir ses Etats d'un peuple nombreux dont il soit le père! et J.-J. Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir au pied de son trône.

La Fête de la Fédération.

"La municipalité de Paris proposa pour le 14 juillet, 1790, premier anniversaire de la prise de la Bastille, une fédération générale de la France, qui se ferait par des députés de toutes les gardes nationales et de tous les corps de l'armée. Ce projet fut accueilli avec enthousiasme, et des préparatifs immenses furent faits pour rendre la fête digne de son objet."

Le jour s'approchait, et les préparatifs se faisaient avec la plus grande activité. La fête devait avoir lieu au Champ-de-Mars, vaste terrain qui s'étend entre l'Ecole militaire et le cours de la Seine. On avait projeté de transporter la terre du milieu sur les côtés, de manière à former un amphithéâtre suffisant pour la masse des spectateurs. Douze mille ouvriers y travaillaient sans relâche; et cependant il était à craindre que les travaux ne fussent pas achevés le 14; les habitants veulent alors se joindre eux-mêmes aux travailleurs. En un instant toute la population est transformée en ouvriers. Des religieux, des militaires, des hommes de toutes les classes saisissent la pelle et la bêche; des femmes élégantes elles-mêmes contribuent aux travaux. Bientôt l'entraînement est général; on s'y rend par sections, avec des bannières de diverses couleurs, et au son du tambour. Arrivés, on se mêle, et on travaille en commun. La nuit venue et le signal donné, chacun se rejoint aux siens et retourne à ses foyers. Cette douce union régna jusqu'à la fin des travaux. Pendant ce temps les fédérés arrivaient continuellement, et étaient reçus avec le plus grand empressement et la plus aimable hospitalité. L'effusion était générale et la joie sincère, malgré les alarmes que le très-petit nombre d'hommes restés inaccessibles à ces émotions s'efforçaient de répandre. On disait que des brigands profiteraient du moment où le peuple serait à la fédération pour piller la ville. On supposait au duc d'Orléans, revenu de Londres, des projets sinistres; cependant

la gaieté nationale fut inaltérable, et on ne crut à aucune de ces méchantes prophéties.

Le 14 arrive enfin: tous les fédérés des provinces et de l'armée, rangés sous leurs chefs et leurs bannières, partent de la place de la Bastille, et se rendent aux Tuileries. Les députés du Béarn, en passant à la place de la Ferronnerie où avait été assassiné Henri IV, lui rendent un hommage qui, dans cet instant d'émotion, se manifeste par des larmes. Les fédérés, arrivés au jardin des Tuileries, reçoivent dans leurs rangs la municipalité et l'assemblée. Un bataillon de jeunes enfants, armés comme leurs pères, devançaient l'assemblée; un groupe de vieillards là suivaient, et rappelaient ainsi les antiques souvenirs de Sparte. Le cortége s'avance au milieu des cris et des applaudissements du peuple. Les quais étaient couverts de spectateurs, les maisons en étaient chargées. Un pont, jeté en quelques jours sur la Seine, conduisait par un chemin jonché de fleurs d'une rive à l'autre, et aboutissait en face du champ de la Fédération. Le cortége le traverse, et chacun prend sa place. Un amphithéâtre magnifique, disposé dans le fond, était destiné aux autorités nationales. Le roi et le président étaient assis à côté l'un de l'autre sur des siéges pareils, semés de fleurs de lis d'or. Un balcon élevé derrière le roi portait la reine et la cour. Les ministres étaient à quelque distance du roi, et les députés rangés des deux côtés. Quatre cent mille spectateurs chargeaient les amphithéâtres latéraux; soixante mille fédérés armés faisaient leurs évolutions dans le champ intermédiaire; et au centre s'élevait, sur une base de vingt-cinq pieds, le magnifique autel de la patrie. Trois cents prêtres revêtus d'aubes blanches et d'écharpes tricolores en couvraient les marches, et devaient servir la messe.

L'arrivée des fédérés dura trois heures. Pendant ce temps le ciel était couvert de sombres nuages, et la pluie tombait par torrents. Ce ciel, dont l'éclat se marie si bien à la joie des hommes, leur refusait en ce moment la sérénité et la lumière.

Un des bataillons arrivés dépose ses armes, et a l'idée de former une danse ; tous l'imitent aussitôt, et en un instant le champ intermédiaire est plein de soixante mille hommes, soldats et citoyens, qui opposent la gaieté à l'orage. Enfin la cérémonie commence ; le ciel, par un hasard heureux, se découvre et éclaire de son éclat cette scène solennelle. L'évêque d'Autun commence la messe ; les chœurs accompagnent la voix du pontife ; le canon y mêle ses bruits solennels. Le saint sacrifice achevé, Lafayette descend de son cheval, monte les marches du trône et vient recevoir les ordres du roi, qui lui confie la formule du serment. Lafayette le porte à l'autel, et dans ce moment toutes les bannières s'agitent, tous les sabres étincellent. Le général, l'armée, le président, les députés crient : "Je le jure !" Le roi, debout, la main étendue sur l'autel, dit : "Moi, roi des Français, je jure d'employer le pouvoir que m'a délégué l'acte constitutionnel de l'Etat, à maintenir la constitution décrétée par l'assemblée nationale et acceptée par moi." Dans ce moment la reine, entraînée par le mouvement général, saisit dans ses bras l'auguste enfant, héritier du trône, et du haut du balcon où elle est placée, le montre à la nation assemblée. A ce moment des cris extraordinaires de joie, d'amour, d'enthousiasme se dirigent vers la mère et l'enfant, et tous les cœurs sont à elle. C'est dans ce même instant que la France tout entière, réunie dans les quatre-vingt-trois chefs-lieux des départements, faisait le même serment d'aimer le roi qui les aimerait. Hélas ! dans ces moments la haine même s'attendrit, l'orgueil cède, tous sont heureux du bonheur commun, et fiers de la dignité de tous. Pourquoi ces plaisirs si profonds de la concorde sont-ils sitôt oubliés !

Cette auguste cérémonie achevée, le cortége reprend sa marche, et le peuple se livre à des fêtes. Les réjouissances durèrent plusieurs jours. Une revue générale des fédérés eut lieu. Soixante mille hommes étaient sous les armes et présentaient un magnifique spectacle, tout à la fois militaire et national. Le soir, Paris offrait une fête charmante. Le principal lieu de

réunion était aux Champs-Elysées et à la Bastille. On lisait sur le terrain de cette ancienne prison, changé en une place: "*Ici l'on danse.*" Des feux brillants rangés en guirlandes remplaçaient l'éclat du jour. Il avait été défendu à l'opulence de troubler cette paisible fête par le mouvement des voitures. Tout le monde devait se faire peuple et se trouver heureux de l'être. Les Champs-Elysées présentaient une scène touchante. Chacun y circulait sans bruit, sans tumulte, sans rivalité, sans haine. Toutes les classes confondues y circulaient au doux éclat des lumières et se trouvaient heureuses d'être ensemble. Ainsi, même au sein de la civilisation on semblait avoir retrouvé les temps de la fraternité primitive.

Les fédérés, après avoir assisté aux imposantes discussions de l'assemblée nationale, aux pompes de la cour, aux magnificences de Paris, après avoir été témoins de la bonté du roi, qu'ils visitèrent tous, et dont ils reçurent de touchantes expressions d'amour, retournèrent transportés d'ivresse, pleins de bons sentiments et d'illusion. Après tant de scènes déchirantes, et prêt à en raconter de plus terribles encore, l'historien s'arrête avec plaisir sur ces scènes si fugitives où tous les cœurs n'eurent qu'un même sentiment, l'amour du bien commun.

La fête si touchante de la fédération ne fut encore qu'une émotion passagère. Le lendemain les cœurs voulaient encore ce qu'ils avaient voulu la veille, et la guerre était recommencée.

Franc-maçonnerie.

Cette société secrète répandue dans différentes contrées du globe, surtout en Angleterre, en Allemagne et en France, a pour objet, d'après les statuts publiés par l'ordre même (art. 1): "l'exercice de la bienfaisance, l'étude de la morale universelle, et la pratique de toutes les vertus." Les francs-maçons se considèrent comme frères et doivent s'entr'aider en quelque lieu qu'ils se trouvent, à quelque nation, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent. On n'est admis dans l'ordre qu'après cer-

taines cérémonies initiatrices et certaines épreuves ; les adeptes jurent de ne rien révéler des secrets de l'ordre. Ils ont des signes convenus pour se reconnaître. Les francs-maçons ont adopté certains symboles qui sont tous empruntés à l'art de bâtir, tels que le tablier de peau, la truelle, l'équerre, le compas ; ils sont distribués en un certain nombre de petites assemblées qu'on nomme *loges* ou *temples ;* ils reçoivent, selon qu'ils sont plus ou moins avancés dans l'initiation, des grades divers dont le nombre ne s'élève pas à moins de 33 ; mais il n'y a que trois de ces grades qui soient vraiment essentiels, ceux d'apprenti, de compagnon et de maître ; les initiés qui sont arrivés aux grades les plus élevés forment une espèce de conseil qu'on nomme *Grand-Orient* ; le Grand-Orient de France réside à Paris. Les francs-maçons ont deux banquets par an pour célébrer les deux fêtes de l'ordre, l'une au solstice d'été, l'autre au solstice d'hiver.

L'origine de la maçonnerie est enveloppé d'une grande obscurité ; les uns la font sortir des mystères de l'Egypte ou de la Grèce, les autres la font remonter à la fondation du temple de Jérusalem sous Salomon, et lui donnent pour instituteur Hiram, architecte chargé de construire ce temple ; d'autres enfin la regardent comme un reste de l'ordre des Templiers ou de la société secrète des Rose-Croix. Selon l'opinion la plus probable, l'institution maçonnique doit son existence à une confrérie de maçons constructeurs qui ne commence à être connue qu'au VIIIe siècle de notre ère ; ces architectes voyageant d'un bout de l'Europe à l'autre construisirent ces basiliques, ces cathédrales du moyen âge, si remarquables et par leur élégance et par leur uniformité, qui appartiennent à ce genre d'architecture que l'on a nommé gothique. Ce fut en Lombardie que ces maçons exercèrent d'abord leurs talents ; de là ils se répandirent dans la Gaule, et pénétrèrent dans l'Allemagne à la suite de Charlemagne ; ils passèrent ensuite en Angleterre où ils formaient déjà au Xe siècle une puissante corporation, qui eut pour président le prince Edwin, frère du roi Athelstan ; on les voit au XIIIe siècle

construire la magnifique cathédrale de Strasbourg (1277). Ils avaient obtenu le privilége exclusif d'exécuter certains travaux d'architecture; pour éviter toute concurrence ils tenaient leurs procédés secrets et exigeaient un long noviciat. Avec le temps, et lorsque les procédés de l'architecture furent universellement connus, l'association maçonnique perdit son caractère primitif; un grand nombre de personnes étrangères à l'architecture y furent admises: les noms et les instruments tirés de l'art de construire furent néanmoins conservés, mais ils ne furent plus que des symboles; les réunions persistèrent, mais elles ne conservèrent de l'organisation primitive que l'esprit de fraternité. C'est en Angleterre que l'on trouve les traces les plus anciennes de l'ordre maçonnique organisé à peu près comme il l'est aujourd'hui: en 1327 tous les lords étaient maçons; en 1502 Henri VIII se déclara protecteur de l'ordre et tint une loge dans son propre palais. Ce n'est qu'en 1725 que la maçonnerie a été introduite en France; elle le fut par lord Derwent-Waters. Elle ne tarda pas à se répandre; elle avait pour grand-maître en 1771 le duc de Chartres (depuis duc d'Orléans); et sous l'empire, le roi Joseph, frère de Napoléon. — Quoique entièrement innocentes par le but de leur institution, les associations maçonniques ont de tout temps excité la défiance des gouvernements, par la facilité qu'elles offraient aux conspirateurs de se réunir secrètement; elles furent proscrites en 1425 par le parlement anglais, en 1561 par la reine Elisabeth; en 1757 le Châtelet de Paris procéda contre elles; elles furent également persécutées en Espagne, en Russie; mais elles ont résisté à toutes les tentatives qui ont été faites pour les anéantir.

Franklin.

Franklin (Benjamin), né à Boston (Massachusetts) en 1706, était fils d'un pauvre fabricant de savon et fut d'abord ouvrier imprimeur. A force d'ordre et d'économie, il devint lui-même

en 1729 chef d'une imprimerie importante à Philadelphie, et acquit bientôt une honnête aisance. Il s'occupa dès lors d'objets d'utilité publique, fonda une bibliothèque et une société littéraire, publia des journaux et des almanachs qui lui servaient à répandre dans le peuple une utile instruction. Il ne tarda pas à entrer dans l'administration; fut d'abord secrétaire (1736), puis membre de l'assemblée de Pensylvanie (1747), et fit adopter d'importante mesures, telles que l'organisation d'une milice nationale, la fondation de colléges, d'hôpitaux, &c. En même temps, il se livrait à l'étude des sciences, faisait de précieuses découvertes sur l'électricité, et inventait le paratonnerre. Il fut nommé en 1753 maître-général des postes en Amérique, et fut député en 1757 auprès de la métropole pour défendre les intérêts de ses compatriotes; il réussit dans plusieurs négociations délicates et fit révoquer en 1765 l'acte du timbre qui enlevait aux colonies américaines le droit de s'imposer elles-mêmes. Mais de nouvelles vexations ayant allumé la guerre entre l'Angleterre et l'Amérique, il quitta Londres en 1775. Nommé à son arrivée député de la Pensylvanie au congrès, il eut une grande part à la déclaration de l'indépendance (1776), et fut envoyé en France pour solliciter des secours. On l'accueillit à Paris avec enthousiasme et il obtint tout ce qu'il demandait (1778). En 1783, il signa le traité de paix qui assurait l'indépendance de sa patrie. Il retourna deux ans après aux Etats-Unis; son retour fut un triomphe. Il fut nommé président de la Pensylvanie. En 1788, il se retira des affaires et mourut deux ans après, à l'âge de 84 ans. A la nouvelle de sa mort, l'Assemblée nationale de France prit le deuil, sur la proposition de Mirabeau.—Franklin ne fut pas seulement un excellent citoyen et un habile physicien; il fut encore un grand moraliste et un modèle de vertu: il s'était créé une méthode de réforme morale, qui consistait à combattre successivement chaque vice. Il contribua au perfectionnement de ses concitoyens par une foule d'écrits populaires, parmi lesquels on remarque "la Science du Bonhomme Richard." Tur-

got a résumé les plus beaux titres de Franklin dans ce vers célèbre :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

que l'on a traduit ainsi :

Par un double bienfait, de deux fléaux vainqueur,
Il éteignit la foudre et détrôna l'erreur.

Franklin avait fait lui-même son épitaphe :

Ici repose,
Livré aux vers,
Le corps de Benjamin Franklin, imprimeur ;
Comme la couverture d'un vieux livre,
Dont les feuillets sont arrachés
Et la dorure et le titre effacés.
Mais pour cela l'ouvrage n'est pas perdu,
Car il reparaîtra,
Comme il le croyait
Dans une nouvelle et meilleure édition,
Revue et corrigée
Par
L'Auteur.

Voici quelques unes de ses maximes : L'oisiveté ressemble à la rouille ; elle use beaucoup plus que le travail.—Ne perdons pas le temps ; car c'est l'étoffe dont la vie est faite.—Avec du travail et de la patience, la souris coupe un câble.—Faute d'un clou, le fer du cheval se perd ; faute d'un fer, on perd le cheval ; faute de cheval, le cavalier lui-même est perdu, car son ennemi l'atteint et le tue.—L'entretien d'un vice coûte plus cher que deux enfants.—Si nous y réfléchissions bien, nous verrions que notre paresse nous coûte deux fois autant que le gouvernement ; notre vanité trois fois ; et notre imprudence quatre fois davantage.

Le 17 avril 1792 la ville de Philadelphie lui fit élever une statue sur le fronton de la bibliothèque publique. Il est représenté debout, revêtu de la toge romaine, un bras appuyé sur des livres, tenant d'une main un rouleau et de l'autre un sceptre renversé.

Bélisaire en Thrace.

Dans la vieillesse de Justinien, l'empire d'Orient épuisé par de longs efforts, approchait de sa décadence. Toutes les parties de l'administration étaient négligées ; les lois étaient en oubli, les finances au pillage, la discipline militaire à l'abandon. L'empereur, lassé de la guerre, achetait de tous côtés la paix au prix de l'or, et laissait dans l'inaction le peu de troupes qui lui restaient, comme inutiles et à charge à l'état. Les chefs de ces troupes délaissées se dissipaient dans les plaisirs ; et la chasse, qui leur retraçait la guerre, charmait l'ennui de leur oisiveté.

Un soir, après cet exercice, quelques-uns d'entre eux soupaient ensemble dans un château de la Thrace, lorsqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandait l'hospitalité. La jeunesse est compatissante ; ils firent entrer le vieillard. On était en automne ; et le froid, qui déjà se faisait sentir, l'avait saisi ; on le fit asseoir près du feu.

Le souper continue : les esprits s'animent ; on commence à parler des malheurs de l'état. Ce fut un champ vaste pour la censure ; et la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagérait ce qu'il avait fait, et ce qu'il aurait fait encore, si l'on n'eût pas mis en oubli ses services et ses talents. Tous les malheurs de l'empire venaient, à les en croire, de ce qu'on n'avait pas su employer des hommes comme eux. Ils gouvernaient le monde en buvant, et chaque nouvelle coupe de vin rendait leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutait, et souriait avec pitié. L'un d'eux s'en aperçut, et lui dit : « Bonhomme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons là ?"—" Plaisant ! non," dit le vieillard, "mais un peu léger, comme il est natural à votre âge." Cette réponse les interdit. " Vous croyez avoir à vous plaindre," poursuivit-il, " et je crois, comme vous, qu'on a tort de vous négliger ; mais c'est le plus petit mal du monde.

Plaignez-vous de ce que l'empire n'a plus sa force et sa splendeur; de ce qu'un prince, consumé de soins, de veilles et d'années, est obligé, pour voir et pour agir, d'employer des yeux et des mains infidèles. Mais dans cette calamité générale c'est bien la peine de penser à vous!" "Dans votre temps," reprit l'un des convives, "ce n'était donc pas l'usage de penser à soi? Eh bien! la mode en est venue, et l'on ne fait plus que cela."—"Tant pis," dit le vieillard, "et s'il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice."—"Est-ce pour insulter les gens," lui dit le même, "qu'on leur demande l'hospitalité?"—"Je ne vous insulte point," dit le vieillard; "je vous parle en ami, et je paie mon asile en vous disant la vérité."

Le jeune Tibère, qui depuis fut un empereur vertueux, était du nombre des chasseurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. "Vous nous parlez," lui dit-il, "avec sagesse, mais avec un peu de rigueur; et ce dévoûment que vous exigez, est une vertu, mais non pas un devoir." "C'est un devoir de votre état," reprit l'aveugle avec fermeté, "ou plutôt c'est la base de vos devoirs et de toute vertu militaire. Celui qui se dévoue pour sa patrie doit la supposer insolvable; car ce qu'il expose pour elle est sans prix: il doit même s'attendre à la trouver ingrate; car si le sacrifice qu'il lui fait n'était pas généreux, il serait insensé. Il n'y a que l'amour de la gloire et l'enthousiasme de la vertu, qui soient dignes de vous conduire. Et alors que vous importe comment vos services seront reçus? la récompense en est indépendante des caprices d'un ministre et du discernement d'un souverain. Que le soldat soit attiré par le vil appât du butin; qu'il s'expose à mourir pour avoir de quoi vivre; je le conçois. Mais vous qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir, en renonçant aux délices d'une molle oisiveté pour essuyer tant de fatigues et affronter tant de périls, estimez-vous assez peu ce noble dévoûment pour exiger qu'on vous le paie? ne voyez-vous pas que c'est l'avilir? Quiconque s'attend à un salaire est esclave: la grandeur du prix n'y fait rien; et l'âme qui s'apprécie un talent, est aussi vénale

que celle qui se donne pour une obole. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition ; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du prince, tout cela est une solde, et qui l'exige se fait payer. Il faut se donner ou se vendre ; il n'y a point de milieu. L'un est un acte de liberté, l'autre un acte de servitude : c'est à vous de choisir celui qui vous convient."—"Ainsi, bonhomme, vous mettez," lui dit-on, "les souverains bien à leur aise !" "Si je parlais aux souverains," reprit l'aveugle, "je leur dirais que, si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être justes."—"Vous avancez donc qu'il est juste de récompenser les services ?"—"Oui ; mais c'est à celui qui les a reçus d'y penser : tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale ? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé et fût content, il faudrait que chacun commandât, et que personne n'obéît : or cela n'est guère possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumières et d'équité ; mais il est encore plus juste et plus éclairé dans son choix, que si chacun de vous en était cru sur l'opinion qu'il a de lui-même." "Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi ?" lui dit en haussant le ton le jeune maître du château. "Je suis Bélisaire," répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de Bélisaire, au nom de ce héros, tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement et la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence exprimèrent d'abord le respect dont ils étaient frappés ; et oubliant que Bélisaire était aveugle, aucun d'eux n'osait lever les yeux sur lui. "O grand homme !" lui dit enfin Tibère, "que la fortune est injuste et cruelle ! Quoi ! vous à qui l'empire a dû pendant trente ans sa gloire et ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte et de trahison, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumière ! et c'est vous qui venez nous donner des leçons de dévoûment et de zèle !"—"Et qui voulez-vous donc qui vous en donne ?" dit Bélisaire ; "les esclaves de la faveur ?"—"Ah !

quelle honte! ah! quel excès d'ingratitude!" poursuivit Tibère. "L'avenir ne le croira jamais." "Il est vrai," dit Bélisaire, "qu'on m'a un peu surpris: je ne croyais pas être si mal traité; mais je comptais mourir en servant l'état: et mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumière et que la vie, ma renommée, et surtout ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour, il ne le sera point de la mémoire des hommes; et quand il le serait, je m'en souviens, et c'est assez."

Les convives, pénétrés d'admiration, pressèrent le héros de se mettre à table. "Non," leur dit-il, "à mon âge, la bonne place est le coin du feu." On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château; il ne voulut que de la paille. "J'ai couché plus mal quelquefois," dit-il; "ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, et qui est plus délicat que moi."

Le lendemain Bélisaire partit dès que le jour put éclairer son guide, et avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avait fatigués; instruits de son départ, ils voulaient le suivre, et lui offrir un char commode, avec tous les secours dont il aurait besoin. "Cela est inutile," dit le jeune Tibère, "il ne nous estime pas assez pour daigner accepter nos dons."

Selon une tradition fort répandue, et que Marmontel a suivie dans son roman de *Bélisaire*, ce grand général aurait eu les yeux crevés, et aurait été réduit à mendier sa vie; mais il paraît que ces infortunes sont une fable inventée par le poëte Tzetzès.

Condamnation et mort de Louis XVI.

Louis XVI était définitivement condamné; aucun sursis ne pouvait différer le moment de la sentence, et tous les moyens imaginés pour reculer l'instant fatal étaient épuisés. Tous les membres du côté droit, les royalistes secrets comme les républicains, étaient également consternés de cette sentence cruelle. Dans

Paris régnait une stupeur profonde ; l'audace du nouveau gouvernement avait produit l'effet ordinaire de la force sur les masses ; elle avait paralysé, réduit au silence le plus grand nombre, et excité seulement l'indignation de quelques âmes plus fortes. Il y avait encore quelques anciens serviteurs de Louis XVI, quelques jeunes seigneurs, quelques gardes du corps, qui se proposaient, dit-on, de voler au secours du monarque et de l'arracher au supplice. Mais se voir, s'entendre, se concerter au milieu de la terreur profonde des uns, et de la surveillance si active des autres, était impraticable, et tout ce qui était possible, c'était de tenter quelques actes isolés de désespoir. Les jacobins, charmés de leur triomphe, en étaient cependant étonnés, et ils se recommandaient de se tenir serrés pendant les dernières vingt-quatre heures, d'envoyer des commissaires à toutes les autorités, à la commune, à l'état-major de la garde nationale, au département, au conseil exécutif, pour réveiller leur zèle, et assurer l'exécution de l'arrêt. Ils se disaient que cette exécution aurait lieu, qu'elle était infaillible ; mais, au soin qu'ils mettaient à le répéter, on voyait qu'ils n'y croyaient pas entièrement. Ce supplice d'un roi, au sein d'un pays qui trois années auparavant était, par les mœurs, les usages et les lois, une monarchie absolue, paraissait encore douteux, et ne devenait croyable qu'après l'événement.

Le conseil exécutif était chargé de la douloureuse mission de faire exécuter la sentence. Tous les ministres étaient réunis dans la salle de leurs séances, et frappés de consternation. Garat, comme ministre de la justice, était chargé du plus pénible de tous les rôles, celui d'aller signifier à Louis XVI les décrets de la convention. Il se rend au Temple, accompagné de Santerre, d'une députation de la commune et du tribunal criminel, et du secrétaire du conseil exécutif. Louis XVI attendait depuis quatre jours ses défenseurs, et demandait en vain à les voir. Le 20 janvier, à deux heures d'après midi, il les attendait encore, lorsque tout à coup il entend le bruit d'un cortége nombreux ; il

s'avance, et aperçoit les envoyés du conseil exécutif. Il s'arrête avec dignité sur la porte de sa chambre, et ne paraît point ému. Garat lui dit alors avec tristesse qu'il est chargé de lui communiquer les décrets de la convention. Grouvelle, secrétaire du conseil exécutif, en fait la lecture. Le premier déclare Louis XVI coupable d'attentat contre la sûreté générale de l'Etat; le second le condamne à mort; le troisième rejette tout appel au peuple; le quatrième enfin ordonne l'exécution sous vingt-quatre heures. Louis, promenant sur tous ceux qui l'entouraient un regard tranquille, prend l'arrêt des mains de Grouvelle, l'enferme dans sa poche, et lit à Garat une lettre dans laquelle il demandait à la convention trois jours pour se préparer à mourir, un confesseur pour l'assister dans ses derniers moments, la faculté de voir sa famille, et la permission pour elle de sortir de France. Garat prit la lettre, en promettant d'aller la remettre de suite à la convention. Le roi lui donna en même temps l'adresse de l'ecclésiastique dont il désirait recevoir les derniers secours.

Louis XVI rentra avec beaucoup de calme, demanda à dîner, et mangea comme à l'ordinaire. On avait retiré les couteaux, et on refusait de les lui donner. "Me croit-on assez lâche," dit-il avec dignité, "pour attenter à ma vie? Je suis innocent, et je saurai mourir sans crainte." Il fut obligé de se passer de couteau; il acheva son repas, rentra dans son appartement, et attendit avec sang-froid la réponse à sa lettre.

La convention refusa le sursis, mais accorda toutes les autres demandes. Garat envoya chercher M. Edgeworth de Firmont, l'ecclésiastique dont Louis XVI avait fait choix; il le fit monter dans sa voiture, et le conduisit lui-même au Temple. Il arriva à six heures, et se présenta dans la grande tour, accompagné de Santerre. Il apprit au roi que la convention lui permettait d'appeler un ministre du culte, et de voir sa famille sans témoins, mais qu'elle rejetait la demande d'un sursis.

Garat ajouta que M. Edgeworth était arrivé, qu'il était dans

la salle du conseil, et qu'on allait l'introduire. Garat se retira, toujours plus surpris et plus touché de la tranquille magnanimité du prince.

A peine introduit auprès du roi, M. Edgeworth voulut se jeter à ses pieds, mais le roi le releva aussitôt, et versa avec lui des larmes d'attendrissement. Il lui demanda ensuite, avec une vive curiosité, des nouvelles du clergé de France, de plusieurs évêques, et surtout de l'archevêque de Paris, et le pria d'assurer ce dernier qu'il mourait fidèlement attaché à sa communion. Huit heures étant sonnées, il se leva, pria M. Edgeworth d'attendre, et sortit avec émotion, en disant qu'il allait voir sa famille. Les municipaux, ne voulant pas perdre de vue la personne du roi, même pendant qu'il serait avec sa famille, avaient décidé qu'il la verrait dans la salle à manger, qui était fermée par une porte vitrée, et dans laquelle on pouvait apercevoir tous ses mouvements sans entendre ses paroles. Le roi s'y rendit, et fit placer de l'eau sur une table pour secourir les princesses, si elles en avaient besoin. Il se promenait avec anxiété, attendant le moment douloureux où paraîtraient les êtres qui lui étaient si chers. A huit heures et demie la porte s'ouvrit; la reine, tenant le Dauphin par la main, Madame Elisabeth, Madame Royale, se précipitèrent dans les bras de Louis XVI, en poussant des sanglots. La porte fut fermée, et les municipaux, Cléry, M. Edgeworth, se placèrent devant le vitrage pour être témoins de cette entrevue déchirante. Ce ne fut pendant le premier moment qu'une scène de confusion et de désespoir. Les cris, les lamentations empêchaient de rien distinguer. Enfin les larmes tarirent, la conversation devint plus tranquille, et les princesses, tenant toujours le roi embrassé, lui parlèrent quelque temps à voix basse. Après un entretien assez long, mêlé de silence et d'abattement, il se leva pour se soustraire à cette situation douloureuse, et promit de les revoir le lendemain matin à huit heures.—"Nous le promettez-vous?" lui demandèrent avec instance les princesses.—"Oui, oui," répondit le

roi avec douleur. Dans ce moment la reine l'avait saisi par un bras, Madame Elisabeth par l'autre ; Madame Royale tenait son père embrassé par le milieu du corps, et le jeune prince était devant lui, donnant la main à sa mère et à sa tante. Au moment de sortir, Madame Royale tomba évanouie ; on l'emporta aussitôt, et le roi retourna auprès de M. Edgeworth, accablé de cette scène cruelle. Après quelques instants, il parvint à se remettre, et recouvra tout son calme.

M. Edgeworth lui offrit alors de lui dire la messe, qu'il n'avait pas entendue depuis longtemps. Après quelques difficultés, la commune consentit à cette cérémonie, et on fit demander à l'église voisine les ornements nécessaires pour le lendemain matin. Le roi se coucha vers minuit, en recommandant à Cléry de l'éveiller avant cinq heures. M. Edgeworth se jeta sur un lit ; Cléry resta debout près le chevet de son maître, contemplant le sommeil paisible dont il jouissait à la veille de l'échafaud.

Pendant que ceci se passait au Temple, une scène épouvantable avait eu lieu dans Paris. Quelques âmes indignées fermentaient çà et là, tandis que la masse, ou indifférente ou terrifiée, demeurait immobile. Un garde du corps, nommé Pâris, avait résolu de venger la mort de Louis XVI sur l'un de ses juges. Lepelletier-Saint-Fargeau avait, comme beaucoup d'hommes de son rang, voté la mort, pour faire oublier sa naissance et sa fortune. Il avait excité plus d'indignation chez les royalistes, à cause même de la classe à laquelle il appartenait. Le 20 au soir, chez un restaurateur du Palais-Royal, on le montra au garde du corps Pâris, tandis qu'il se mettait à table. Le jeune homme, revêtu d'une grande houppelande, se présente et lui dit : — "C'est toi, scélérat de Lepelletier, qui as voté la mort du roi ?" — "Oui," répond celui-ci, "mais je ne suis pas un scélérat, j'ai voté selon ma conscience." — "Tiens," reprend Pâris, "voilà pour ta récompense ;" et il lui enfonce son sabre dans le flanc. Lepelletier tombe, et Pâris disparaît sans qu'on ait le temps de s'emparer de sa personne.

La nouvelle de cet événement se répand aussitôt de toutes parts. On le dénonce à la convention, aux Jacobins, à la commune; et cette nouvelle donne plus de consistance aux bruits d'une conspiration des royalistes, tendant à massacrer le côté gauche et à délivrer le roi au pied de l'échafaud. Les Jacobins se déclarent en permanence, et envoient de nouveaux commissaires à toutes les autorités, à toutes les sections, pour réveiller le zèle et mettre la population entière sous les armes.

Le lendemain 21 janvier, cinq heures avaient sonné au Temple. Le roi s'éveille, appelle Cléry, lui demande l'heure, et s'habille avec beaucoup de calme. Il s'applaudit d'avoir retrouvé ses forces dans le sommeil. Cléry allume du feu, transporte une commode dont il fait un autel. M. Edgeworth se revêt des ornements pontificaux, et commence à célébrer la messe; Cléry la sert, et le roi l'entend à genoux avec le plus grand recueillement. Il reçoit ensuite la communion des mains de M. Edgeworth, et après la messe, se relève plein de forces, et attendant avec calme le moment d'aller à l'échafaud. Il demande des ciseaux pour couper ses cheveux lui-même, et se soustraire à cette humiliante opération faite de la main des bourreaux; mais la commune les lui refuse par défiance.

Dans ce moment, le tambour battait dans la capitale. Tous ceux qui faisaient partie des sections armées se rendaient à leur compagnie avec une complète soumission; ceux qu'aucune obligation n'appelait à figurer dans cette terrible journée se cachaient chez eux. Les portes, les fenêtres étaient fermées, et chacun attendait chez soi la fin de ce triste événement. On disait que quatre ou cinq cents hommes dévoués devaient fondre sur la voiture, et enlever le roi. La convention, la commune, le conseil exécutif, les jacobins, étaient en séance.

A huit heures du matin, Santerre, avec une députation de la commune, du département et du tribunal criminel, se rend au Temple. Louis XVI, en entendant le bruit, se lève et se dispose à partir. Il n'avait pas voulu revoir sa famille pour ne

pas renouveler la triste scène de la veille. Il charge Cléry de faire pour lui ses adieux à sa femme, à sa sœur et à ses enfants; il lui donne un cachet, des cheveux et divers bijoux, avec commission de les leur remettre. Il lui serre ensuite la main en le remerciant de ses services. Après cela, il s'adresse à l'un des municipaux en le priant de transmettre son testament à la commune. Ce municipal était un ancien prêtre, nommé Jacques Roux, qui lui répond brutalement qu'il est chargé de le conduire au supplice, et non de faire ses commissions. Un autre s'en charge, et Louis, se retournant vers le cortége, donne avec assurance le signal du départ.

Des officiers de gendarmerie étaient placés sur le devant de la voiture; le roi et M. Edgeworth étaient assis dans le fond. Pendant la route, qui fut assez longue, le roi lisait, dans le bréviaire de M. Edgeworth, les prières des agonisants, et les deux gendarmes étaient confondus de sa piété et de sa résignation tranquille. Ils avaient, dit-on, la commission de le frapper si la voiture était attaquée. Cependant aucune démonstration hostile n'eut lieu depuis le Temple jusqu'à la place de la Révolution. Une multitude armée bordait la haie: la voiture s'avançait lentement et au milieu d'un silence universel. Sur la place de la Révolution, un grand espace avait été laissé vide autour de l'échafaud. Des canons environnaient cet espace; les fédérés les plus exaltés étaient placés autour de l'échafaud, et la vile populace, toujours prête à outrager le génie, la vertu, le malheur, quand on lui en donne le signal, se pressait derrière les rangs des fédérés, et donnait seule quelques signes extérieurs de satisfaction, tandis que partout on ensevelissait au fond de son cœur les sentiments qu'on éprouvait. A dix heures dix minutes, la voiture s'arrête. Louis XVI, se levant avec force, descend sur la place. Trois bourreaux se présentent: il les repousse et se déshabille lui-même. Mais voyant qu'ils voulaient lui lier les mains, il éprouve un mouvement d'indignation, et semble prêt à se défendre. M. Edgeworth, dont toutes les paroles furent

alors sublimes, lui adresse un dernier regard, et lui dit : "Souffrez cet outrage comme une dernière ressemblance avec le Dieu qui va être votre récompense." A ces mots, la victime résignée et soumise se laisse lier et conduire à l'échafaud. Tout à coup Louis fait un pas, se sépare des bourreaux, et s'avance pour parler au peuple. "Français," dit-il d'une voix forte, "je meurs innocent des crimes qu'on m'impute ; je pardonne aux auteurs de ma mort, et je demande que mon sang ne retombe pas sur la France." Il allait continuer, mais aussitôt l'ordre de battre est donné aux tambours ; leur roulement couvre la voix du prince, les bourreaux s'en emparent, et M. Edgeworth lui dit ces paroles : "Fils de saint Louis, montez au ciel !"—A peine le sang avait-il coulé, que des furieux y trempent leurs piques et leurs mouchoirs, se répandent dans Paris en criant vive la république ! vive la nation ! et vont jusqu'aux portes du Temple, montrer la brutale et fausse joie que la multitude manifeste à la naissance, à l'avénement, et à la chute de tous les princes.

Général chez les Romains—Empereur, &c.

Le général, ou commandant des armées romaines, était appelé en latin *imperator*, du verbe *imperare*, qui signifie commander. Les soldats donnaient quelquefois le nom d'*imperator* à leur général, quand il avait remporté quelque victoire célèbre ; mais, pour que le sénat confirmât par un décret ce titre glorieux, il fallait que le général vainqueur eût conquis une province, ou pris quelque ville considérable, ou gagné une bataille dans laquelle il y eût eu dix mille hommes de tués du côté des ennemis ; et, dans ce cas, il gardait jusqu'après son triomphe, le titre qui lui avait été décerné.

La République ayant perdu sa liberté, le peuple romain donna le nom d'Empereur, *imperator*, à Jules César, pour marquer la souveraine puissance qu'il avait dans Rome ; et c'est dans ce sens qu'Auguste et ses successeurs furent appelés Empereurs. On ne laissait pas néanmoins de leur donner encore le nom

d'Empereurs dans l'autre signification : Auguste même fut proclamé vingt fois Empereur, parce qu'il avait remporté vingt batailles célèbres.

Lieutenant, en latin *legatus*, signifie en général un officier qui tient la place d'un autre ; mais, chez les Romains, on entendait par ce mot *legatus*, un officier habile autant que brave, remplissant, au besoin, les fonctions du général, dont il tient la place et dont il exécute les ordres. Le mot *legatus* servait encore à désigner le gouverneur des provinces dont l'empereur s'était réservé le gouvernement.

Jusqu'au partage définitif de l'empire romain, en 396, il n'y avait eu qu'un empereur ; mais, depuis cette époque, il y en eut deux, un en Occident et un en Orient. Le titre d'Empereur disparut en Occident après la chute d'Augustule (476) ; en Orient, il fut conservé jusqu'à la prise de Constantinople par les Ottomans (1453), et même après cet événement, il subsista encore quelque temps à Héraclée et à Trébizonde. En 800, Charlemagne reprit le titre d'Empereur romain, et il le transmit à ses descendants. Mais, dès 888, lors du démembrement définitif de la monarchie carlovingienne, ce nom d'Empereur romain devint synonyme de celui de souverain de l'Allemagne. Napoléon ressuscita un moment en France le titre d'Empereur (1804—1814). Aujourd'hui il n'est plus porté en Europe que par les souverains de l'Autriche, de la Russie et quelquefois de la Turquie ; en Amérique par le souverain du Brésil. En Asie il y a eu des Empereurs du Mogol, et il y a encore des Empereurs de la Chine ; en Afrique on décore par fois du nom d'Empereur le souverain du Maroc.

Du Capitole.

Le Capitole consistait en un temple et une citadelle construits sur la roche Tarpéienne. Ils furent commencés par Servius Tullius, achevés par Tarquin-le-superbe, et consacrés par le consul Horatius, après l'expulsion de ce prince. Le temple

occupait quatre arpents; la façade principale était ornée de trois rangs de colonnes, et les autres côtés de deux seulement. On y montait par un escalier de cent marches. Rien n'égalait la richesse et la magnificence de ce temple. Les consuls y firent à l'envi les plus belles offrandes. Auguste seul y dépensa deux mille marcs d'or. La porte en était d'airain, et le toit d'or. On y voyait des vases, des boucliers et des chars d'or et d'argent. Le Capitole fut brûlé trois fois: la première, pendant les troubles de Marius; la seconde, pendant ceux de Vitellius; et la troisième, sur la fin du règne de Vespasien. L'empereur Domitien, qui le releva pour la quatrième fois de ses ruines, le fit construire sur un plan plus vaste et plus magnifique qu'auparavant, et il dépensa douze cents talents pour le faire dorer. Ceux qui, dans les premiers temps de Rome, en creusèrent les premiers fondements, ayant trouvé dans la terre la tête encore fraîche et sanglante d'un homme appelé *Tolius*, en tirèrent un heureux augure pour la grandeur à venir de la République romaine, et nommèrent le temple Capitole, *à capite Toli*. Les consuls et les magistrats y offraient des sacrifices, quand ils entraient en charge, et ils y dirigeaient leur marche dans la cérémonie du triomphe. Jupiter était surnommé Capitolin, parce que le Capitole lui était consacré. Dans le moyen âge, on couronnait au Capitole les poëtes vainqueurs.

Xerxès et Léonidas.

Xerxès. Je prétends, Léonidas, te faire un grand honneur. Il ne tient qu'à toi d'être toujours à ma suite sur le bord du Styx.

Léonidas. Je n'y suis descendu que pour ne te voir jamais, et pour repousser ta tyrannie. Va chercher tes femmes, tes esclaves et tes flatteurs; voilà la compagnie qu'il te faut.

Xerx. Voyez ce brutal, cet insolent! un gueux qui n'eut jamais que le nom de roi, sans autorité! un capitaine de bandits! Quoi! tu n'as point de honte de te comparer au grand roi? As-

tu donc oublié que je couvrais la terre de soldats, et la mer de navires ? Ne sais-tu pas que mon armée ne pouvait en un repas se désaltérer sans faire tarir des rivières ?

Léon. Comment oses-tu vanter la multitude de tes troupes ? Trois cents Spartiates que je commandais aux Thermopyles, furent tués par ton armée innombrable sans pouvoir être vaincus. Ils ne succombèrent qu'après s'être lassés de tuer. Ne vois-tu pas encore ici près ces ombres errant en foule qui couvrent le rivage ? Ce sont les vingt mille Perses que nous avons tués. Demande-leur combien un Spartiate seul vaut d'autres hommes, et surtout des tiens. C'est la valeur, et non pas le nombre, qui rend invincible.

Xerx. Ton action était un coup de fureur et de désespoir.

Léon. C'était une action sage et généreuse. Nous crûmes que nous devions nous dévouer à une mort certaine, pour t'apprendre ce qu'il en coûte quand on veut mettre les Grecs dans la servitude, et pour donner le temps à toute la Grèce de se préparer à vaincre ou à périr comme nous. En effet cet exemple de courage étonna les Perses, et ranima les Grecs découragés. Notre mort fut bien employée.

Xerx. Oh ! que je suis fâché de n'être point entré dans le Péloponèse, après avoir ravagé l'Attique ! j'aurais mis en cendres ta Lacédémone, comme j'y mis Athènes. Misérable impudent, je t'aurais...

Léon. Ce n'est plus ici le temps ni des injures ni des flatteries ; nous sommes au pays de la vérité. T'imagines-tu donc être encore le grand roi ? Tes trésors sont bien loin. Tu n'as plus de gardes ni d'armées, plus de faste ni de délices. La louange ne vient plus chatouiller tes oreilles. Te voilà nu, seul, prêt à être jugé par Minos. Mais ton ombre est encore bien colère et bien superbe. Tu n'étais pas plus emporté quand tu faisais fouetter la mer. En vérité, tu méritais bien d'être fouetté toi-même pour cette extravagance. Et ces fers dorés, t'en souviens-tu, que tu fis jeter dans l'Hellespont pour tenir les tem-

pêtes dans ton esclavage? Plaisant homme pour dompter la mer! Tu fus contraint bientôt après de repasser à la hâte en Asie dans une barque, comme un pêcheur. Voilà à quoi aboutit la folle vanité des hommes qui veulent forcer les lois de la nature et oublier leur propre faiblesse.

Xerx. Ah! les rois qui peuvent tout (je le vois bien, mais hélas! je le vois trop tard), sont livrés à toutes leurs passions. Eh! quel moyen, quand on est homme, de résister à sa propre puissance et à la flatterie de tous ceux dont on est entouré? Oh! quel malheur de naître dans de si grands périls!

Léon. Voilà pourquoi je fais plus de cas de ma royauté que de la tienne. J'étais roi à condition de mener une vie dure, sobre et laborieuse comme mon peuple. Je n'étais roi que pour défendre ma patrie, et pour faire régner les lois: ma royauté me donnait le pouvoir de faire du bien, sans me permettre de faire du mal.

Xerx. Oui; mais tu étais pauvre, sans éclat, sans autorité. Un de mes satrapes était bien plus grand et plus magnifique que toi.

Léon. Je n'aurais pas eu de quoi percer le mont Athos comme toi. Je croyais même que chacun de tes satrapes volait dans sa province plus d'or et d'argent que nous n'en avions dans toute notre république. Mais nos armes, sans être dorées, savaient fort bien percer ces hommes lâches et efféminés dont la multitude innombrable te donnait une si vaine confiance.

Xerx. Mais enfin si je fusse entré d'abord dans le Péloponèse, toute la Grèce était dans les fers. Aucune ville, pas même la tienne, n'eût pu me résister.

Léon. Je le crois comme tu le dis, et c'est en quoi je méprise la grande puissance d'un peuple barbare qui n'est ni instruit ni aguerri. Il manque de sages conseils, ou, si on les lui offre, il ne sait pas les suivre, et préfère toujours d'autres conseils faibles ou trompeurs.

Xerx. Les Grecs voulaient faire une muraille pour fermer

l'isthme; mais elle n'était pas encore faite, et je pouvais y entrer.

Léon. La muraille n'était pas encore faite, il est vrai; mais tu n'étais pas fait pour prévenir ceux qui la voulaient faire. Ta faiblesse fut encore plus salutaire aux Grecs que leur force.

Xerx. Si j'eusse pris cet isthme, j'aurais fait voir...

Léon. Tu aurais fait quelque autre faute; car il fallait que tu en fisses, étant aussi gâté que tu l'étais par la mollesse, par l'orgueil, et par la haine des conseils sincères; tu étais encore plus facile à surprendre que l'isthme.

Xerx. Mais je n'étais ni lâche ni méchant, comme tu t'imaginais.

Léon. Tu avais naturellement du courage et de la bonté de cœur. Les larmes que tu répandis à la vue de tant de milliers d'hommes, dont il ne devait rester aucun sur la terre avant la fin du siècle, marquent assez ton humanité. C'est le plus bel endroit de ta vie. Si tu n'avais pas été un roi trop puissant et trop heureux, tu aurais été un assez honnête homme.

Seconde fête de la Fédération.

Enfin le 14 juillet 1792 arriva: combien les temps étaient changés depuis le 14 juillet 1790! Ce n'était plus ni cet autel magnifique desservi par trois cents prêtres; ni ce vaste champ couvert de soixante mille gardes nationaux, richement vêtus et régulièrement organisés; ni ces gradins latéraux chargés d'une foule immense, ivre de joie et de plaisir; ni enfin ce balcon où les ministres, la famille royale et l'assemblée assistaient à la première fédération! Tout était changé: on se haïssait comme après une fausse réconciliation, et tous les emblèmes annonçaient la guerre. Quatre-vingt-trois tentes figuraient les quatre-vingt-trois départements. A côté de chacune était un peuplier, au sommet duquel flottaient des banderoles aux trois couleurs. Une grande tente était destinée à l'assemblée et au roi, une autre aux corps administratifs de Paris. Ainsi toute la France semblait

camper en présence de l'ennemi. L'autel de la patrie n'était plus qu'une colonne tronquée, placée au sommet de ces gradins qui existaient encore dans le Champ-de-Mars, depuis la première cérémonie. D'un côté on voyait un monument pour ceux qui étaient morts ou qui allaient mourir à la frontière ; de l'autre un arbre immense appelé l'arbre de la féodalité. Il s'élevait au milieu d'un vaste bûcher, et portait sur ses branches des couronnes, des cordons bleus, des tiares, des chapeaux de cardinaux, des clefs de Saint-Pierre, des manteaux d'hermine, des bonnets de docteurs, des sacs de procès, des titres de noblesse, des écussons, des armoiries, etc. Le roi devait être invité à y mettre le feu.

Le serment devait être prêté à midi. Le roi s'était rendu dans les appartements de l'Ecole militaire ; il y attendait le cortége national, qui était allé poser la première pierre d'une colonne qu'on voulait placer sur les ruines de l'ancienne Bastille. Le roi avait une dignité calme, la reine s'efforçait de surmonter une douleur trop visible. Sa sœur, ses enfants l'entouraient. On s'émut dans les appartements par quelques expressions touchantes ; les larmes mouillèrent les yeux de plus d'un assistant ; enfin le cortége arriva. Jusque-là le Champ-de-Mars avait été presque vide ; tout à coup la multitude fit irruption. Sous le balcon où était placé le roi, on vit défiler pêle-mêle des femmes, des enfants, des hommes ivres, criant "*vive Pétion! Pétion ou la mort!*" et portant sur leurs chapeaux les mots qu'ils avaient à la bouche ; des fédérés se tenant sous le bras les uns les autres, et transportant un relief de la Bastille, avec une presse qu'on arrêtait de temps en temps pour imprimer et répandre des chansons patriotiques. Après, venaient les légions de la garde nationale, les régiments de troupes de ligne, conservant avec peine la régularité de leurs rangs au milieu de cette populace flottante ; enfin les autorités elles-mêmes et l'assemblée. Le roi descendit alors, et, placé au milieu d'un carré de troupes, il s'achemina, avec le cortége, vers

l'autel de la patrie. La foule était immense au milieu du Champ-de-Mars, et ne permettait d'avancer que lentement. Après beaucoup d'efforts de la part des régiments, le roi parvint jusqu'aux marches de l'autel. La reine, placée sur le balcon qu'elle n'avait pas quitté, observait cette scène avec une lunette. La confusion sembla s'augmenter un instant autour de l'autel, et le roi descendre d'une marche; à cette vue la reine poussa un cri et jeta l'effroi autour d'elle. Cependant la cérémonie s'acheva sans accident. A peine le serment était prêté, qu'on s'empressa de courir à l'arbre de la féodalité. On voulait y entraîner le roi pour qu'il y mît le feu; mais il s'en dispensa en répondant avec à-propos qu'il n'y avait plus de féodalité. Il reprit alors sa marche vers l'Ecole militaire. Les troupes, joyeuses de l'avoir sauvé, poussèrent des cris réitérés de "*vive le roi!*" La multitude, qui éprouve toujours le besoin de sympathiser, répéta ces cris, et fut aussi prompte à le fêter, qu'elle l'avait été à l'insulter quelques instants auparavant. L'infortuné Louis XVI parut aimé quelques heures encore: le peuple et lui-même le crurent un moment; mais les illusions même n'étaient plus faciles, et on commençait déjà à ne pouvoir plus se tromper. Le roi rentra au palais, satisfait d'avoir échappé à des périls qu'il croyait grands, mais très-alarmé encore de ceux qu'il entrevoyait dans l'avenir.

Premières victoires de Bonaparte en Italie.

Bonaparte, qui joignait à un esprit positif une imagination forte et grande, et qui aimait à émouvoir, voulut annoncer ses succès d'une manière imposante et nouvelle: il envoya son aide de camp Murat pour présenter solennellement au directoire vingt et un drapeaux pris sur l'ennemi. Ensuite il adressa à ses soldats la proclamation suivante:

"Soldats, vous avez remporté en quinze jours six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la partie la plus riche du Pié-

mont; vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes; vous vous étiez jusqu'ici battus pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie; vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté, étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert: grâces vous en soient rendues, soldats! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore. Les deux armées qui, naguère, vous attaquaient avec audace, fuient épouvantées devant vous; les hommes pervers qui riaient de votre misère, et se réjouissaient dans leur pensée des triomphes de vos ennemis, sont confondus et tremblants. Mais, soldats, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste à faire. Ni Turin, ni Milan ne sont à vous: les cendres des vainqueurs de Tarquin sont encore foulées par les assassins de Basseville! On dit qu'il en est parmi vous dont le courage mollit, qui préfèreraient retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes? Non, je ne puis le croire. Les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego, de Mondovi, brûlent de porter au loin la gloire du peuple français."

Quand ces nouvelles, ces drapeaux, ces proclamations, arrivèrent coup sur coup à Paris, la joie fut extrême. Le premier jour, c'était une victoire qui ouvrait l'Apennin, et donnait deux mille prisonniers; le second jour, c'était une victoire plus décisive qui séparait les Piémontais des Autrichiens, et donnait six mille prisonniers. Les jours suivants apportaient de nouveaux succès: la destruction de l'armée piémontaise à Mondovi, la soumission du Piémont à Cherasco, et la certitude d'une paix prochaine qui en présageait d'autres. La rapidité des succès, le nombre des prisonniers, dépassaient tout ce qu'on avait encore

VII. Le langage de ces proclamations rappelait l'antiquité, et étonnait les esprits. On se demandait de toutes parts quel était ce jeune général dont le nom, connu de quelques appréciateurs, et inconnu de la France, éclatait pour la première fois. On ne le prononçait pas bien encore, et on se disait avec joie que la république voyait s'élever tous les jours de nouveaux talents pour l'illustrer et la défendre. Les conseils décidèrent par trois fois que l'armée d'Italie avait bien mérité de la patrie, et décrétèrent une fête à la Victoire, pour célébrer l'heureux début de la campagne. L'aide de camp envoyé par Bonaparte présenta les drapeaux au directoire. La cérémonie fut imposante. On reçut ce jour-là plusieurs ambassadeurs étrangers, et le gouvernement parut entouré d'une considération toute nouvelle.

Bonaparte et Prêtres français bannis.

Bonaparte avant de quitter Tolentino, fit un acte assez re marquable, et qui déjà prouvait sa politique personnelle. L'Italie et particulièrement les Etats du pape regorgeaient de prêtres français bannis. Ces malheureux, retirés dans les couvents, n'y étaient pas toujours reçus avec beaucoup de charité. Les arrêtés du directoire leur interdisaient les pays occupés par nos armées, et les moines italiens n'étaient pas fâchés d'en être délivrés par l'approche de nos troupes. Ces infortunés étaient réduits au désespoir. Eloignés depuis longtemps de leur patrie, exposés à tous les dédains de l'étranger, ils pleuraient en voyant nos soldats; ils en reconnurent même quelques-uns, dont ils avaient été curés dans les villages de France. Bonaparte était facile à émouvoir; d'ailleurs il tenait à se montrer exempt de toute espèce de préjugés révolutionnaires ou religieux: il ordonna, par un arrêté, à tous les couvents du Saint-Siége de recevoir les prêtres français, de les nourrir, et de leur donner une paye. Il améliora ainsi leur état, loin de les mettre en fuite. Il écrivit au directoire les motifs qu'il avait eus en commettant cette infraction à ses arrêtés. "En faisant," dit-il, "des

battues continuelles de ces malheureux, on les oblige à rentrer chez eux. Il vaut mieux qu'ils soient en Italie qu'en France; ils nous y seront utiles. Ils sont moins fanatiques que les prêtres italiens, ils éclaireront le peuple qu'on excite contre nous. D'ailleurs," ajoutait-il, "ils pleurent en nous voyant; comment n'avoir pas pitié de leur infortune?" Le directoire approuva sa conduite. Cet acte et sa lettre publiés produisirent une sensation très-grande.

Des Pontifes.

Un Pontife était, chez les Romains, une personne sacrée, qui avait juridiction et autorité sur les choses de la religion. Il y avait à Rome de grands et de petits Pontifes, qui avaient pour chef le souverain Pontife, *Pontifex maximus*, lequel était toujours choisi parmi les Pontifes, et élu dans les comices par tribus; ce qui s'observa jusqu'au temps des Empereurs qui, pour s'attirer plus de vénération, voulurent tous être revêtus de cette dignité.

Les Pontifes jouissaient d'une telle considération, qu'ils avaient le pas sur tous les autres magistrats, et qu'ils ne rendaient compte de leurs actions à personne: ils étaient juges de tous les différends qui regardaient la religion: ils en expliquaient les mystères, et en réglaient toutes les cérémonies. Le premier jour de chaque mois, ils avertissaient le peuple du jour auquel les nones arrivaient, et de ce qu'il y avait à faire pendant le cours du mois, tant pour les sacrifices et les fêtes, que pour les foires. Ils avaient inspection et autorité sur tous les prêtres et sur tous les officiers qui servaient aux sacrifices et au culte des Dieux, au point qu'ils leur infligeaient des punitions, quand ils négligeaient leurs devoirs ou qu'ils commettaient des fautes. En un mot, les Pontifes avaient l'intendance des choses sacrées, la direction des sacrifices et le soin du culte religieux.

Ce fut Numa qui institua les Pontifes. L'empereur Auguste permit pendant quelque temps aux Pontifes de recevoir dans

leur collége ceux qu'ils en jugeaient dignes ; mais il se réserva le pouvoir de choisir et de nommer les grands Pontifes, ainsi que tous les autres ministres de la religion.

Jules-César, Auguste et tous les Empereurs prirent la qualité de souverains Pontifes. Constantin, Constance, Valentinien, et Valens, quoiqu'ils fussent chrétiens, souffrirent qu'on leur donnât cette qualité. Mais l'empereur Gratien défendit expressément par un édit, qu'on lui donnât le titre de souverain Pontife ; et Théodose, son successeur, fit confisquer tous les revenus des Pontifes, et il abolit entièrement leur collége, et tous les prêtres de l'ancienne superstition. Depuis ce temps-là, le nom de *Pontife* ne fut donné qu'aux évêques, et il n'y eut plus que les papes qui furent appelés souverains Pontifes. Un des soins principaux du souverain Pontife, chez les Romains, était de conserver les annales et de régler l'année. C'était lui qui recevait les Vestales, les jugeait, et présidait à leurs sacrifices. Il dictait toujours la formule dans les actes publics ; il devait être présent aux adoptions, et prendre connaissance de certaines causes qui regardaient le mariage ; il présidait aux assemblées des autres prêtres, et c'était lui qui les initiait ; enfin il avait une puissance souveraine sur tout ce qui concernait la religion qu'il avait soin d'expliquer.

Des Augures.

La dignité d'Augure était une des plus importantes fonctions de la République Romaine. L'emploi des Augures ne consistait pas seulement à écouter le chant des oiseaux, ou à considérer leur manière de boire et de manger, comme le ferait croire l'étymologie de ce mot ; ils tiraient encore des présages de diverses considérations qu'il n'est pas inutile de rapporter : 1o de l'indifférence ou de l'avidité avec laquelle les poulets sacrés recevaient les mets qu'on leur présentait ; 2o du vol et du gazouillement des oiseaux ; 3o des phénomènes des cieux, tels que le tonnerre, les éclairs, les éclipses, les comètes, etc. ; 4o de

l'apparition subite d'un quadrupède dans un lieu qui n'était pas destiné aux animaux; 5o d'événements fortuits qu'ils appelaient *dira*, tels que la chute d'une salière, un bruit étrange, un heurt inattendu, le cri d'une chouette, un éternuement, la rencontre d'un loup, d'une belette, d'un serpent, d'un lièvre, d'un renard, etc.

On fit, à Rome, une science du présage qu'il fallait tirer de ces événements fortuits ou très-naturels: mais il est constant que cette science avait été connue des Chaldéens et des Grecs, quoique les Toscans prétendissent en être les inventeurs, parce qu'ils l'avaient beaucoup perfectionnée.

Cet art consistait donc à distinguer ce qui était présagé de ce qui ne l'était pas; à établir une différence entre les bons présages et les mauvais; à interpréter toute sorte de songes, d'oracles, de prodiges, et autres choses semblables; à déclarer s'ils pronostiquaient du bien ou du mal; et quel bien ou quel mal ils signifiaient; mais, comme c'eût été peu que de découvrir et de prédire le mal, sans en indiquer le remède, cette science n'en demeurait point à la simple spéculation; elle enseignait aussi à éluder ou à expier les présages qu'elle déclarait mauvais, et à éviter les maux présagés, en détournant la colère des Cieux, ou en l'appaisant par des sacrifices, des processions, ou d'autres cérémonies religieuses, dont les Augures réglaient le temps, le lieu, la durée, faisant connaître les personnes qui devaient y assister, et généralement toutes les circonstances nécessaires pour faire une expiation bonne, sainte et parfaite.

On ne consultait pas seulement les Augures sur tout ce qui arrivait, mais même on n'entreprenait rien sans les consulter. Il ne se tenait point d'assemblée publique, on n'élisait point de magistrat, on ne faisait aucune loi, on ne partait pour quelque expédition que ce fût, sans demander auparavant aux Augures s'il fallait le faire; et quand ils répondaient que non, tout était différé ou rompu, et personne n'aurait osé passer outre contre leur sentiment: ce qui prouve que les Augures étaient à Rome

maîtres de tout ; ils étaient comme des directeurs publics auxquels on avait recours dans les moindres circonstances, aussi bien que dans les affaires les plus difficiles, pour savoir ce qu'on devait en penser, et ce qu'on avait à faire.

La dignité d'Augure ne se perdait que par la mort naturelle, au lieu que toutes les autres dignités se perdaient par la mort civile ; car dès qu'on était condamné pour crime, on était censé dégradé, et la place vacante était aussitôt donnée à un autre. Il n'en était pas ainsi des Augures ; on ne pouvait ni leur faire leur procès, ni les priver de leur charge : en effet, comme on les engageait, en les recevant dans le collége des Augures, par les serments les plus solennels, à ne communiquer leur science à personne, et à en faire mystère toute leur vie, on avait tout lieu de craindre que, s'ils venaient à perdre leur dignité, ils ne se crussent délivrés de leurs serments, et ne révélassent bien des secrets. C'est pourquoi, de toutes les dignités à vie, celle d'Augure était la plus considérable, et avec raison, puisque ceux qui en étaient revêtus avaient un empire presque absolu sur les cœurs.

Les Augures s'assemblaient une fois par mois pour conférer entre eux sur ce qui regardait leurs fonctions : voici de quelle manière ils prenaient les augures. Après avoir offert les sacrifices destinés à cette cérémonie, le sacrificateur montait sur le haut du Capitole, ou du mont Tarpéien ; là, il partageait le ciel en quatre régions, avec un bâton en forme de crosse, nommé *lituus ;* il se couvrait ensuite la tête, se tournant vers l'Orient ; et alors il observait les choses qui paraissaient dans les espaces qu'il avait désignés, et par-là il jugeait du succès de l'affaire qu'on lui avait proposée. Il est donc vrai de dire qu'on ne faisait rien de considérable, rien d'important à Rome, sans avoir auparavant consulté les Augures. L'élection même des magistrats n'était pas légitime, et ils étaient obligés de quitter leur charge, quand on n'avait pas observé toutes les cérémonies prescrites par les lois, et que les Augures ne les avaient pas consacrés et confirmés dans leur emploi.

Le collége des Augures subsista jusqu'au temps de Théodose

le jeune; ce fut l'empereur Constance qui, regardant les Augures comme de vrais imposteurs, défendit qu'on les consultât à l'avenir.

Des Aruspices.

Le mot Aruspice vient de haruga, *entrailles*, et spicere, *regarder*, *considérer*. Les Aruspices furent institués par Romulus; ils étaient spécialement chargés d'examiner les entrailles des victimes, afin d'en tirer des présages. Ils examinaient 1° les victimes, avant qu'on les ouvrît; 2° les entrailles après l'ouverture; 3° la flamme qui s'élevait des chairs brûlées; 4° la farine, l'encens, le vin et l'eau qui servaient aux sacrifices. Ils devaient observer d'abord si la victime était traînée par force à l'autel, si elle cherchait à s'échapper de la main du conducteur, si elle éludait le coup, si elle mugissait et bondissait en tombant, si son agonie était lente et douloureuse; tous pronostics sinistres, comme les pronostics opposés étaient favorables. Après l'ouverture de la victime, ils examinaient la couleur des parties intérieures: un double foie, un cœur maigre ou petit étaient des présages malheureux; mais le plus funeste de tous était quand le cœur venait à manquer. Les entrailles tombaient-elles de la main du prêtre, étaient-elles pâles et livides, ou plus sanguinolentes qu'à l'ordinaire, ces signes annonçaient des désastres imminents et une ruine prochaine. Quant à la flamme, il fallait, pour que l'augure fût heureux, qu'elle s'élevât avec force, en forme pyramidale, et qu'elle consumât promptement la victime; qu'elle fût claire, transparente, silencieuse et sans mélange de fumée. Elle présageait, au contraire, les plus grands malheurs, quand elle s'allumait difficilement, quand, au lieu de s'élever perpendiculairement, elle décrivait des lignes courbes, et quand, au lieu de saisir la victime, elle ne l'atteignait que par degrés; quand elle était dispersée par le vent, ou éteinte par une pluie soudaine; quand enfin elle laissait quelque partie de la victime sans la consumer. Pour l'encens, le vin, l'eau et la farine, le

devoir des Aruspices était d'observer si tous ces objets avaient le goût, la couleur et l'odeur requis. Les peuples d'Etrurie ou de Toscane étaient les plus savants Aruspices ; c'était de leur pays, que les Romains tiraient ceux dont ils se servaient. Ils envoyaient même, chaque année en Etrurie, des jeunes-gens pour les faire instruire dans cette science tellement ridicule, que Caton avait coutume de dire qu'il ne concevait pas comment des Augûres et des Aruspices pouvaient se rencontrer et se regarder sans rire. Annibal, de son côté, se moquait avec raison du roi Prusias de ce qu'il était plus soigneux de consulter les entrailles d'un veau, que les plus habiles capitaines de son empire.

Newton et Laplace.

NEWTON (Isaac), illustre savant anglais, né en 1642 à la terre de Woolstrop, près de Grantham (comté de Lincoln), s'est placé à la fois au premier rang des mathématiciens, des physiciens et des astronomes. Il montra de bonne heure une étonnante application à l'étude et un goût prononcé pour la mécanique et les mathématiques. Descartes et Kepler furent les auteurs où il en puisa la première connaissance. Sa mère le destinait à exploiter ses propriétés ; mais reconnaissant qu'il était peu propre à cet emploi, elle le laissa libre de suivre son penchant. Il fut envoyé en 1660 à l'université de Cambridge, et eut pour professeur de mathématiques le docteur Barrow. Il ne tarda pas à surpasser son maître, et fit avant 23 ans ses plus grandes découvertes en mathématiques. En 1665, il quitta Cambridge pour fuir la peste, et se retira à Woolstrop : c'est là que, voyant une pomme tomber devant lui, il conçut, à l'occasion de ce fait si vulgaire, la première idée de la gravitation universelle et du système du monde. Il fut nommé en 1667 associé du collége de la Trinité, à Cambridge, remplaça en 1669 le professeur Barrow, et fit un cours d'optique dans lequel il exposait des idées entièrement neuves sur cette science. En 1672, il fut admis à la Société royale de Londres. Dans les années qui suivirent, il com-

muniqua à cette Société une partie de ses travaux; mais les tracasseries qu'il éprouva, surtout de la part de son collègue Hooke, qui, jaloux de ses succès, lui disputait l'honneur de ses découvertes, le déterminèrent pendant longtemps à garder le silence. En 1687, il fut chargé par l'université de Cambridge de défendre ses priviléges, que le roi Jacques II voulait attaquer; il réussit si bien dans cette mission, que l'université le choisit l'année suivante pour la représenter à la Chambre des Communes; il fit partie du Parlement qui exclut Jacques II (1688), et fut élu de nouveau en 1701; mais il ne se fit nullement remarquer dans la carrière politique. Il paraît qu'en 1692 sa raison se troubla un instant, soit par suite d'un incendie qui dévora une partie de ses papiers, soit par l'effet d'une grande contention d'esprit; depuis cette époque, il ne donna plus aucun travail original, et ne fit guère que publier les fruits de ses travaux antérieurs. En 1696, il fut chargé de la refonte des monnaies: il eut d'abord le titre de garde, puis (1699) celui de directeur de la monnaie, place qui lui assura une existence honorable et indépendante. En 1699, l'Académie des Sciences de Paris le nomma associé étranger; la Société royale le choisit en 1703 pour son président; il garda ce titre jusqu'à sa mort. Ses dernières années furent troublées par une discussion fort vive qu'il eut à soutenir au sujet de la découverte du calcul infinitésimal avec Leibnitz, qu'il accusait de plagiat: il fut reconnu que Newton avait droit à la priorité, ses premiers travaux datant de 1665, mais que Leibnitz avait fait de son côté la même découverte (1676). Newton mourut en 1727, âgé de 85 ans. Les principaux fondements de sa gloire sont: 1o la décomposition de la lumière et la découverte des principales lois de l'optique; 2o la connaissance de la gravitation universelle, propriété en vertu de laquelle tous les corps s'attirent en raison directe de leur masse, et en raison inverse du carré des distances; il expliqua à la fois, par cette loi unique, le mouvement des planètes autour du soleil, celui de la lune autour de la terre, le cours des comètes, le flux et le reflux de la mer. On lui doit

en outre une foule de solutions particulières et de théories mathématiques aussi remarquables par l'élégance que par la rigueur. Newton était d'une patience infatigable au travail: on lui demandait comment il avait fait ses grandes découvertes; il répondit: "En y pensant toujours."

"Ce grand homme," dit Voltaire, "n'entendait jamais prononcer le nom de Dieu sans faire une inclination profonde, qui marquait et son respect et son admiration pour les œuvres du Créateur." Le même écrivain a dit encore dans un mouvement d'enthousiasme: "C'est le plus grand génie qui ait existé. Quand tous les génies de l'univers seraient arrangés, il conduirait la bande." Newton posséda jusqu'à l'âge de 85 ans une santé toujours égale. Il mourut le 20 mars 1727. Dès que la cour de Londres eut appris sa mort, elle ordonna que son corps, après avoir été exposé sur un lit de parade, comme les personnes du plus haut rang, fût ensuite transporté dans l'abbaye de Westminster. Le poêle du cercueil fut soutenu par le grand-chancelier et par trois pairs d'Angleterre. On lui éleva un tombeau magnifique, sur lequel est gravée l'épitaphe la plus honorable. Elle finit ainsi: "Que les mortels se félicitent de ce qu'un d'entre eux a tant fait honneur à l'humanité." Il ne se maria point. Le calme de sa vie ne fut jamais troublé par aucun orage littéraire. Le célèbre Pope lui fit aussi une épitaphe en vers anglais, que Dorat a traduite ainsi:

L'épaisse nuit régnait sur le monde encor brut,
Dieu dit: Que Newton soit.... Soudain le jour parut;
Pour second créateur tout l'univers le nomme,
Interrogez le ciel, la nature, le temps;
C'est un dieu, diront-ils, il ne craint rien des ans..
Hélas! ce marbre seul atteste qu'il fut homme.

Newton ne cherchait pas la gloire. "Je me reprocherais," disait-il, "mon imprudence, de perdre une chose aussi réelle que le repos, pour courir après une ombre. Il ne cherchait point à faire la cour aux rois et aux grands. Un jour qu'il donnait à dîner à quelques philosophes, on voulut suivre l'usage

d'Angleterre, de boire à la fin du repas à la santé des princes. Newton dit: "Buvons à la santé de tous les honnêtes gens, de quelque pays qu'ils soient. Ils sont ordinairement tous amis, parce qu'ils tendent tous au seul but digne de l'homme, la connaissance de la vérité." L'abondance où il se trouvait par son patrimoine, par son emploi, par ses épargnes, ne lui donnait pas inutilement les moyens de faire du bien. Il ne croyait pas que, laisser par testament, ce fût véritablement donner. Ce fut de son vivant qu'il fit ses libéralités. Quand la bienséance exigeait quelque dépense d'éclat, il était magnifique sans regret; hors de là, le faste était retranché, et les fonds réservés pour des usages utiles ou pour les besoins des malheureux. Quoiqu'il fût attaché sincèrement à l'Eglise anglicane, il n'eût pas persécuté les non-conformistes pour les y ramener. Il jugeait les hommes par les mœurs, et les vrais non-conformistes étaient pour lui les vicieux et les méchants. Ce n'est pas cependant qu'il s'en tînt à la religion naturelle. Il était fermement persuadé de la révélation. Une preuve de sa bonne foi, c'est qu'il a commenté *l'Apocalypse*. On a dit que Newton, dans sa vieillesse, n'entendait plus ses propres ouvrages. Pemberton assure expressément le contraire. Sa tête ne s'affaiblit que trois mois avant sa mort.

Le marquis de Laplace, profond géomètre français, né en 1749, mort en 1827, eut la gloire de compléter l'œuvre de Newton en levant les difficultés que présentait encore l'explication du système du monde par la gravitation universelle; en outre, il popularisa ce système par des écrits aussi élégants que profonds, et mérita comme écrivain d'être admis à l'Académie française.

Madame de Staël.

Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein, née à Paris en 1766, était fille de Necker, et conserva toujours pour son père un amour et une admiration qui allaient jusqu'à l'idolâtrie. Elle épousa, en 1786, le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède en France (qui résida à Paris jusqu'en

1799, et mourut en 1802). Lors de la Révolution, elle rédigea un plan d'évasion pour Louis XVI peu avant le 10 août 1792, et ne craignit pas d'adresser au gouvernement révolutionnaire une défense de la reine. Sous le Directoire, elle exerça par ses salons une grande influence, se déclara contre le club de Clichy qui voulait renverser le Directoire, et fit rentrer Talleyrand aux affaires (1796). Sous Bonaparte, son crédit baissa; elle fit de l'opposition, et fut exilée à 40 lieues de Paris (1802). Elle quitta la France, se rendit à Weimar, où elle étudia la littérature allemande avec Gœthe, Wieland et Schiller, passa un an (1805) à Genève et dans sa terre de Coppet (canton de Vaud), puis revint en France, où sa présence fut tolérée; mais elle déplut encore à la police impériale par les allusions dont fourmillait son *Allemagne*, alors sous presse; toute l'édition fut saisie et mise au pilon, et il fut enjoint à Mme de Staël de ne plus s'écarter de Coppet. Elle s'évada, en 1812, de ce séjour devenu pour elle une prison, habita successivement Vienne, Moscou, Saint-Pétersbourg, la Suède, enfin Londres, et ne revint à Paris qu'après la chute définitive de Napoléon, en 1815. Elle obtint de Louis XVIII 2,000,000 de francs, à titre de restitution des sommes dues à son père. Deux ans après, au retour d'un voyage en Italie, elle mourut à Paris (14 juillet 1817). Elle s'était remariée vers 1812, mais secrètement, avec un jeune officier, M. de Rocca. Mme de Staël est la plus célèbre des femmes auteurs; elle parlait encore mieux qu'elle n'écrivait; son salon était rempli des hommes les plus illustres dans les lettres, les arts, les sciences, l'industrie et la politique; elle embrassait tous les genres de questions et les traitait avec supériorité. Elle a beaucoup contribué à l'introduction des nouvelles idées littéraires en France. Dans ses ouvrages, on trouve une hauteur de génie et une profondeur bien rares dans son sexe, une érudition variée, unies à une extrême finesse et à une grande connaissance du monde.

Ses opinions et son caractère semblent tracés dans ce peu de

mots qu'elle dit à M. de Chateaubriand : "J'ai été toujours la même, vive et triste ; j'ai aimé Dieu, mon père et la liberté." Dans une autre occasion, discutant sur la traite des nègres avec une dame, celle-ci lui dit : "Eh quoi ! madame, vous vous intéressez donc beaucoup au cômte de Limonade et au marquis de Marmelade ?"—"Pourquoi pas autant qu'au duc de Bouillon ?" lui répondit-elle. L'amour de la patrie était un des puissants sentiments dont son âme était dominée ; elle l'a prouvé dans bien des occasions. Un émigré auquel elle prenait un vif intérêt, mais dont les principes politiques n'étaient pas d'accord avec les siens, lui disait en partant pour aller se battre contre les armées françaises : "Vous voulez donc ma perte ou mon déshonneur ?"—"Non," reprit avec vivacité Mme de Staël, "je veux votre défaite et votre gloire ; je veux, à la mort près, que vous soyez, ainsi qu'Hector, le héros d'une armée vaincue." Quoiqu'elle détestât Bonaparte, l'amour de la vérité la portait à lui rendre une pleine justice. Un de ces hommes qui sont de tous les partis, lui ayant dit après la bataille de Waterloo, que Bonaparte n'avait ni talent ni courage : "C'est aussi par trop rabaisser la nation française et l'Europe," interrompit vivement Mme de Staël, "que de prétendre qu'elles aient obéi pendant quinze ans à une bête et à un poltron." M. Canning, ministre anglais, proclamait insolemment devant elle la France tributaire de l'Angleterre et vaincue par elle : "Oui," répliqua-t-elle, "parce que vous aviez avec vous l'Europe et les Cosaques ; mais accordez-nous le tête-à-tête, et nous verrons." Un mot charmant lui échappa à l'occasion des nombreux anoblissements qui avaient eu lieu sous les deux restaurations : "Il faudrait," disait-elle, "une fois pour toutes, créer la France *marquise*."

Le morceau suivant est de Mme de Staël.

Aspect de l'Allemagne.

La multitude et l'étendue des forêts indiquent une civilisation encore nouvelle : le vieux sol du midi ne conserve presque plus

d'arbres, et le soleil tombe à plomb sur la terre dépouillée par les hommes. L'Allemagne offre encore quelques traces d'une nature non habitée. Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, traversé par des fleuves d'une imposante beauté, et coupé par des montagnes dont l'aspect est très-pittoresque; mais de vastes bruyères, des sables, des routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse; et ce n'est qu'à la longue qu'on découvre ce qui peut attacher à ce séjour.

Le midi de l'Allemagne est très-bien cultivé; cependant il y a toujours dans les plus belles contrées de ce pays quelque chose de sérieux qui fait plutôt penser au travail qu'aux plaisirs, aux vertus des habitants qu'aux charmes de la nature.

Les débris des châteaux forts qu'on aperçoit sur le haut des montagnes, les maisons bâties de terre, les fenêtres étroites, les neiges qui pendant l'hiver couvrent des plaines à perte de vue, causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux dans la nature et dans les hommes resserre d'abord les cœurs. Il semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs, que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante.

Néanmoins, quand on a surmonté ces sensations irréfléchies, le pays et les habitants offrent à l'observation quelque chose d'intéressant et de poétique: vous sentez que des âmes et des imaginations douces ont embelli ces campagnes. Les grands chemins y sont plantés d'arbres fruitiers, placés là pour rafraîchir le voyageur. Les paysages dont le Rhin est entouré sont superbes presque partout; on dirait que ce fleuve est le génie tutélaire de l'Allemagne; ses flots sont purs, rapides et majestueux comme la vie d'un ancien héros: le Danube se divise en plusieurs branches; les ondes de l'Elbe et de la Sprée se troublent facilement par l'orage; le Rhin seul est presque inaltérable. Les contrées qu'il traverse paraissent tout à la fois si sérieuses

et si variées, si fertiles et si solitaires, qu'on serait tenté de croire que c'est lui-même qui les a cultivées, et que les hommes d'à présent n'y sont pour rien. Ce fleuve raconte, en passant, les hauts faits des temps jadis, et l'ombre d'Arminius semble errer encore sur ses rivages escarpés.

Les monuments gothiques sont les seuls remarquables en Allemagne ; ces monuments rappellent les siècles de la chevalerie ; dans presque toutes les villes les musées publics conservent les restes de ces temps-là. On dirait que les habitants du nord, vainqueurs du monde, en partant de la Germanie, y ont laissé leurs souvenirs sous diverses formes, et que le pays tout entier ressemble au séjour d'un grand peuple qui depuis longtemps l'a quitté. Il y a dans la plupart des arsenaux des villes allemandes des figures de chevaliers en bois peint, revêtus de leur armure ; le casque, le bouclier, les cuissards, les éperons, tout est selon l'ancien usage, et l'on se promène au milieu de ces morts debout, dont les bras levés semblent prêts à frapper leurs adversaires, qui tiennent aussi de même leurs lances en arrêt. Cette image immobile d'actions jadis si vives cause une impression pénible. C'est ainsi qu'après les tremblements de terre on a retrouvé des hommes engloutis qui avaient gardé pendant longtemps encore le dernier geste de leur dernière pensée.

L'architecture moderne, en Allemagne, n'offre rien qui mérite d'être cité, mais les villes sont en général bien bâties, et les propriétaires les embellissent avec une sorte de soin plein de bonhomie. Les maisons, dans plusieurs villes, sont peintes en dehors de diverses couleurs : on y voit des figures de saints, des ornements de tout genre, dont le goût n'est assurément pas parfait, mais qui varient l'aspect des habitations, et semblent indiquer un désir bienveillant de plaire à ses concitoyens et aux étrangers. L'éclat et la splendeur d'un palais servent à l'amour-propre de celui qui le possède ; mais la décoration soignée, la parure et la bonne invention des petites demeures ont quelque chose d'hospitalier.

Les jardins sont presque aussi beaux dans quelques parties de l'Allemagne qu'en Angleterre; le luxe des jardins suppose toujours qu'on aime la nature. En Angleterre, des maisons très-simples sont bâties au milieu des parcs les plus magnifiques; le propriétaire néglige sa demeure et pare avec soin la campagne. Cette magnificence et cette simplicité réunies n'existent sûrement pas au même degré en Allemagne; cependant à travers le manque de fortune et l'orgueil féodal, on aperçoit en tout un certain amour du beau, qui, tôt ou tard, doit donner du goût et de la grâce, puisqu'il en est la véritable source. Souvent, au milieu des superbes jardins des princes allemands, on place des harpes éoliennes près des grottes entourées de fleurs, afin que le vent transporte dans les airs des sons et des parfums tout ensemble. L'imagination des habitants du nord tâche ainsi de se composer une nature d'Italie; et pendant les jours brillants d'un été rapide l'on parvient quelquefois à s'y tromper.

Des Consuls, du Dictateur et des Officiers des magistrats, chez les Romains.

Un Consul était l'un des deux premiers et suprêmes magistrats qui gouvernaient la République romaine, et dont l'autorité ne durait qu'un an. Les Romains, ayant chassé Tarquin-le-Superbe, dernier roi de Rome, furent gouvernés par des consuls.

Les consuls furent établis l'an 244 de la fondation de Rome, la troisième année de la soixante-septième Olympiade, l'an du monde 3496, et 508 ans avant Jésus-Christ. Junius Brutus, et Tarquin Collatin furent les premiers que l'assemblée du peuple choisit pour être consuls, et les années commencèrent dès-lors à être comptées par les consulats jusqu'au temps de Jules-César qui changea cet ordre, et réforma le calendrier.

Les consuls étaient chefs de la république romaine; ils avaient une telle autorité, que tous les autres magistrats, excepté le dictateur et les tribuns du peuple, leur étaient soumis. D'abord ils furent précédés de vingt-quatre licteurs ou gardes portant des

faisceaux de verges et de haches pour faire ranger le peuple et exécuter les sentences de mort; mais, le peuple en ayant pris ombrage, ils n'en eurent plus que douze. Ils commandaient et gouvernaient tour à tour; celui qui était le plus âgé, ou qui avait le plus d'enfants, était le premier pendant un mois, et l'autre l'était le mois suivant: mais celui qui était en exercice avait toutes les marques d'honneur, et était précédé de douze licteurs, au lieu que l'autre n'en avait qu'un.

C'étaient les consuls qui commandaient les armées, qui donnaient toutes les charges militaires, et les gouvernements des provinces et des villes, qui assemblaient le sénat, qui en faisaient exécuter les décrets, et qui demandaient aux sénateurs leurs avis. Ils ouvraient les lettres que les gouverneurs des provinces, les villes et les peuples écrivaient au sénat; ils donnaient audience aux ambassadeurs, ils avaient le droit d'assembler le peuple, de lui proposer des lois, d'en faire eux-mêmes qui portassent leur nom, et de conclure des traités d'alliance avec les autres nations.

Quand les consuls passaient devant le peuple, chacun se levait devant eux par respect; ils étaient portés dans les rues, ou assis dans les assemblées sur une chaise curule, tenant en main une baguette d'ivoire, et revêtus d'une robe bordée de pourpre, appelée en latin *prætexta*. Quelque autorité néanmoins qu'eussent les consuls, ils n'avaient pas le pouvoir de condamner un citoyen à mort; on pouvait appeler de leurs jugements au peuple, et les tribuns pouvaient s'y opposer.

Le consulat, qui était la première dignité de la république romaine, s'est maintenu en honneur pendant mille cinquante-neuf ans; ce fut l'empereur Justinien qui abolit cette dignité l'an de Jésus-Christ 541; il s'attira par là même l'aversion et le mécontentement des Romains, jaloux de conserver tout ce qui leur donnait une faible image de leur antique et puissante république. Le consulat n'était alors qu'un titre honorifique, et il n'avait plus que les marques extérieures de cette puissance

des anciens consuls romains, sous qui l'univers avait tremblé autrefois. L'empereur Justinien, pour gagner les bonnes grâces du peuple, voulut rétablir cette dignité, l'an de Jésus-Christ 566, et il se créa lui-même consul, mais il échoua dans ses projets.

On donnait à Rome le nom de Proconsul à celui qui gouvernait une province avec la même autorité que s'il était consul; et du temps des empereurs romains, on nomma Proconsul celui qui était élu par le sénat pour gouverner l'une des provinces du peuple.

Le Dictateur était à Rome un magistrat revêtu de l'autorité royale; on le créait dans les circonstances périlleuses, dans les temps de peste, quand il y avait de grandes séditions, ou que la république était attaquée par des ennemis redoutables. La puissance du dictateur ne durait pas plus que le danger; ordinairement on ne lui donnait cette grande autorité que pour six mois, de peur qu'il n'en abusât, et il donnait sa démission avant ce temps, si la tranquillité était rétablie. C'était le consul qui, par ordre du sénat, nommait le dictateur: cette nomination se faisait pendant la nuit, et elle était confirmée par les augures. Le dictateur était choisi parmi ceux qui avaient été consuls, et qui étaient d'un mérite distingué et d'une probité reconnue; quelquefois aussi il était nommé ou du moins désigné par le peuple.

Le dictateur avait une puissance absolue dans la république; il était même au-dessus des lois. Arbitre de la paix et de la guerre, il pouvait lever des troupes, les conduire à l'ennemi, et les licencier à son gré. Il distribuait les châtiments et les récompenses, et prononçait toujours sans appel, du moins dans les premiers temps: il n'en était pas de même des consuls qui souvent avaient besoin de l'autorité du sénat pour faire exécuter un grand nombre de décisions. Ce qui prouve combien le dictateur était puissant, c'est qu'à dater du moment de son élection, les autres magistrats n'avaient plus ni autorité ni pouvoir

excepté les tribuns du peuple. Cependant, malgré cette indépendance, il ne pouvait sortir des confins de l'Italie; il allait toujours à pied; et, dans les marches forcées, il ne pouvait monter à cheval, sans en demander la permission au peuple. Du reste, lorsqu'il était en campagne, ses équipages, ses secrétaires, ses hérauts d'armes et tous les autres officiers étaient entretenus aux frais de la république.

Le dictateur nommait lui-même le général de la cavalerie, qui lui servait de lieutenant. Cet officier était très-respecté, mais il était subordonné au dictateur; il ne pouvait rien faire sans ses ordres, quoiqu'il lui fût permis d'avoir un cheval, et qu'on lui rendît les honneurs dus aux préteurs. A l'époque de la seconde guerre punique, le général de la cavalerie parut jouir d'une autorité égale à celle du dictateur.

La dictature fut créée vers l'an 255 de la fondation de Rome; ce fut le consul Titus Lartius qui fut revêtu le premier de cette dignité suprême. On la respecta beaucoup pendant les premiers siècles de la république, mais elle fut supprimée environ 400 ans après, à cause de la tyrannie de Sylla et de César, qui prirent la qualité de dictateurs perpétuels.

Les premiers magistrats, tels que les consuls, les dictateurs, les préteurs, et ceux qui avaient droit de commander les armées, et de condamner à mort les criminels, avaient constamment autour d'eux des officiers tout prêts à exécuter leurs ordres. Les noms de ces officiers sont tirés du latin, et désignent ordinairement les fonctions qui leur étaient dévolues.

Les secrétaires ou greffiers, écrivaient sur des registres les comptes publics, les lois, les actes, les règlements, et les ordonnances que les magistrats faisaient; ils avaient également soin de faire publier les lois, et d'en donner des formules aux hérauts ou crieurs publics. Cet emploi était moins honorable chez les Romains que chez les Grecs: chez les uns, il était exercé par des affranchis; chez les autres, on ne le confiait qu'à des personnes d'une probité reconnue.

Les licteurs étaient des officiers qui marchaient devant les

premiers magistrats de la république romaine, portant des faisceaux de verges, au milieu desquelles était une hache dont le fer surmontait le faisceau. Ils étaient toujours auprès des magistrats pour recevoir et exécuter leurs ordres; ils les accompagnaient dans les rues pour faire ranger le peuple; et ils frappaient de verges ou décapitaient les criminels qui avaient été condamnés à ces supplices. Les consuls étaient précédés de douze licteurs; mais les préteurs, les proconsuls, etc., n'en avaient que six. Ils étaient appelés licteurs, du verbe *ligare*, lier, parce qu'ils liaient les pieds et les mains aux criminels, avant de les exécuter, ou bien parce qu'ils portaient des faisceaux de verges liées avec une hache. Quelques auteurs prétendent que le mot *lictor* tire son origine du substantif *licium*, ceinture, parce que les licteurs portaient réellement une ceinture.

Comme la plupart des magistrats romains, en sortant de charge, se retiraient à la campagne pour s'y occuper de l'agriculture ou pour y mener une vie plus tranquille, il y avait des officiers établis pour aller les avertir, quand on les avait nommés à quelque charge, ou lorsque le sénat tenait ses assemblées; or, comme la fonction de ces officiers était d'aller et de venir sans cesse, on les appelait en latin *viatores*, qui signifie *voyageurs*.

Il y avait des huissiers que l'on nommait *accensi*, du mot latin *accire*, mander, faire venir, parce qu'ils appelaient les causes qui se plaidaient devant les magistrats, et qu'ils prévenaient les citoyens de se trouver aux audiences, ou aux assemblées. Ces officiers avaient également soin d'avertir les magistrats de l'heure qu'il était, et d'empêcher qu'on ne fît du bruit pendant qu'on plaidait, ou qu'on examinait une affaire. Cette charge étant un office très-pénible, on ne la donnait ordinairement qu'à des affranchis, à qui l'on commandait, pour ainsi dire, comme à des esclaves.

Les interprètes étaient des officiers qui expliquaient les lettres que les peuples étrangers écrivaient aux premiers magistrats de Rome, concernant les affaires de la république, et qui donnaient

la traduction des discours prononcés par les ambassadeurs des nations étrangères. Les consuls, les gouverneurs de provinces, et les ambassadeurs que le sénat envoyait dans les pays étrangers, avaient avec eux des interprètes.

Les hérauts étaient des officiers qui, chez les Romains, étaient chargés de faire observer le silence dans les cérémonies religieuses et dans les assemblées du peuple ; de crier et d'adjuger au plus offrant et dernier enchérisseur, ce qui était à vendre dans les encans ; d'appeler, chacun à son tour, ceux qui donnaient leurs suffrages dans les comices ; d'annoncer les élections des magistrats ; de donner des assignations pour obliger à comparaître en justice ; enfin de publier les lois nouvelles et de proclamer à haute voix tout ce qu'on voulait faire connaître au peuple en général et en particulier.

Fête donnée par Bonaparte aux armées françaises.

Bonaparte choisit l'anniversaire du 14 juillet pour donner une fête aux armées, et faire rédiger des adresses sur les événements qui se préparaient. Il fit élever à Milan une pyramide portant des trophées, et le nom de tous les soldats et officiers morts pendant la campagne d'Italie. C'est autour de cette pyramide que fut célébrée la fête ; elle fut magnifique. Bonaparte y assista de sa personne, et adressa à ses soldats une proclamation menaçante. "Soldats," dit-il, "c'est aujourd'hui l'anniversaire du 14 juillet. Vous voyez devant vous les noms de nos compagnons d'armes morts au champ d'honneur, pour la liberté de la patrie. Ils vous ont donné l'exemple. Vous vous devez tout entiers à la république : vous vous devez tout entiers au bonheur de trente millions de Français ; vous vous devez tout entiers à la gloire de ce nom qui a reçu un nouvel éclat par vos victoires.

"Soldats ! je sais que vous êtes profondément affectés des malheurs qui menacent la patrie. Mais la patrie ne peut courir de dangers réels. Les mêmes hommes qui l'ont fait triompher

de l'Europe coalisée, sont là. Des montagnes nous séparent de la France ; vous les franchiriez avec la rapidité de l'aigle, s'il le fallait, pour maintenir la constitution, défendre la liberté, et protéger les républicains.

"Soldats ! le gouvernement veille sur le dépôt des lois qui lui est confié. Les royalistes, dès l'instant qu'ils se montreront, auront vécu. Soyez sans inquiétude, et jurons par les mânes des héros qui sont morts à côté de nous pour la liberté, jurons, sur nos drapeaux, guerre implacable aux ennemis de la république et de la constitution de l'an 3 !"

Il y eut ensuite un banquet où les toasts les plus énergiques furent portés par les généraux et les officiers. Le général en chef porta un premier toast aux braves Stengel, Laharpe, Dubois, morts au champ d'honneur. "Puissent leurs mânes," dit-il, "veiller autour de nous, et nous garantir des embûches de nos ennemis !" Des toasts furent ensuite portés à la constitution de l'an 3, aux Français assassinés dans Vérone, à la *réémigration des émigrés*, &c.

Alexandre-le-Grand.

Il ne partit qu'après avoir assuré la Macédoine contre les peuples barbares qui en étaient voisins, et achevé d'accabler les Grecs ; il ne se servit de cet accablement que pour l'exécution de son entreprise : il rendit impuissante la jalousie des Lacédémoniens ; il attaqua les provinces maritimes : il fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer pour n'être point séparé de sa flotte ; il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre. Il ne manqua point de subsistances : et s'il est vrai que la victoire lui donnait tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire.

Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire dans un temps où un échec pouvait le renverser, il mit peu de choses au hasard. Quand la fortune le mit au-dessus des événements, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsque avant son

départ il marche contre les Triballiens et les Illyriens, vous voyez une guerre comme celle que César fit depuis dans les Gaules. Lorsqu'il est de retour dans la Grèce, c'est comme malgré lui qu'il prend et détruit Thèbes. Campé auprès de leur ville, il attend que les Thébains veuillent faire la paix ; ils précipitent eux-mêmes leur ruine. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion qui a de l'audace, c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. Son industrie fut de séparer les Perses des côtes de la mer et de les réduire à abandonner eux-mêmes leur marine dans laquelle ils étaient supérieurs. Tyr était par principe attachée aux Perses, qui ne pouvaient se passer de son commerce et de sa marine ; Alexandre la détruisit. Il prit l'Egypte, que Darius avait laissée dégarnie de troupes pendant qu'il assemblait des armées innombrables dans un autre univers.

Le passage du Granique fit qu'Alexandre se rendit maître des colonies grecques ; la bataille d'Issus lui donna Tyr et l'Egypte ; la bataille d'Arbelles lui donna toute la terre.

Après la bataille d'Issus, il laisse fuir Darius, et ne s'occupe qu'à affermir et à régler ses conquêtes : après la bataille d'Arbelles, il le suit de si près qu'il ne lui laisse aucune retraite dans son empire. Darius n'entre dans ses villes et dans ses provinces que pour en sortir : les marches d'Alexandre sont si rapides que vous croyez voir l'empire de l'univers plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la victoire.

C'est ainsi qu'il fit ses conquêtes : voyons comment il les conserva. Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât les Grecs comme maîtres et les Perses comme esclaves : il ne songea qu'à unir les deux nations, et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu : il abandonna après la conquête tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire ; il prit les mœurs des Perses, pour ne pas désoler les Perses en leur faisant prendre les mœurs des Grecs ; c'est ce qui fit qu'il marqua tant de respect pour la femme et pour la mère de Darius. Qu'est-

ce que ce conquérant qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis? Qu'est-ce que cet usurpateur sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes? C'est un trait de cette vie dont les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant puisse se vanter.

Rien n'affermit plus une conquête que l'union qui se fait des deux peuples par les mariages. Alexandre prit des femmes de la nation qu'il avait vaincue: il voulut que ceux de sa cour en prissent aussi; le reste des Macédoniens suivit cet exemple. Les Francs et les Bourguignons permirent ces mariages: les Visigoths les défendirent en Espagne et ensuite ils les permirent: les Lombards ne les permirent pas seulement, mais même les favorisèrent. Quand les Romains voulurent affaiblir la Macédoine, ils y établirent qu'il ne pourrait se faire d'union par mariages entre les peuples des provinces.

Alexandre, qui cherchait à unir les deux peuples, songea à faire dans la Perse un grand nombre de colonies grecques: il bâtit une infinité de villes, et il cimenta si bien toutes les parties de ce nouvel empire, qu'après sa mort, dans le trouble et la confusion des plus affreuses guerres civiles, après que les Grecs se furent pour ainsi dire anéantis eux-mêmes, aucune province de Perse ne se révolta. Pour ne point épuiser la Grèce et la Macédoine, il envoya à Alexandrie une colonie de Juifs: il ne lui importait quelles mœurs eussent ses peuples, pourvu qu'ils lui fussent fidèles.

Il ne laissa pas seulement aux peuples vaincus leurs mœurs, il leur laissa encore leurs lois civiles et souvent même les rois et les gouverneurs qu'il avait trouvés. Il mettait les Macédoniens à la tête des troupes, et les gens du pays à la tête du gouvernement; aimant mieux courir risque de quelque infidélité particulière (ce qui lui arriva quelquefois) que d'une révolte générale. Il respecta les traditions anciennes et tous les monuments de la gloire ou de la vanité des peuples. Les rois de Perse avaient détruit les temples des Grecs, des Babyloniens et

des Egyptiens; il les rétablit. Peu de nations se soumirent à lui, sur les autels desquelles il ne fît des sacrifices; il semblait qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation, et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquirent tout pour tout détruire: il voulut tout conquérir pour tout conserver; et, quelque pays qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseins furent toujours de faire quelque chose qui pût en augmenter la prospérité et la puissance. Il en trouva les premiers moyens dans la grandeur de son génie; les seconds dans sa frugalité et son économie particulière; les troisièmes dans son immense prodigalité pour les grandes choses. Sa main se fermait pour les dépenses privées; elle s'ouvrait pour les dépenses publiques. Fallait-il régler sa maison? c'était un Macédonien; fallait-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune de chaque homme de son armée? il était Alexandre.

Il fit deux mauvaises actions; il brûla Persépolis et tua Clitus. Il les rendit célèbres par son repentir, de sorte qu'on oublia ses actions criminelles pour se souvenir de son respect pour la vertu; de sorte qu'elles furent considérées plutôt comme des malheurs que comme des choses qui lui fussent propres; de sorte que la postérité trouve la beauté de son âme presque à côté de ses emportements et de ses faiblesses; de sorte qu'il fallut le plaindre et qu'il n'était plus possible de le haïr.

Je vais le comparer à César: quand César voulut imiter les rois d'Asie, il désespéra les Romains pour une chose de pure ostentation; quand Alexandre voulut imiter les rois d'Asie, il fit une chose qui entrait dans le plan de sa conquête.

Lysimaque.

Lorsque Alexandre eut détruit l'empire des Persans, il voulut que l'on crût qu'il était fils de Jupiter. Les Macédoniens étaient indignés de voir ce prince rougir d'avoir Philippe pour père: leur mécontentement s'accrut lorsqu'ils lui virent prendre les

mœurs, les habits et les manières des Perses ; et ils se reprochaient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençait à les mépriser. Mais on murmurait dans l'armée, et on ne parlait pas.

Un philosophe nommé Callisthène, avait suivi le roi dans son expédition. Un jour qu'il le salua à la manière des Grecs : "D'où vient," lui dit Alexandre, "que tu ne m'adores pas?" "Seigneur," lui dit Callisthène, "vous êtes chef de deux nations ; l'une, esclave avant que vous l'eussiez soumise, ne l'est pas moins depuis que vous l'avez vaincue ; l'autre, libre avant qu'elle vous servît à remporter tant de victoires, l'est encore depuis que vous les avez remportées. Je suis Grec, seigneur ; et ce nom vous l'avez élevé si haut que, sans vous faire tort, il ne nous est plus permis de l'avilir."

Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus ; il était terrible dans sa colère ; elle le rendait cruel. Il fit couper les pieds, le nez et les oreilles à Callisthène, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, et le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

J'aimais Callisthène, et en tout temps, lorsque mes occupations me laissaient quelques heures de loisir, je les avais employées à l'écouter ; et si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisaient sur moi. J'allai le voir. "Je vous salue," lui dis-je, "illustre malheureux, que je vois dans une cage de fer comme on enferme une bête sauvage, pour avoir été le seul homme de l'armée."

"Lysimaque," me dit-il, "quand je suis dans une situation qui demande de la force et du courage, il me semble que je me trouve presque à ma place. En vérité, si les dieux ne m'avaient mis sur la terre que pour y mener une vie voluptueuse, je croirais qu'ils m'auraient donné en vain une âme grande et immortelle. Jouir des plaisirs des sens est une chose dont tous les hommes sont aisément capables, et si les dieux ne nous ont faits que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, et ils

ont plus exécuté qu'entrepris. Ce n'est pas," ajouta-t-il, "que je sois insensible; vous ne me faites que trop voir que je ne le suis pas. Quand vous êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaisir à vous voir faire une action de courage, mais, au nom des dieux, que ce soit pour la dernière fois. Laissez-moi soutenir mes malheurs, et n'ayez point la cruauté d'y joindre encore les vôtres."

"Callisthène," lui dis-je, "je vous verrai tous les jours. Si le roi vous voyait abandonné des gens vertueux, il n'aurait plus de remords, il commencerait à croire que vous êtes coupable. Ah! j'espère qu'il ne jouira pas du plaisir de voir que ses châtiments me feront abandonner un ami."

Un jour Callisthène me dit: "Les dieux immortels m'ont consolé, et depuis ce temps je sens en moi quelque chose de divin qui m'a ôté le sentiment de mes peines. J'ai vu en songe le grand Jupiter. Vous étiez auprès de lui; vous aviez un sceptre à la main et un bandeau royal sur le front. Il vous a montré à moi, et m'a dit: Il te rendra plus heureux. L'émotion où j'étais m'a réveillé. Je me suis trouvé les mains élevées au ciel, et faisant des efforts pour dire: Grand Jupiter, si Lysimaque doit régner, fais qu'il règne avec justice. Lysimaque, vous règnerez: croyez un homme qui doit être agréable aux dieux, puisqu'il souffre pour la vertu."

Cependant Alexandre ayant appris que je respectais la misère de Callisthène, que j'allais le voir, que j'osais le plaindre, il entra dans une nouvelle fureur: "Va," dit-il, "combattre contre les lions, malheureux qui te plais tant à vivre avec les bêtes féroces." On différa mon supplice pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour qui le précéda j'écrivis ces mots à Callisthène: "Je vais mourir. Toutes les idées que vous m'aviez données de ma future grandeur se sont évanouies de mon esprit. J'aurais souhaité d'adoucir les maux d'un homme tel que vous."

Prexape, à qui je m'étais confié, m'apporta cette réponse:

"Lysimaque, si les dieux ont résolu que vous régniez, Alexandre ne peut pas vous ôter la vie ; car les hommes ne résistent pas à la volonté des dieux."

Cette lettre m'encouragea ; et faisant réflexion que les hommes les plus heureux et les plus malheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire, non pas par mes espérances, mais par mon courage, et de défendre jusqu'à la fin une vie sur laquelle il y avait de si grandes promesses.

On me mena dans la carrière. Il y avait autour de moi un peuple immense qui venait être témoin de mon courage ou de ma frayeur. On me lâcha un lion. J'avais plié mon manteau autour de mon bras : je lui présentai ce bras ; il voulut le dévorer ; je lui saisis la langue, la lui arrachai, et le jetai à mes pieds.

Alexandre aimait naturellement les actions courageuses : il admira ma résolution ; et ce moment fut celui du retour de sa grande âme.

Il me fit appeler, et, me tendant la main : "Lysimaque," me dit-il, "je te rends mon amitié, rends-moi la tienne. Ma colère n'a servi qu'à te faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre."

Je reçus les grâces du roi ; j'adorai les décrets des dieux, et j'attendais leurs promesses sans les rechercher ni les fuir. Alexandre mourut, et toutes les nations furent sans maître. Les fils du roi étaient dans l'enfance ; son frère Aridée n'en était jamais sorti ; Olympias n'avait que la hardiesse des âmes faibles, et tout ce qui était cruauté était pour elle du courage ; Roxane, Eurydice, Statyre, étaient perdues dans la douleur. Tout le monde, dans le palais, savait gémir, et personne ne savait régner. Les capitaines d'Alexandre levèrent donc les yeux sur son trône ; mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'empire, et chacun de nous crut avoir partagé le prix de ses fatigues.

Le sort me fit roi d'Asie; et à présent que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Callisthène. Sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, et ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre mon peuple et moi.

Je suis le roi d'un peuple qui m'aime: les pères de famille espèrent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfants; les enfants craignent de me perdre comme ils craignent de perdre leur père. Mes sujets sont heureux, et je le suis.

Lettre mémorable de Bonaparte au prince Charles.

Klaginfurth 11 germinal (31 mars).

« Monsieur le général en chef, les braves militaires font la guerre et désirent la paix. Cette guerre ne dure-t-elle pas depuis six ans? avons-nous assez tué de monde, et causé assez de maux à la triste humanité? Elle réclame de tous côtés. L'Europe, qui avait pris les armes contre la république française, les a posées. Votre nation reste seule, et cependant le sang va couler plus que jamais. Cette sixième campagne s'annonce par des présages sinistres. Quelle qu'en soit l'issue, nous tuerons de part et d'autre quelques milliers d'hommes, et il faudra bien que l'on finisse par s'entendre, puisque tout a un terme, même les passions haineuses.

« Le directoire exécutif de la république française avait fait connaître à sa majesté l'empereur le désir de mettre fin à la guerre qui désole les deux peuples. L'intervention de la cour de Londres s'y est opposée. N'y a-t-il donc aucun espoir de nous entendre, et faut-il, pour les intérêts et les passions d'une nation étrangère aux maux de la guerre, que nous continuions à nous entr'égorger? Vous, monsieur le général en chef, qui par votre naissance approchez si près du trône, et êtes au-dessus de toutes les petites passions qui animent souvent les ministres et les gouvernements, êtes-vous décidé à mériter le titre de bienfaiteur de l'humanité entière, et de vrai sauveur de l'Alle-

magne? Ne croyez pas, monsieur le général en chef, que j'entende par là qu'il n'est pas possible de la sauver par la force des armes; mais dans la supposition que les chances de la guerre vous deviennent favorables, l'Allemagne n'en sera pas moins ravagée. Quant à moi, monsieur le général en chef, si l'ouverture que j'ai l'honneur de vous faire peut sauver la vie à un seul homme, je m'estimerai plus fier de la couronne civique que je me trouverai avoir méritée, que de la triste gloire qui peut revenir des succès militaires."

L'archiduc Charles ne pouvait accueillir cette ouverture, car la détermination du conseil aulique n'était pas encore prise. On embarquait à Vienne les meubles de la couronne et les papiers précieux sur le Danube, et on envoyait les jeunes archiducs et archiduchesses en Hongrie. La cour se préparait, dans un cas extrême, à évacuer la capitale. L'archiduc répondit au général Bonaparte qu'il désirait la paix autant que lui, mais qu'il n'avait aucun pouvoir pour en traiter, et qu'il fallait s'adresser directement à Vienne. Bonaparte s'avança rapidement à travers les montagnes de la Carinthie; ses troupes battirent, sur plusieurs points, celles de l'archiduc qui bientôt proposa une suspension d'armes pour prendre, disait-il, en considération la lettre du 31 Mars. Mais Bonaparte répondit qu'on pouvait négocier et se battre: il continua sa marche et obtint de nouveaux succès.

Une princesse de Wolffenbuttel.

Le prince de Wolffenbuttel eut deux filles, dont l'aînée fut mariée à l'empereur Charles VI; l'autre épousa le czar Owitz, fils indigne du czar Pierre-le-Grand. Cette aimable princesse ne put venir à bout, par ses grâces naturelles, par les plus rares qualités du cœur et de l'esprit, d'adoucir les mœurs de ce prince féroce. A son air affable et prévenant, à ses discours honnêtes et affectueux, ce sauvage ne répondait que par des manières brusques, des paroles outrageantes, et même par les traitements les plus durs. On aura de la peine à croire qu'il porta la bar-

barie jusqu'à l'empoisonner trois fois. Heureusement la princesse reçut un prompt secours qui arrêta les effets du poison. Pour surcroît de malheur, il n'y avait alors personne dans cette cour qui pût s'opposer aux violences du czar Owitz. Pierre-le-Grand parcourait l'Europe pour sortir de l'obscurité où ses prédécesseurs avaient vécu, et pour se mettre en état de créer un nouvel empire. Un jour, la princesse étant fort malade reçut de son mari tant de coups de pied, qu'on la trouva évanouie et baignée dans son sang. Après avoir quelque temps contemplé son ouvrage avec des yeux satisfaits, le barbare partit pour une de ses maisons de campagne. Des personnes, touchées du sort de cette infortunée princesse, résolurent de l'arracher pour jamais à son indigne époux. Les femmes furent gagnées. On écrivit au czar Owitz qu'elle était morte. Le prince dépêcha aussitôt un courrier, pour qu'on l'enterrât sans cérémonie. Il croyait par là ôter au public la connaissance des mauvais traitements qu'il lui avait fait éprouver la veille.

La comtesse de Konigsmark, mère de Maurice, comte de Saxe, la fit évader du palais où elle était renfermée; elle lui donna un vieux domestique de confiance qui savait l'allemand et le français, et une femme pour l'accompagner. Elle part *incognito*, n'ayant pour ressource que le peu d'argent et de bijoux qu'elle peut ramasser. Toute l'Europe porta le deuil d'une bûche qu'on avait mise dans son cercueil. La princesse arriva à Paris; mais craignant d'y être reconnue, elle quitta cette capitale pour se rendre à Lorient d'où elle se rendit à la Louisiane. Elle s'embarqua avec les huit cents Allemands qu'on envoyait pour peupler cette contrée nouvellement découverte. La princesse accompagnée de son fidèle domestique, qu'elle faisait passer pour son père, et de sa femme de chambre, arriva à bon port à la Louisiane. Cette illustre inconnue ne tarda pas à fixer les yeux et l'admiration de tous les habitants. Le chevalier d'Aubant, officier plein de mérite, qui avait été autrefois à Saint-Pétersbourg pour y solliciter de l'emploi, reconnut la princesse. Il n'osa s'en rapporter d'abord au témoi-

gnage de ses yeux ; mais, après avoir examiné bien attentivement sa démarche, son air, les traits de son visage ; réfléchissant, d'un autre côté, sur le caractère odieux du czar Owitz, il ne put douter que ce ne fût elle-même. Il eut cependant la prudence de se taire, et se rendit si utile au vieux domestique, que celui-ci lui donna toute sa confiance. Il se dit Allemand, et lui déclara qu'il avait une somme suffisante pour former une habitation sur les bords du Mississipi. D'Aubant, qui était très-entendu, se chargea de l'exploiter, et unit ses fonds à ceux de l'étrangère, pour acheter des nègres en société. Le chevalier ne négligea rien pour s'attirer l'estime de la princesse, à laquelle il donnait dans toutes les occasions de nouvelles preuves de son intelligence, de son zèle et de son dévouement. Un jour qu'il se trouva seul avec elle, il ne fut plus le maître de garder le silence. Plein d'une tendresse respectueuse, il tombe à ses genoux et lui avoue qu'il la connaît. Cet aveu jeta d'abord la princesse dans une espèce de désespoir ; mais se rassurant sur l'épreuve qu'elle avait faite de la prudence de cet officier, elle lui en témoigna sa reconnaissance, et lui fit jurer qu'il garderait inviolablement ce funeste secret.

Quelque temps après, on apprit à la Nouvelle-Orléans, par les gazettes d'Europe, la catastrophe arrivée en Russie, et la mort du czar Owitz, qui s'était révolté contre son père. Ce prince dénaturé s'était vanté, pendant l'absence du czar, qu'il déferait après sa mort tout ce que ce génie créateur avait fait. La princesse, morte civilement en Europe, ne voulut point y retourner. Le souvenir de ses malheurs passés lui fit sans doute préférer les douceurs d'une vie privée. Le bon vieillard, qu'elle daignait appeler son père, et qui en remplissait tous les devoirs, lui fut enlevé dans le même temps. Sa mort la pénétra d'une douleur qu'on ne saurait exprimer. Elle sentait qu'elle avait perdu son plus cher appui, l'homme à qui elle devait tout, depuis qu'elle était devenue la victime des caprices du sort. L'amour du chevalier d'Aubant n'avait pas échappé à la pénétration de la princesse, quoique toujours couvert du voile de

l'attachement et du respect. Elle n'avait plus que lui pour consolateur et confident; lui seul était le soutien de sa vie. Aussi, ce fut alors qu'en lui rendant tous les honneurs dus aux souverains, il redoubla ses soins pour lui faire oublier ses peines, et lui procurer tous les agréments possibles. Sa droiture, sa capacité et son empressement à la servir, lui avaient gagné la bienveillance de la princesse. Bientôt elle ouvrit son âme à un sentiment plus tendre et plus généreux, et elle ne balança pas à couronner les vœux du chevalier. La voilà donc femme d'un capitaine d'infanterie dans un pays peuplé de nègres, au milieu d'une nation sauvage, et de gens de toute espèce, et cependant princesse sortie d'un sang auguste, veuve de l'héritier d'un des plus vastes empires du monde, et sœur de l'impératrice d'Occident. Cette femme courageuse, au-dessus de tous les préjugés, ne s'occupa plus que du devoir de partager avec son mari les travaux pénibles qu'exige une nouvelle habitation: mille fois plus heureuse dans cet état, que lorsqu'elle était dans le palais impérial, à Pétersbourg, et peut-être même plus que sa sœur sur le trône des Césars. Le Ciel donna à ces vertueux époux, une fille que madame d'Aubant nourrit elle-même, et à qui elle apprit l'allemand, sa langue naturelle.

Quelques années après, le chevalier d'Aubant, ayant été attaqué d'une maladie dangereuse, vendit son habitation, et vint à Paris pour s'y faire traiter. Madame d'Aubant soigna elle-même son mari avec l'affection la plus tendre. Pendant la convalescence du chevalier, elle allait se promener quelquefois aux Tuileries avec sa fille. Un jour, comme elle parlait allemand, le comte de Saxe qui passait dans la même allée, entendant parler la langue de son pays, s'approcha. Quelle fut sa surprise, en reconnaissant la princesse! Elle le pria instamment de garder le secret, et lui raconta de quelle manière la comtesse de Konigsmark avait favorisé son évasion de Pétersbourg. Le comte de Saxe ne lui dissimula pas qu'il en parlerait au roi. La princesse lui demanda en grâce de ne le faire que dans trois mois. Le comte y consentit, et lui demanda la permission de

l'aller voir. Elle la lui accorda, à condition qu'il n'irait chez elle que la nuit et sans témoins. Cependant le chevalier d'Aubant, déjà rétabli de sa maladie, voyait ses fonds presque épuisés, il sollicita et obtint de la compagnie des Indes la majorité de l'île de Bourbon. Le comte de Saxe allait de temps en temps rendre ses devoirs à la princesse. Les trois mois expirés, il ne manqua pas de se rendre chez elle, avant d'aller parler au roi. Il ne put revenir de son étonnement, lorsqu'il apprit que madame d'Aubant était partie avec son mari et sa fille pour les Indes orientales. Le comte alla tout de suite informer le roi, qui envoya chercher le ministre, et lui ordonna d'écrire au gouverneur de Bourbon de traiter madame d'Aubant avec la plus grande distinction. Sa majesté écrivit de sa propre main une lettre à la reine de Hongrie, quoiqu'il fût en guerre avec elle, pour l'instruire du sort de sa tante. La reine remercia le roi, et lui écrivit une lettre pour madame d'Aubant, dans laquelle elle la sollicitait de se rendre auprès d'elle, et d'abandonner son mari et sa fille, dont le roi de France prendrait soin. Cette généreuse princesse refusa de souscrire à une pareille condition. Elle resta à l'île de Bourbon jusqu'en 1754. Devenue veuve, après avoir perdu sa fille, elle retourna à Paris, ou elle vécut toujours ignorée. Plusieurs personnes ont cru qu'elle s'était retirée à Montmartre, et qu'elle y était encore en 1760; d'autres ont dit, a Bruxelles, où la maison de Brunswick lui faisait une pension de soixante mille florins, dont cette respectable princesse donnait les trois quarts aux pauvres, qui l'appelaient leur mère.

Prise de Mantoue. Générosité de Bonaparte..

Ainsi, en trois jours encore, Bonaparte avait pris ou tué une moitié de l'armée ennemie, et l'avait comme frappée d'un coup de foudre. L'Autriche avait fait son dernier effort, et maintenant l'Italie était à nous. Wurmser, rejeté dans Mantoue, était sans espoir; il avait mangé tous ses chevaux, et les maladies se joignaient à la famine pour détruire sa garnison. Une plus

longue résistance eût été inutile et contraire à l'humanité. Le vieux maréchal avait fait preuve d'un noble courage et d'une rare opiniâtreté, il pouvait songer à se rendre. Il envoya un de ses officiers à Serrurier, pour parlementer; c'était Klenau. Serrurier en référa au général en chef, qui se rendit à la conférence. Bonaparte, enveloppé dans son manteau, et ne se faisant pas connaître, écouta les pourparlers entre Klenau et Serrurier. L'officier autrichien dissertait longuement sur les ressources qui restaient à son général, et assurait qu'il avait encore pour trois mois de vivres. Bonaparte, toujours enveloppé, s'approche de la table auprès de laquelle avait lieu cette conférence, saisit le papier sur lequel étaient écrites les propositions de Wurmser, et se met à tracer quelques lignes sur les marges, sans mot dire, et au grand étonnement de Klenau, qui ne comprenait pas l'action de l'inconnu. Puis se levant et se découvrant, Bonaparte s'approche de Klenau: "Tenez," lui dit-il, "voilà les conditions que j'accorde à votre maréchal. S'il avait seulement pour quinze jours de vivres, et qu'il parlât de se rendre, il ne mériterait aucune capitulation honorable. Puisqu'il vous envoie, c'est qu'il est réduit à l'extrémité. Je respecte son âge, sa bravoure et ses malheurs. Portez-lui les conditions que je lui accorde; qu'il sorte de la place demain, dans un mois ou dans six, il n'aura des conditions ni meilleures, ni pires. Il peut rester tant qu'il conviendra à son honneur."

A ce langage, à ce ton, Klenau reconnut l'illustre capitaine, et courut porter à Wurmser les conditions qu'il lui avait faites. Le vieux maréchal fut plein de reconnaissance, en voyant la générosité dont usait envers lui son jeune adversaire. Il lui accordait la permission de sortir librement de la place avec tout son état-major; il lui accordait même deux cents cavaliers, cinq cents hommes à son choix, et six pièces de canon, pour que sa sortie fût moins humiliante. La garnison dut être conduite à Trieste, pour y être échangée contre des prisonniers français. Wurmser se hâta d'accepter ces conditions; et pour témoigner

sa gratitude au général français, il l'instruisit d'un projet d'empoisonnement tramé contre lui dans les Etats du pape. Il dut sortir de Mantoue le 14 pluviôse (2 février). Sa consolation, en quittant Mantoue, était de remettre son épée au vainqueur lui-même; mais il ne trouva que le brave Serrurier, devant lequel il fut obligé de défiler avec tout son état-major; Bonaparte était déjà parti pour la Romagne, pour aller châtier le pape et punir le Vatican. Sa vanité, aussi profonde que son génie, avait calculé autrement que les vanités vulgaires: il aimait mieux être absent que présent sur le lieu du triomphe.

Mantoue rendue, l'Italie était définitivement conquise, et cette campagne terminée.

Réflexions sur la Campagne d'Italie et sur Bonaparte.

La seconde armée autrichienne est détruite après avoir été renforcée.

Bonaparte, toujours négociant, menaçant des bords de l'Adige, attend la troisième armée. Elle est formidable; elle arrive avant qu'il ait reçu des renforts, il est forcé de céder devant elle, il est réduit au désespoir, il va succomber, lorsqu'il trouve, au milieu d'un marais impraticable, deux lignes débouchant dans les flancs de l'ennemi, et s'y jette avec une incroyable audace. Il est vainqueur encore à Arcole. Mais l'ennemi est arrêté, et n'est pas détruit; il revient une dernière fois, et plus puissant que les premières. D'une part, il descend des montagnes; de l'autre, il longe le Bas-Adige. Bonaparte découvre le seul point où les colonnes autrichiennes, circulant dans un pays montagneux, peuvent se réunir, s'élance sur le célèbre plateau de Rivoli, et, de ce plateau, foudroie la principale armée d'Alvinzy; puis, reprenant son vol vers le Bas-Adige, enveloppe tout entière la colonne qui l'avait franchi. Sa dernière opération est la plus belle, car ici, le bonheur est uni au génie. Ainsi, en dix mois, outre l'armée piémontaise, trois armées formidables, trois fois renforcées, avaient été détruites par une armée qui, forte de

trente et quelques mille hommes à l'entrée de la campagne, n'en avait guère reçu que vingt pour réparer ses pertes. Ainsi, cinquante-cinq mille Français avaient battu plus de deux cent mille Autrichiens, en avaient pris plus de quatre-vingt mille, tué ou blessé plus de vingt mille; ils avaient livré douze batailles rangées, plus de soixante combats, passé plusieurs fleuves, en bravant les flots et les feux ennemis. Quand la guerre est une routine purement mécanique, consistant à pousser et à tuer l'ennemi qu'on a devant soi, elle est peu digne de l'histoire; mais quand une de ces rencontres se présente, où l'on voit une masse d'hommes mue par une seule et vaste pensée, qui se développe au milieu des éclats de la foudre avec autant de netteté que celle d'un Newton ou d'un Descartes dans le silence du cabinet, alors le spectacle est digne du philosophe, autant que de l'homme d'Etat et du militaire: et, si cette identification de la multitude avec un seul individu, qui produit la force à son plus haut degré, sert à protéger, à défendre une noble cause, celle de la liberté, alors la scène devient aussi morale qu'elle est grande.

Des Places où le peuple romain tenait ses assemblées.

Le lieu qu'on appelait à Rome *Forum Romanum* ou *Latinum*, pour le distinguer des autres places de la même ville, était une vaste enceinte environnée de boutiques et ornée d'édifices. Un des côtés de cette place était particulièrement destiné aux assemblées du peuple, et se nommait *Comitium;* on y voyait un théâtre élevé et spacieux que l'on appelait tribune aux harangues, et en latin *rostra*, parce qu'il était orné d'éperons de navires. C'était de cette tribune qu'on proposait les lois au peuple, qu'on le haranguait, et qu'on traitait avec lui des intérêts de la République. C'était au *Forum* que le peuple choisissait la plupart des magistrats; et comme cette place était très fréquentée, ceux qui prétendaient aux charges s'y trouvaient ordinairement pour les briguer. Là ils se familiarisaient

avec tout le monde indifféremment, prodiguant à chacun prières, éloges et promesses, n'oubliant rien de tout ce qui pouvait leur concilier les bonnes grâces et les suffrages du peuple. Or comme un seul homme ne pouvait pas suffire à faire sa cour à tant de monde à la fois, la coutume était de se faire assister dans ces occasions par ses amis et par ses parents.

Le champ de Mars, *campus Martius*, était une grande plaine située hors des murs de Rome, entre la porte *Flumentane* (aujourd'hui *porta del Popolo*), et le Tibre, dont le voisinage avait fait ainsi nommer cette porte. Une vestale avait donné cette place au peuple romain, mais Tarquin-le-superbe s'en était emparé, et y avait semé du blé. Après l'expulsion de ce prince, le peuple rentra en possession du champ de Mars, en arracha les blés, et les jeta dans le Tibre, ne croyant pas devoir en faire usage. Ce champ magnifique fut consacré au Dieu de la jeunesse, et dans la suite, il fut orné de colonnes, de portiques, d'arcs de triomphe et des statues des grands hommes qui avaient bien servi la république; on y voyait aussi tous les ornements que les vainqueurs avaient coutume de déposer au Capitole, mais qui, depuis longtemps, ne pouvaient plus y trouver de place. C'était au champ de Mars qu'on élisait les consuls, les censeurs et les tribuns, qu'on donnait audience aux ambassadeurs, qu'on assemblait la milice de la ville, qu'on levait des soldats, qu'on brûlait les corps des citoyens illustres. C'était au champ de Mars que la jeunesse romaine s'exerçait à la gymnastique, à lancer le disque et le javelot, à conduire des chars; à tirer de l'arc, à se servir de la fronde et à dompter les chevaux.

De l'habillement des Romains.

Le principal habillement des Romains se nommait *toga*, toge, robe, comme le manteau, chez les Grecs, se nommait *pallium*. La toge était tellement propre aux Romains, qu'ils sont désignés très-souvent par le seul mot *Togati*. Cette robe était de laine, coupée en rond, fermée par devant, et sans manches. Elle leur

enveloppait tout le corps, de manière que leur bras droit sortait par en haut, et que, de leur bras gauche, ils soulevaient le bord de leur robe, ce qui formait quantité de plis qu'on nommait *sinus*. Ils ne portaient jamais cette robe qu'en public. Les personnes opulentes et d'un goût recherché l'avaient plus ample que ceux qui étaient moins riches et moins délicats. La couleur en était ordinairement blanche, *albus*, différente de cette couleur qu'ils appelaient *candidus*, blanchi avec de la craie. Lorsqu'ils se mettaient sur les rangs pour briguer quelque charge, ils blanchissaient leur toge avec de la craie, de là est venu le mot *candidati*, qu'on donnait aux candidats, c'est-à-dire aux citoyens qui briguaient quelque magistrature.

Les jours de fêtes, ils portaient des robes plus blanches qu'à l'ordinaire, et l'on disait qu'ils étaient *albati*. La couleur blanche plaît à l'œil; la couleur noire produit un effet contraire: c'est pour cette raison que les jours heureux étaient marqués avec de la craie, qui est une pierre blanche, au lieu que les jours malheureux étaient marqués avec une pierre noire. Ceux qui étaient en deuil portaient une robe de couleur noirâtre, appelée *pulla*; il ne faut pas la confondre avec ce qu'on nommait *toga sordida*, qui était la toge de ceux qui étaient accusés en justice: c'était une robe sale, usée et malpropre qu'ils portaient pour exciter la compassion; aussi leur appliquait-on le terme de *squallor*.

Autrefois la toge était commune aux hommes et aux femmes, lorsqu'elles paraissaient en public; mais les femmes de qualité prirent, dans la suite, un habillement appelé *stola*: c'était une tunique à manches qui descendait jusqu'aux pieds, et qui était ordinairement de pourpre ornée de bandes d'étoffes d'or; elle était doublée tout autour, par en bas, et la toge fut abandonnée aux servantes. Depuis le règne d'Auguste, la toge ne fut plus guère en usage sous les autres empereurs. Il n'y eut que les gens de la première condition, leurs clients et ceux qui marchaient devant eux, qui continuèrent de la porter. La perte de

la liberté fit négliger un habillement qui n'avait convenu jusqu'alors qu'à des hommes libres.

Il y avait différentes sortes de robes : 1° la robe prétexte, qui était bordée d'une bande de pourpre. Les filles la portaient jusqu'à ce qu'elles fussent mariées, et les garçons jusqu'à l'âge d'environ 17 ans, époque où ils prenaient la robe virile appelée *pura* et *libera* ; 2° la robe appelée *toga picta*, tissue de pourpre et d'or, d'ouvrage phrygien : c'était, à proprement parler, l'habillement de ceux qui obtenaient l'honneur du triomphe ; 3° la robe appelée *trabea*, qui était une espèce de chlamyde : on en revêtait ou les statues des Dieux (et alors elles étaient seulement de pourpre), ou les augures (et alors elles étaient de pourpre et d'écarlate), ou enfin elles étaient mêlées de pourpre et de blanc (et c'était l'habit des rois). Cette robe fut dans la suite adoptée par les chevaliers, lorsqu'ils montaient à cheval pour la revue, et elle devint leur habit ordinaire.

Les sénateurs portaient une tunique appelée *laticlavia*, parce qu'il y avait dessus une large bande de pourpre ou de boutons d'or. Les chevaliers en portaient une autre, dont la bande était moins large. Cette bande bordait la robe depuis le haut jusqu'en bas. Du temps des empereurs, les enfants des sénateurs portaient une large bande sur leur robe virile.

L'habit militaire s'appelait *sagum*, saie. Les hommes consulaires avaient coutume d'être en robe, tandis que toute la ville portait le *sagum*. Cet habit se mettait sur la tunique, et était attaché avec une boucle. Ce n'étaient pas seulement les soldats qui le portaient ; les voyageurs en faisaient pareillement usage. L'habit des généraux d'armée s'appelait *paludamentum* ; il était d'écarlate ou de pourpre. C'était surtout dans les sacrifices, que les généraux avaient coutume de porter cet habillement.

Les Romains mettaient sous leur robe une tunique de laine blanche ; c'était un vêtement de dessous, tant pour les hommes que pour les femmes. Les tuniques des hommes étaient fort

courtes, on pourrait les comparer à nos vestes ; quelquefois elles avaient des manches qui cependant ne descendaient jamais jusqu'au coude. Les esclaves et les gens de la campagne portaient des tuniques sans manches. Les hommes avaient des espèces de caleçons d'un cuir mince, qui étaient fort justes et qui descendaient plus de trois doigts au-dessous des genoux. On ne faisait point entrer la tunique dans les caleçons. Il y avait d'autres sortes de tuniques. Celle qui était appelée *palmata*, était de pourpre, ayant une bande d'étoffe d'or de la largeur de la main ; c'était l'habillement de ceux qui étaient honorés du triomphe, et de ceux qui présidaient aux spectacles du Cirque.

Des Féries et des Fêtes des Romains.

On distingua autrefois le nom de *Férie* de celui de *Fête.* Les jours de *Férie*, par exemple, on interdisait au peuple la plaidoirie, les actes judiciaires, le trafic, toute espèce de négoce, et le travail des artisans ou des esclaves ; les jours de *Fête*, au contraire, on permettait la plupart de ces choses, à moins que la *Férie* ne concourût avec la *Fête.* Les Féries étaient plus rares et plus particulièrement consacrées à la religion, que les Fêtes qui étaient ordinairement des jours de spectacles, de jeux publics, de foires, de marchés, et par conséquent de négoce ; mais les noms de *Férie* et de *Fête* se confondirent dans la suite, et se prirent l'un pour l'autre.

Pour bien entendre ce qui concerne les Fêtes appelées *Feriæ* chez les Romains, il faut savoir qu'il y avait chez eux trois sortes de jours : 1° les jours consacrés entièrement au culte des Dieux, et appelés *Festi*, Fêtes ; 2° les jours où il était permis de vaquer aux travaux ordinaires de la vie, et qu'on appelait *Profesti* ; 3° enfin les jours dont une partie était destinée à quelques cérémonies religieuses, et l'autre pouvait être employée au travail. On les appelait, pour cette raison, *Intercisi.*

Il y avait quatre sortes de jours de Fêtes : 1° ceux où l'on offrait aux Dieux des sacrifices solennels ; 2° ceux où l'on faisait

des festins en leur honneur; 3° ceux où l'on célébrait des jeux institués pour rendre hommage à quelque Divinité; 4° enfin ceux où l'on devait s'abstenir de tout travail, et qu'on nommait *Feriæ*. Ainsi ces quatre sortes de Fêtes étaient distinguées par des sacrifices, par des festins, par des jeux, ou par la cessation des affaires publiques et particulières.

Les Fêtes qui étaient célébrées par l'universalité des citoyens, étaient appelées publiques; celles qui n'étaient solennisées que par quelques familles, étaient appelées particulières, *Feriæ privatæ* ou *propriæ:* telles étaient les Fêtes dites *natalitiæ*, pour les jours de naissance; *exsequiales*, pour les funérailles, etc. Les familles des Claudiens, des Emiliens, etc. avaient leurs confréries et leurs fêtes particulières, *Claudiæ*, *Emilianæ*, *Feriæ*. etc. Les Fêtes publiques étaient de quatre sortes, et elles avaient des noms différents: 1° Les Fêtes qui devant être célébrées à une époque fixe, étaient marquées sur le calendrier, et se nommaient *annales*, *anniversariæ*, *stativæ*: telles étaient les Bacchanales ou Fêtes de Bacchus, les Agonales ou Fêtes de Janus, les Lupercales ou Fêtes du Dieu Pan, et les Fêtes de Carmenta, mère du roi Evandre; 2° celles dont les jours n'étaient pas fixés, et dont la solennité était avancée ou reculée selon que les magistrats ou les prêtres le jugeaient à propos; on les nommait *Feriæ conceptivæ*, Fêtes mobiles: telles étaient les fêtes qu'on célébrait pour obtenir d'heureuses semailles et une abondante récolte, *Feriæ sementianæ;* on y offrait des sacrifices à Cérès et à la Terre: telles étaient aussi les Fêtes latines, *Feriæ latinæ*, qui n'avaient aucun temps déterminé dans l'année, et qui duraient quatre jours. Ce fut Tarquin-le-Superbe qui les institua pour entretenir l'alliance qu'il avait établie entre les peuples de Toscane et les Latins, la solennité de ces Fêtes était commune à quarante-sept villes, dont les principaux magistrats se réunissaient à Rome à ceux de la République, et immolaient ensemble un taureau à Jupiter Latialis; 3° les Fêtes qui était ordonnées par le consul ou par le préteur pour quelque événement remarquable, comme le gain d'une bataille; on les nommait *Feriæ*

imperativæ ou *indictivæ ;* 4° les foires, *nundinæ*, qui étaient établies en faveur des gens de la campagne, afin que, ces jours-là, ils pussent vendre à la ville leurs denrées, y acheter tout ce dont ils avaient besoin, et s'instruire des règlements tant civils que religieux. On les nommait *nundinæ* (*à nono die*) parce qu'elles se tenaient ordinairement tous les neuf jours.

Des Sacrifices et du Roi des Sacrifices.

Le Sacrifice est une oblation solennelle qu'on fait à la Divinité. Le Sacrifice diffère de la simple oblation, en ce que, dans le sacrifice, il faut qu'il y ait réellement destruction ou changement dans la chose offerte ; au lieu que l'oblation n'est que l'offrande pure et simple de quelque don.

On divise les Sacrifices en Sacrifices *impétratoires*, qu'on fait pour obtenir de Dieu quelque grâce ou pour l'en remercier ; et en *expiatoires*, qu'on lui offre pour la rémission de ses péchés.

Les païens faisaient des Sacrifices à leurs Idoles, et y observaient des cérémonies dont quelques-unes paraissent avoir été empruntées des Hébreux, parce que, selon toute apparence, ils avaient lu les livres de Moïse. Lorsque la victime était près de l'autel, lieu de son supplice, le sacrificateur, la main placée sur le même autel, faisait certaines prières qui commençaient par une invocation à Janus et à Vesta auxquels on s'adressait d'abord dans tous les Sacrifices, comme à des Divinités qui donnaient accès auprès des autres Dieux ; puis il implorait le secours du Dieu en l'honneur duquel il sacrifiait. Ensuite il jetait de la farine cuite au four et mêlée avec du sel, sur la tête de la victime qu'il arrosait aussi de vin après en avoir goûté un peu, et en avoir fait goûter à ceux pour qui il offrait le Sacrifice. La cérémonie de la farine s'appelait immolation, du mot latin *mola*, qui signifie farine, ou pâte salée ; et celle du vin, se nommait *libation*, du mot latin *libare*, qui veut dire *goûter* ou *verser légèrement*. Après quoi, le sacrificateur arrachait du poil d'entre les cornes de la victime, et le jetait dans le feu qui brûlait sur

l'autel, offrant cette victime à la Divinité à laquelle il sacrifiait ; puis il la livrait aux ministres du Sacrifice, qui l'égorgeaient selon le rit accoutumé, et qui, après avoir reçu son sang dans des coupes, et l'avoir écorchée avec précaution, la lavaient soigneusement pour la remettre entre les mains du sacrificateur, ou du devin appelé *Aruspex;* alors celui-ci découpait les entrailles, comme le foie, le poumon, le cœur, ou la rate, pour en tirer des augures selon l'état où se trouvaient ces parties. Cette opération terminée, les ministres coupaient un petit morceau de chaque membre et de chaque partie intérieure de la victime ; les enveloppaient de farine de froment, et les apportaient dans de petits paniers au sacrificateur, qui les jetait dans le feu de l'autel. L'offrande du Dieu auquel on sacrifiait étant consumée, on faisait un festin du reste de la victime, mêlé avec d'autres mets. On y chantait les louanges de ce Dieu, et l'on dansait autour de l'autel au son des timbales.

Les Romains, ayant dans leur religion des sacrifices tellement affectés à la dignité royale, qu'ils ne pouvaient être faits que par un roi, voulurent les conserver après l'abolition de la royauté ; or, pour qu'ils fussent faits convenablement, ils créèrent *ad hoc* un roi qu'ils nommèrent *rex sacrificulus*. Sa femme, qui était aussi chargée de quelques sacrifices, portait, pour cette raison, le nom de reine, et sa maison, celui de maison royale. Mais, de peur que le titre de roi ne lui inspirât des desseins contraires à la liberté, et pour que le peuple n'eût aucune espèce d'inquiétude à ce sujet, ce roi-sacrificateur dépendait du souverain pontife, auquel il était soumis ; il ne pouvait exercer aucune magistrature, et encore moins assembler le peuple ; et, quand il avait fait les sacrifices qui étaient de son ministère, il sortait de l'assemblée avec précipitation, comme un fugitif.

Dialogue de Sylla et D'Eucrate.

QUELQUES jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avais parmi les philosophes lui,

faisait souhaiter de me voir. Il était à sa maison de Tibur, où il jouissait des premiers moments tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes, et, dès que nous fûmes seuls: "Sylla," lui dis-je, "vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains; vous avez renoncé à cet empire naturel que votre gloire et vos vertus vous donnaient sur tous les hommes? la Fortune semble être gênée de ne plus vous élever aux honneurs."

—"Eucrate," me dit-il, "si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, et non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée, dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étais point fait pour gouverner tranquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou détruire des Etats, à faire des ligues, à punir un usurpateur; mais pour ces minces détails de gouvernement où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des lois, cette discipline d'une milice tranquille, mon âme ne saurait s'en occuper."

—"Il est singulier," lui dis-je, "que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition; nous avons bien vu de grands hommes peu touchés du vain éclat et de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent: mais il y en a bien peu qui n'aient été sensibles au plaisir de gouverner, et de faire rendre à leurs fantaisies le respect qui n'est dû qu'aux lois."

—"Et moi," me dit-il, "Eucrate, je n'ai jamais été si peu content que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome, que j'ai regardé autour de moi, et que je n'ai trouvé ni rivaux ni ennemis."

—"J'ai cru qu'on dirait quelque jour que je n'avais châtié que des esclaves. Veux-tu," me suis-je dit, "que dans ta patrie il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire? et, puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point après toi de prince que la flatterie ne t'égale et ne pare de ton nom, de tes titres, et de tes vertus même?"

—"Seigneur, vous changez toutes mes idées. Je croyais que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire: je voyais bien que votre âme était haute; mais je ne soupçonnais pas qu'elle fût grande: tout, dans votre vie, semblait me montrer un homme dévoré du désir de commander, et qui, plein de funestes passions, se chargeait avec plaisir de la honte, des remords, et de la bassesse même, attachés à la tyrannie. Car enfin, vous avez tout sacrifié à votre puissance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fût jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit: Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang romain? veux-tu ne commander qu'à des murailles? Alors vous publiâtes ces tables qui décidèrent de la vie et de la mort de chaque citoyen."

—"Et c'est tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avais gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice, m'eussent fait quitter le gouvernement? mais je me suis démis de la dictature dans le temps qu'il n'y avait pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature était mon seul asile; j'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens, et j'ai osé leur dire: Je suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur père, leur fils ou leur frère. Tous les Romains se sont tus devant moi."

—"Cette belle action dont vous me parlez me paraît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains. Mais comment osâtes-vous leur parler de vous justifier, et prendre pour juges des gens qui vous devaient tant de vengeances?"

"Quand toutes vos actions n'auraient été que sévères pendant que vous étiez le maître, elles devenaient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus."

—"Vous appelez des crimes," me dit-il, "ce qui a fait le salut de la république. Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchait à abolir la magistrature même?

"Le peuple, gêné par les lois et par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un et l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat et les lois, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grèce et dans l'Italie.

"Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé, malgré lui, à ravager la terre et à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel serait le destin de la république? et sans moi, le sénat aurait-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius, ou au premier tyran qui lui aurait fait espérer l'indépendance?

"Les dieux, qui ont donné à la plupart des hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude, mais quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux.

"La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers, et elle est pourtant utile aux humains.

"La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner; elle trouvera peut-être que je n'ai pas assez versé de sang et que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits."

—"Il faut que je l'avoue, Sylla, vous m'étonnez. Quoi! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang! et vous avez eu de l'attachement pour elle!"

—"Eucrate," me dit-il, "je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république, et j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme et le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate,

qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du Capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils: et cet amour tant vanté est une passion trop populaire pour être compatible avec la hauteur de mon âme. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, et surtout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

"J'ai cru qu'étant sur la terre il fallait que j'y fusse libre. Si j'étais né chez les barbares, j'aurais moins cherché à usurper le trône pour commander que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérants en ne cherchant que celle des hommes libres.

"Lorsque avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirais ni la fureur ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, et vous voulez vivre esclaves! non, mais mourez, et vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre.

"J'ai cru qu'ôter la liberté dans une ville dont j'étais citoyen était le plus grand crime. J'ai puni ce crime-là; et je ne me suis point embarrassé si je serais le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos pères a été rétabli; le peuple a expié tous les affronts qu'il avait faits aux nobles: la crainte a suspendu les jalousies; et Rome n'a jamais été si tranquille.

"Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avais vécu dans ces jours heureux de la république où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendaient aux dieux une âme libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang et de sueur."

—"Seigneur," lui dis-je, "il est heureux que le Ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous.

Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes; pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher a tous les autres.

"Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune, et vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne; le désir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire: l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible et cruel. Qui dirait qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité! Mais si, pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre? Le peuple romain, dites-vous, vous a désarmé, et n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, et vous confondre dans la foule d'un peuple soumis."

—"J'ai un nom," me dit-il, "et il me suffit pour ma sûreté et celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises; et il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire, et son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomène et Signion. Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique et terrible: chaque Romain m'aura toujours devant les yeux; et, dans ses songes mêmes, je lui apparaîtrai couvert de sang; il croira voir les funestes tables et lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes lois; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avais à Orchomène, et le bouclier que je portai sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai point de licteurs, en suis-je moins Sylla? j'ai pour moi le sénat avec la justice et les lois; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune et ma gloire."

—"J'avoue," lui dis-je, "que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris."

—"Sans doute," me dit-il. "J'ai étonné les hommes, et c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie : vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, et qu'il a été l'âme de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius : je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premières familles de Rome dans la foule du peuple ; et dans cette situation, je portais tout le poids d'une grande âme. J'étais jeune, et je résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire par des victoires contre les ennemis de la république.

"Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même : j'allai faire la guerre à Mithridate ; et je crus détruire Marius à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissais ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliais ses mortifications ; et je le forçais tous les jours d'aller au Capitole rendre grâces aux dieux des succès dont je le désespérais. Je lui faisais une guerre de réputation, plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisaient au roi barbare ; il ne sortait pas un seul mot de ma bouche qui ne marquât mon audace ; et mes moindres actions, toujours superbes, étaient pour Marius de funestes présages. Enfin Mithridate demanda la paix ; les conditions étaient raisonnables ; et si Rome eût été tranquille, ou si ma fortune n'avait pas été chancelante, je les aurais acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures ; j'exigeai qu'il détruisît sa flotte, et qu'il rendît aux rois ses voisins tous les Etats dont il les avait dépouillés. Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes pères, à toi qui devrais me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire

mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile; et Marius, au milieu de Rome, en trembla.

"Cette même audace qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thélésinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée, et ce jour assure ma liberté pour jamais."

—"Seigneur," lui dis-je, "Marius raisonnait comme vous, lorsque couvert du sang de ses ennemis et de celui des Romains, il montrait cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus et de plus grands excès. Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, et non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer.

"Quand les dieux ont souffert que Sylla se fît impunément dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudrait qu'ils fissent trop de miracles pour arracher à présent du cœur de tous les capitaines romains l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avait une voie bien plus sûre pour aller à la tyrannie et la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, et ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche et trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer."

Il changea de visage, et se tut un moment. "Je ne crains," me dit-il avec émotion, "qu'un homme dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hasard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse, j'étudie son âme, il y cache des desseins profonds. Mais, s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son insolence."

Jeanne d'Arc.

Au moment où le monarque français Charles VII, croyait sa couronne perdue sans ressource, une jeune paysanne qui se dit

et qu'on crut inspirée par les puissances célestes, parut, parla, combattit, ranima les conseillers timides, releva les guerriers abattus, changea la fortune, fixa la victoire, frappa l'ennemi d'une terreur panique, et rendit au roi Charles son sceptre ainsi que son honneur.

Ce fut dans le village de Domremi sur la Meuse, entre Neufchâteau et Vaucouleurs, que Jeanne d'Arc vit le jour. Jacques d'Arc, son père, Isabelle Ronsé, sa mère, étaient d'honnêtes laboureurs, dont on estimait la probité, les mœurs simples et hospitalières. Trois fils et deux filles partageaient leurs travaux champêtres. Loin des orages du monde, leur vie obscure et laborieuse les rendait étrangers à tout sentiment d'ambition et de cupidité, et nul n'aurait pu prévoir que sous ce chaume paisible naîtrait une héroïne, libératrice de la France.

Jeanne passa son enfance et les premiers jours de sa jeunesse à coudre, à filer, à conduire les troupeaux dans les champs. Elle était douce, obéissante, timide, et ne se distinguait de ses compagnes que par une dévotion tendre et exaltée, qui l'exposait à leur raillerie. Sa taille était médiocre; son corps robuste; son teint, blanc, mais bruni par le soleil; ses yeux, grands et noirs: sa chevelure, de la même couleur, descendait jusqu'à ses genoux. Son regard expressif et fier marquait un caractère élevé, tandis que la douceur de sa voix et la modestie de ses paroles annonçaient la pureté de ses mœurs, et inspiraient pour elle une affection mêlée de respect.

Dans le voisinage de Domremi existait un bois antique, nommé le *Bois-Chenu*, qu'on croyait encore habité par des fées.

Jeanne voyait de sa maison ce bois mystérieux, où se trouvait une source pure, près de laquelle s'élevait un hêtre majestueux, et les vieillards assuraient que souvent on avait entendu les fées chantant le soir sous son épais ombrage. La source qui l'arrosait était regardée comme sacrée, et de loin les malades y accouraient dans l'espoir de recouvrer la santé.

Dès l'âge de treize ans, l'active imagination de Jeanne la jeta dans des extases pendant lesquelles, la nuit, elle entendait, dans le jardin de son père, une voix qui lui parlait et paraissait venir du côté de l'église. Elle dit que c'était l'archange Michel qui lui était apparu.

Ses extases étant devenues de plus en plus fréquentes, elle assura qu'elle avait vu l'ange Gabriel, mais plus souvent sainte Catherine et sainte Marguerite, qui l'appelaient près de l'arbre des fées.

Jeanne entendait partout les Lorrains et les Français se plaindre des brigandages commis par les Anglais, de l'oppression du peuple, des infortunes du roi de France, et de l'usurpation de son trône, occupé par un prince étranger.

La jeune vierge, émue par ces récits, qui touchaient, agitaient et indignaient son âme ardente, raconta bientôt que les voix célestes qui interrompaient son sommeil, lui ordonnaient de s'armer, de se rendre en France, de faire lever le siége d'Orléans, et d'annoncer, avant tout, sa mission au capitaine Baudricour, qui commandait à Vaucouleurs.

Presque toute sa famille n'ajoutait aucune foi à ses visions. Un seul de ses parents, son oncle Bertrand Laxar, se laissa persuader par elle ; et, convaincu de la réalité de ses inspirations, il en parla au capitaine Baudricour. Celui-ci l'accueillit avec dédain ; il lui dit que sa nièce était une possédée ou une folle, et qu'il lui conseillait, dans le premier cas, de la faire exorciser, et, dans le second, de la souffleter.

Cependant Jeanne, dont rien ne pouvait ébranler la constance, brava tout obstacle. Surmontant sa timidité naturelle, elle courut seule chez le gouverneur, et l'abordant sans crainte, elle lui transmit les ordres qu'elle avait reçus *de son seigneur.* "Et quel est ce seigneur?" demanda Baudricour. "Le roi du ciel," répliqua Jeanne, "qui m'a ordonné de délivrer Orléans, de faire le dauphin roi, et de le conduire à Reims."

Elle appelle ainsi Charles VII, parce qu'il n'avait pas en-

core été couronné à Reims, occupé par les Anglais. Le prince royal destiné à succéder au trône se nommait *dauphin*.

Le feu des regards de Jeanne, l'assurance et le ton de conviction avec lequel elle s'exprimait, ébranlèrent la résolution du vieux guerrier qui l'écoutait.

Baudricour céda: Jeanne se fit couper les cheveux, prit des habits d'homme et fixa le jour de son départ.

Mort de Jeanne d'Arc.

Jeanne d'Arc ayant été admise à la cour, relève bientôt le courage des Français, frappe de terreur l'armée anglaise, et marche au secours d'Orléans, assiégé par l'ennemi. Huit jours après son arrivée, cette ville est délivrée. Puis, renversant tous les obstacles, elle conduit le roi à Reims, et l'y fait sacrer le 14 juillet 1429. Elle demanda ensuite la permission de retourner dans son village; mais le roi lui ordonna de rester et de combattre encore. Ayant voulu faire lever le siége de Compiégne, elle est faite prisonnière, livrée aux Anglais, transportée à Rouen, accusée de sorcellerie et condamnée à mort; voici quelle fut sa conduite pendant le procès et au moment du supplice:

Pendant son procès, on vit en elle le mélange de la plus inébranlable fermeté et de la plus touchante douleur. Elle pleurait comme une jeune fille, et se conduisait comme un héros. En vain, pour la faire tomber dans quelque piége, on multipliait tour à tour les conseils, les menaces, les mensonges, les questions insidieuses; elle réduisait ses accusateurs au silence par la candeur, par la précision, par l'énergie de ses réponses.

Lorsque les juges dirent à Jeanne de jurer sur les saints évangiles qu'elle dirait la vérité, relativement à toutes les choses qu'on lui demanderait, elle répondit: "Mais je ne sais sur quoi vous me voulez interroger. Par aventure, me pourriez-vous de-

mander telles choses que je ne vous dirai point, quand on devrait me couper la tête?"

Un jour on lui demanda si Dieu haïssait les Anglais; elle répondit: "De l'amour ou de la haine que Dieu porte à leurs âmes, je ne sais rien; mais je sais bien qu'ils seront *boutés*, chassés, hors de France, excepté ceux qui y mourront, et que Dieu enverra victoire aux Français contre eux."

On la pressa de rétracter toutes ses erreurs; elle répondit: "Je veux maintenir ce que j'ai toujours soutenu: si j'étais condamnée, si je voyais le feu allumé, le bois préparé, le bourreau prêt à me jeter au bûcher, et encore quand je serais au feu, je ne dirais autre chose que ce que j'ai dit, voulant le soutenir jusqu'à la mort."

L'innocence de l'accusée fatiguait et déconcertait ses accusateurs, Les juges ne pouvaient trouver de preuves pour la condamner. Ses paroles, ses actions, les témoins appelés contre elle et pour elle, tout déposait en sa faveur.

L'évêque de Beauvais fit paraître à ses yeux les instruments de torture. Ils ne l'effrayèrent pas plus que le glaive des Anglais ne l'avait intimidée.

On la pressa de nouveau; on employa tour à tour les conseils, les prières, les menaces; enfin, vaincue, elle signa une cédule de huit lignes, après qu'on lui en eut fait lecture. Elle semblait ne contenir que la simple promesse de ne plus porter les armes, de laisser croître ses cheveux, et de quitter l'habit d'homme.

Mais les fourbes avaient abusé de son ignorance. La pièce qu'on lui fit signer était beaucoup plus étendue. Par cet acte elle se reconnaissait hérétique, dissolue et adonnée au démon.

Enfin, l'évêque de Beauvais lut publiquement l'arrêt qui condamnait Jeanne, pour réparation de ses fautes, à passer le reste de ses jours *au pain de douleur et à l'eau d'angoisse.*

Cet arrêt, tout cruel qu'il était, ne satisfaisait pas la rage de ses ennemis; les troupes anglaises, furieuses de voir échapper

à la mort l'héroïne qui les avait fait fuir tant de fois, murmurent, s'ameutent, se rassemblent, éclatent en menaces.

De ce moment la prison de Jeanne ne fut qu'un supplice prolongé. Deux soldats se tenaient à sa porte, et trois dans son cachot. La nuit elle était enchaînée sur son lit, et le jour à un poteau. Cependant, soumise et résignée, elle avait repris ses habits de femme, et ne donnait aucun prétexte à ces nouvelles rigueurs.

Un matin, tandis qu'elle dormait, on lui enleva ses vêtements, qu'on remplaça par des habits d'homme. Vainement elle conjure ses barbares gardiens de lui rendre sa robe; ils l'insultent et la forcent ainsi de se revêtir des habits qu'elle avait juré de ne plus porter.

Soudain l'évêque de Beauvais paraît, avec l'Anglais Warvick et d'autres témoins. Dans le cachot même ils dressent un procès-verbal, pour attester que Jeanne a violé son serment.

Le lendemain le tribunal délibère pour la forme, et prononce la sentence qui condamne Jeanne d'Arc à la mort du bûcher.

L'héroïne fut conduite au supplice.

Jeanne demanda qu'on dît une messe pour elle; ensuite, voyant la flamme s'approcher, elle dit à son confesseur de se retirer et de tenir la croix élevée, pour qu'elle pût fixer sur elle ses derniers regards. Tant que cette vierge put respirer, elle prononça le nom de Jésus. La plupart des assistants s'éloignèrent en pleurant: ils s'écriaient qu'elle était innocente, injustement condamnée et vraiment chrétienne.

Plus tard son procès fut révisé et sa mémoire fut justifiée.

La plupart de ses premiers juges, bourrelés de remords, poursuivis par la haine et le mépris public, terminèrent leurs jours, dit-on, par une mort subite ou infâme. Enfin, la France reconnaissante, entourant son nom d'un éternel hommage, lui érigea une statue dans le lieu même où elle avait péri sur le bûcher.

Moeurs des Israélites de Paris.

Une chose très-importante, c'est que dans un ménage Israélite il faut qu'il y ait deux sortes de vaisselle : l'une destinée au gras, c'est-à-dire aux viandes ou aux mets qui sont préparés avec de la graisse, et l'autre au maigre, c'est-à-dire au laitage ; car il est expressément défendu de manger le gras et le maigre sur les mêmes plats et dans le même temps. Avant de se servir de tout ustensile de ménage qu'ils auraient acheté, les Israélites sont forcés de le baigner dans l'eau. Les dévots et les observateurs rigides ne font aucun repas, quelque petit qu'il soit, sans réciter une courte prière avant et après le repas. Ils adressent des actions de grâce à Dieu lorsqu'ils boivent de l'eau, du vin et des liqueurs. Il en est de même lorsqu'on entend le tonnerre, que l'on voit des éclairs ou un arc-en-ciel. Rien de bien intéressant ne se passe dans la semaine. Tous les jours on va à la synagogue deux fois, le matin et le soir. Celle-ci n'étant pas, à Paris, située dans le quartier le plus habité par les Israélites, on n'y remarque que très-peu de personnes les jours ordinaires. Les prières que l'on y récite durent à peu près une heure le matin, et une demi-heure le soir.

Tous les matins, aussitôt levés, les Israélites sont obligés de se laver les mains et le visage avant d'entreprendre aucun travail ; ils n'osent pas non plus, avant d'avoir rempli ce soin, toucher à aucun mets ou à un livre sacré. En se lavant on dit : "Sois loué, Eternel, notre Dieu, roi de l'univers, qui nous as sanctifiés par tes commandements et qui nous as ordonné de laver nos mains."

On ne doit pas déjeuner avant d'avoir fait la prière du *shachris*. Au moment de se coucher, on récite la prière qui suit : "Sois loué, Eternel, notre Dieu, roi de l'univers, qui fais tomber sur mes yeux le bandeau du sommeil et l'assoupissement sur mes paupières ! Qu'il te plaise, Eternel, Dieu de mes pères, de me faire reposer et réveiller en paix ; qu'aucun songe attristant,

qu'aucune vision funeste et qu'aucun mauvais pressentiment ne viennent me troubler dans mon sommeil; que ce sommeil soit exempt de péchés. Rends la lumière du jour à mes yeux, afin que je ne m'endorme pas du sommeil de la mort. Sois loué, Eternel, qui éclaires tout l'univers de ta majesté."

Le vendredi est un jour de travail pour les femmes. Elles s'occupent de préparer le manger pour le lendemain, car il est interdit de faire la cuisine le samedi. Le vendredi, on apporte un plus grand soin au nettoyage des appartements. Une chose assez remarquable: en l'honneur du sabbat on fait cuire un plat spécial, et c'est presque toujours du poisson que l'on choisit à cette occasion. A Paris, beaucoup de personnes ne croiraient pas bien célébrer le sabbat si elles n'avaient à leur table, le vendredi soir, un plat de poisson. C'est une habitude, mais non un commandement. On doit se réjouir, il est vrai, mais le poisson n'est nullement ordonné.

Il y a des boulangers qui fabriquent un pain exprès pour le sabbat. C'est une espèce de gâteaux qu'on appelle *châle.* On le reçoit dans la journée du vendredi. La maîtresse de la maison, lorsque ce pain est rendu à domicile, doit faire ce qu'on appelle *prendre châle*, et, pour cela, elle casse un morceau de ce pain et le jette au feu. C'est en souvenir des prémices de la pâte que l'on donnait autrefois aux prêtres.

Tous ceux qui veulent pratiquer rigoureusement la religion juive à Paris, sont à même de ne manquer à aucun commandement prescrit. Ils ont leurs laiteries, car ils ne doivent prendre que du lait qu'ils auraient vu traire; or ils peuvent avoir naturellement confiance en leurs coreligionnaires qui leur fournissent cet aliment. Ils ont leurs restaurans, leurs pâtissiers, et il y a des marchands de comestibles qui fournissent spécialement tout aux Israélites.

Il y a à Paris plusieurs boucheries à l'usage des Juifs. Elles sont établies pour que la confiance des acheteurs ne puisse être trompée, car tout le monde sait combien la loi sur les animaux

devant servir de nourriture est rigoureuse. Voici comment la surveillance sur les boucheries se fait. D'abord on a ce qu'on nomme les *schochtim* (sacrificateurs) ; ils sont deux, et vont, à tour de rôle, aux abattoirs afin d'égorger les animaux qui leur sont présentés. Pour cette opération ils emploient un grand couteau, un *chalef*, auquel il ne doit pas y avoir la moindre brèche. On attache l'animal sur le dos, et le sacrificateur prend son couteau et le saigne. Il le visite après l'avoir égorgé, afin de savoir s'il est sain ou non ; puis, lorsqu'il le trouve propre à être vendu à ses coreligionnaires, il prend son cachet, qu'il porte toujours sur lui, et il l'applique sur différentes parties de l'animal, puis il y grave avec son couteau son nom en lettres hébraïques, ainsi que la date. On ne peut plus se servir même de la viande qui a été sacrifiée lorsque trois fois vingt-quatre heures se sont écoulées depuis le moment où l'animal a été saigné. Les maîtres bouchers eux-mêmes ou leurs garçons vont chercher leurs viandes, qui une fois amenées dans les étaux, restent encore sous la surveillance de gardiens, *schomrem*. Leur emploi est de rester à la boucherie jusqu'à sa fermeture, et cela tous les jours, pour reconnaître si les morceaux servis par les garçons sont, propres à l'usage des Juifs. En outre, comme dans beaucoup de maisons on se fait apporter la viande chez soi, les gardiens ont aussi leur cachet qu'ils appliquent sur toute la viande qui sort de la boucherie et qui est destinée aux Israélites. Tous ces employés sont sous la surveillance du grand-rabbin. A un temps fixé par lui, ces gardiens changent mutuellement de boucherie. Les mêmes dispositions ont lieu au marché Saint-Martin chez plusieurs marchands de volailles, qui ont également leurs sacrificateurs.

Les Israélites ont leur cimetière particulier ; ils ont leur commissaire des morts et leurs porteurs. Les Juifs professent pour les morts un respect très-profond. Avant d'expliquer les différentes cérémonies qu'ils pratiquent avant et après l'enterrement, nous dirons quelques mots des *chevros* (sociétés).

Ce sont des sociétés de bienfaisance mutuelle. Ces sociétés ont pour but de se réunir tous les samedis pour écouter des dissertations sur la Bible ou le Thalmud par des rabbins choisis à cet effet. Chaque membre d'une société est obligé de souscrire pour une somme fixée par les administrateurs de sa société. Cet argent devant servir de secours, est affecté aux membres de ces mêmes sociétés, soit lorsqu'ils tombent malades, soit lorsque leurs familles se trouvent dans le besoin et qu'ils ne peuvent y subvenir. On donne des rentes aux veuves et aux enfants des sociétaires devenus orphelins. En outre, presque chaque *chevro* de Paris remet au comité de bienfaisance israélite, pour l'entretien de l'asile des malades, une somme proportionnée à son capital. Lorsqu'un membre d'une société meurt, tous ceux qui en font partie doivent lui rendre les derniers devoirs; ils doivent faire de même lorsqu'un proche parent d'un sociétaire vient à succomber. Quand le malade arrive au point d'être obligé d'avoir près de lui un veilleur, c'est encore dans le sein de sa *société* que ce dernier est choisi tour à tour. Si la maladie devient dangereuse, on adjoint un second garde. Lorsque ceux-ci s'aperçoivent que les combats de l'agonie sont à leur fin et que le moribond va rendre le dernier soupir, ils lui font réciter, s'il est en son pouvoir, la confession à Dieu de *Ochamnou.* Au moment à peu près où ils pensent que l'âme va se séparer du corps, ils allument une petite bougie, et font écarter de la chambre de l'agonisant les enfants et les autres proches parents. Lorsque le malade a cessé d'exister, ils lui ferment les yeux, et, en se levant de leurs siéges, ils disent, avec la plus grande ferveur: "Béni soit le juge équitable!"

Aussitôt les gardiens font part au président de la société qu'un des membres vient de mourir, et ce dernier, tout de suite, le fait annoncer à chacun, afin qu'ils assistent aux funérailles de leur collègue. On veille auprès du mort jusqu'à ce que la déclaration étant faite à la mairie, et l'officier de santé ayant constaté la mort du sociétaire, le temps voulu par la loi avant l'inhuma

tion se soit écoulé. Lorsque ce moment est arrivé, les collègues et les amis rentrent dans la chambre mortuaire, et, là, on enlève le drap dont le corps est recouvert.

On étend ce corps par terre dans un drap, et le visage couvert de nouveau ; on place sur le parquet, de chaque côté du cadavre, de la paille, et on met près de la tête une bougie allumée. Après avoir lavé le mort depuis les pieds jusqu'à la tête, on l'habille. En cet état, il est mis dans un cercueil fait exprès pour lui par un ouvrier israélite. Au fond de ce cercueil on a eu soin de mettre un drap blanc. Tout le monde entoure la bière et demande pardon au mort des peines qu'on a pu lui causer. Après ces adieux entrecoupés de larmes et de sanglots, le rabbin de la société prononce une oraison funèbre, que les assistants écoutent avec un profond recueillement. Lorsque le mort a été, chez les Israélites, un homme distingué par ses talents ou par toute autre qualité, le grand-rabbin lui-même, quand on l'instruit du jour de l'enterrement, assiste au service, et prononce l'éloge du défunt s'il l'a connu et s'il l'en juge digne. Une fois les oraisons funèbres terminées, tous les assistants s'empressent de charger le cercueil sur leurs épaules, et ils le transportent sur le corbillard. Les sociétaires conduisent leur collègue jusqu'à sa dernière demeure. En entrant dans le cimetière, endroit que les Juifs regardent comme un des lieux les plus sacrés pour eux, ils font une prière.

Arrivés près de l'endroit qui doit recevoir les dépouilles mortelles de leur coreligionnaire, les sociétaires, avant de descendre le corps dans la fosse, ouvrent le cercueil et mettent sous la tête du défunt un petit sac rempli de terre. Ils referment ensuite la bière ; chacun cherche à pouvoir enfoncer un clou dedans ; car, chez les Israélites, ceci est une *mitzva*, autrement dit, une œuvre de piété. Une chose que je ne dois pas oublier de dire, c'est que celui qui se trouve présent lorsqu'un malade expire, est obligé de déchirer son habit par quelque endroit que ce soit, suivant l'ancien usage. Les proches parents sont également tenus de déchirer leurs vêtements.

On descend ensuite le cercueil dans la fosse, puis on le recouvre de terre, chacun la jetant à pleines mains ou se servant d'une pelle, jusqu'à ce que cette fosse soit remplie.

Au sortir du cimetière, après que les enfants du défunt, si ce sont des garçons, ont dit le *kadish* (prière pour les morts), on arrache trois fois de l'herbe que l'on rejette derrière soi, puis on dit: "Et ils fleuriront comme l'herbe de la terre." C'est en signe de la résurrection que l'on récite ces paroles. Après s'être lavé les mains, chacun rentre chez soi.

Les parents, tels que père, mère, femme, enfant, frère ou sœur, étant de retour chez eux, doivent, après avoir ôté leurs souliers, s'asseoir à terre, puis on leur apporte du vin, du pain et des œufs durs. On allume une lampe qu'on place dans un coin de la chambre, et qu'on laisse brûler continuellement pendant sept jours.

Durant ces sept jours, les parents que j'ai indiqués restent assis par terre et font leurs repas dans cette posture, à l'exception du jour du sabbat. Tous les jours, et particulièrement le samedi, ils reçoivent des visites de condoléance. Comme il est défendu de sortir de chez soi pendant ces sept premiers jours de deuil, même quand ce serait pour aller à la synagogue, les *chevross* fournissent, pendant cet espace de temps, au moins un *minian*, c'est-à-dire une réunion de dix personnes nécessaires pour faire la prière en commun. On ne peut se faire la barbe pendant les *schlauchim* (les trente jours).

Une fois les sept jours accomplis, les Israélites en deuil sortent de chez eux pour aller à la synagogue, et là ils adressent au Ciel des prières pour l'âme de leur parent. Tous les jours, matin et soir, les enfants (garçons) disent le *kadish*, et cela pendant onze mois de suite; puis, tous les ans, lors de l'anniversaire, les enfants récitent encore ce même *kadish*, et presque tous jeûnent ce jour-là. L'année de deuil étant écoulée, on fait, chacun selon ses moyens, élever un monument, sur lequel on écrit soit en vers, soit en prose, en français et en hébreu, les

qualités du défunt. On a soin d'y mettre l'âge, le jour et la date de l'année où il est mort.

Incendie de Moscou.

Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow. Ce fut là qu'il nomma le maréchal Mortier gouverneur de cette capitale. "Surtout," lui dit-il, "point de pillage! Vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous."

Cette nuit fut triste: des rapports sinistres se succédaient. Il vint des Français, habitants de ce pays, et même un officier de la police russe, pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ses préparatifs. L'empereur ému chercha vainement quelque repos. A chaque instant il appelait, et se faisait répéter cette fatale nouvelle. Cependant il se retranchait encore dans son incrédulité, quand, vers deux heures du matin, il apprit que le feu éclatait.

C'était au palais Marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier. Aussitôt il donne des ordres, il les multiplie. Le jour venu, lui-même y court, il menace la jeune garde et Mortier. Ce maréchal lui montre des maisons couvertes de fer; elles sont toutes fermées, encore intactes, et sans la moindre effraction; cependant une fumée noire en sort déjà. Napoléon tout pensif entre dans le Kremlin.

Son ambition est flattée de cette conquête; on l'entend s'écrier: "Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des czars! dans le Kremlin!" Il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

Le jour favorisa les efforts du duc de Trévise: il se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent cachés. On doutait de leur existence. Enfin, des ordres sévères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux, pensant y trouver

un bien-être acheté par de si longues et de si excessives privations.

Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtiments du Kremlin. De là, leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent, et voient des flammes remplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture. Ils remarquent que le vent du nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte, où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent aussi pour toutes les maisons environnantes, où nos soldats, nos gens et nos chevaux, fatigués et repus, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammèches et des débris ardents volaient jusque sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

Alors, rassuré sur son corps d'armée, l'un de ces officiers se rendormit en s'écriant : "C'est à faire aux autres, cela ne nous regarde plus." Car telle était l'insouciance qui résultait de cette multiplicité d'événements et de malheurs sur lesquels on était comme blasé, et tel l'égoïsme produit par l'excès de fatigue et de souffrance, qu'ils ne laissaient à chacun que la mesure de forces et de sentiment indispensables pour son propre service et pour sa conservation personnelle.

Cependant, de vives et nouvelles lueurs les réveillent encore ; ils voient d'autres flammes s'élever précisément dans la nouvelle direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin, et ils maudissent l'imprudence et l'indiscipline françaises, qu'ils accusent de ce désastre. Mais trois fois le vent change ainsi du nord à l'ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs obstinés, et comme acharnés contre le quartier impérial, se montrent ardents à saisir cette nouvelle direction.

A cette vue, un grand soupçon s'empare de leur esprit. Les Moscovites, connaissant notre téméraire et négligente insouciance,

auraient-ils conçu l'espoir de brûler avec Moscou nos soldats ivres de vin, de fatigue et de sommeil; ou plutôt ont-ils osé croire qu'ils envelopperaient Napoléon dans cette catastrophe; que la perte de cet homme valait bien celle de leur capitale; que c'était un assez grand résultat pour y sacrifier Moscou tout entière; que peut-être le Ciel, pour leur accorder une aussi grande victoire, voulait un aussi grand sacrifice, et qu'enfin il fallait à cet immense colosse un aussi immense bûcher?

On ne sait s'ils eurent cette pensée, mais il fallut l'étoile de l'empereur pour qu'elle ne se réalisât pas. En effet, non seulement le Kremlin renfermait, à notre insu, un magasin à poudre; mais, cette nuit-là même, les gardes, endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un parc d'artillerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon.

C'était l'instant où ces flammes furieuses étaient dardées de toutes parts, et avec le plus de violence, sur le Kremlin; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée et l'empereur étaient perdus, si une seule des flammèches qui volaient sur nos têtes s'était posée sur un seul caisson. C'est ainsi que, pendant plusieurs heures, de chacune des étincelles qui traversaient les airs, dépendit le sort de l'armée entière.

Enfin le jour, un jour sombre, parut. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir.

Ils se taisaient, et nous nous accusions. Il semblait à la plupart que l'indiscipline et l'ivresse de nos soldats avaient commencé ce désastre, et que la tempête l'achevait. Nous nous regardions nous-mêmes avec une espèce de dégoût. Le cri d'horreur qu'allait jeter l'Europe nous effrayait. On s'abordait les yeux baissés, consternés d'une si épouvantable catastrophe: elle souillait notre gloire, elle nous en arrachait le fruit: elle menaçait notre existence présente et à venir; nous n'étions plus

qu'une armée de criminels, dont le Ciel et le monde civilisé devaient faire justice. On ne sortait de cet abîme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires que par la recherche avide des nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

En effet, des officiers arrivaient de toutes parts, tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï, et l'avait consumé ; c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse : on avait aperçu des soldats de police russes l'attiser avec des lances goudronnées. Ici, des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons ; ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles ; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion ; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses, errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher ; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées ; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie : il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moscou, et qu'en effet une si grande, une si extrême résolution, n'avait pu être prise que par le patriotisme, et exécutée que par le crime.

Aussitôt l'ordre fut donné de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée était sur pied. La vieille garde, qui tout entière occupait une partie du Kremlin, avait pris les armes

les bagages, les chevaux tout chargés, remplissaient les cours; nous étions mornes d'étonnement, de fatigue, et du désespoir de voir périr un si riche cantonnement. Maîtres de Moscou, il fallait donc aller bivouaquer sans vivres à ses portes !

Pendant que nos soldats luttaient encore avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita, et voulut commander à cet élément; mais bientôt il fléchit, et s'arrêta devant l'impossibilité. Surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de la soumission et de la terreur, il se sent vaincu et surpassé en détermination.

Cette conquête pour laquelle il a tout sacrifié, c'est comme un fantôme qu'il a poursuivi, qu'il a cru saisir, et qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillons de fumée et de flammes. Alors une extrême agitation s'empare de lui; on le croirait dévoré des feux qui l'environnent. A chaque instant il se lève, marche et se rassied brusquement. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide ; ses gestes courts et véhéments décèlent un trouble cruel : il quitte, reprend, et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée. "Quel effroyable spectacle ! Ce sont eux-mêmes ! Tant de palais ! Quelle résolution extraordinaire ! Quels hommes ! Ce sont des Scythes !"

Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskwa et ses deux quais ; et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continuel des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser.

En cet instant, le bruit se répand que le Kremlin est miné : des Russes l'ont dit, des écrits l'attestent; quelques domestiques

en perdent la tête d'effroi ; les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'empereur et leur destin décideront, et l'empereur ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité.

Déjà nous ne respirions plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, et allait ajouter son ombre à nos dangers ; le vent d'équinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le roi de Naples et le prince Eugène : ils se joignirent au prince de Neufchâtel, pénétrèrent jusqu'à l'empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent, et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout à coup un cri : "Le feu est au Kremlin !" passe de bouche en bouche, et nous arrache à la stupeur contemplative qui nous avait saisis. L'empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait ; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire : il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré.

L'empereur fit un geste de mépris et d'humeur ; on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs baïonnettes.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des Strélitz, Ancienne garde des czars, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrowsky.

Mais nous étions assiégés par un océan de flammes ; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonne-

ments, on découvrit, à travers les rochers, une poterne, ou porte secrète, qui donnait sur la Moskwa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagné à cette sortie? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer, ni demeurer; et comment avancer, comment s'élancer à travers les vagues de cette mer de feu? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétillement de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faîte, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur nos têtes. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu! Une chaleur pénétrante brûlait nos yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient notre respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Nos mains brûlaient en cherchant à garantir notre figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient nos vêtements.

Dans cette inexprimable detresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide incertain et troublé s'arrêta. Là se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point

reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl, le maréchal Davoust. Ce maréchal, blessé à la Moskwa, se faisait reporter dans les flammes pour en arracher Napoléon ou y périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport: l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Pétrowsky.

Le lendemain matin, 17 Septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant de voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence: toute cette cité lui parut une vaste colonne de feu qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier: "Ceci nous présage de grands malheurs!"

L'incendie, commencé dans la nuit du 14 au 15 Septembre, suspendu par nos efforts dans la journée du 15, ranimé dès la nuit suivante, et dans sa plus grande violence les 16, 17 et 18, s'était ralenti le 19. Il avait cessé le 20. Ce jour-là même, Napoléon, que les flammes avaient chassé du Kremlin, rentra dans le palais des czars.

FIN.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

CHARLES PICOT'S SERIES

OF

FRENCH SCHOOL BOOKS.

The following numbers of Charles Picot's Series of School Books are published, viz.:

1. **FIRST LESSONS IN FRENCH:** consisting of rules and directions for the attainment of a good pronunciation; select proverbs, colloquial phrases and words in general use, [illegible] arranged for [illegible].

2. **THE FRENCH STUDENT'S ASSISTANT:** being a recapitulation of the most important grammatical examples and rules of the French language.

3. **INTERESTING NARRATIONS IN FRENCH:** consisting of interesting tales, fables and anecdotes, intended for reading, translation, and particularly for narration.

4. **HISTORICAL NARRATIONS IN FRENCH:** consisting of interesting historical pieces, intended for reading, translation and narration.

5. **SCIENTIFIC NARRATIONS IN FRENCH:** consisting of [illegible] pieces, relating chiefly to scientific and other interesting subjects, intended for reading, translation and narration.

6. **FLEURS DU PARNASSE FRANÇAIS:** or, elegant extracts from the most approved [illegible] of the best French poets.

7. **BEAUTIES OF THE FRENCH DRAMA:** or, the most remarkable dramatic productions of the best French poets, with notes and explanations.

"We have the greatest pleasure in calling to these books (C. Picot's Series) the favourable attention of the public, because we know that our opinion on their merits is sustained by the most eminent professors, teachers and critics, who have [illegible] in the hands of the distinguished author ample testimonials of their approbation. We also know that these books are the fruits of a prolonged and extensive experience in practical teaching, in a school pre-eminently distinguished for its discipline, its philosophy and its successful results; and we cannot [illegible] from entertaining a hope that the appearance of these valuable publications [illegible] the approach of a sounder and a more thorough system of French education."

"Mr. Picot [illegible] adapted his publications to the wants of American schools, ... [illegible] avoiding the introduction of objectionable sentiments or expressions, which are [illegible] found in other French works." — [illegible]

☞ See "*Recommendations of Charles Picot's Series of French School Books.*"